Passy - Le Français Parlé - 1889

LE FRANÇAIS PARLÉ

MORCEAUX CHOISIS A L'USAGE DES ÉTRANGERS

AVEC

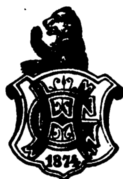
LA PRONONCIATION FIGURÉE

PAR

PAUL PASSY

PROFESSEUR DE LANGUES VIVANTES
ANCIEN PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION PHONÉTIQUE.

DEUXIÈME ÉDITION.



HEILBRONN
HENNINGER FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
1889.

PRÉFACE.

La première édition de ce petit livre a paru en 1886, à l'instigation de mon regretté ami et initiateur dans la science phonétique, F. Franke. Malgré ses très nombreuses imperfections, il a été favorablement accueilli, en Allemagne et dans les pays scandinaves, par les professeurs de langues appartenant à ce qu'on appelle *la jeune école fonétique*, sur les tendances de laquelle je crois inutile de revenir ici.

En preparant cette deuxième édition, j'ai tenu le plus grand compte des observations bienveillantes que m'ont présenté mes collègues[1]. C'est sur leur avis que j'ai supprimé plusieurs des morceaux qui figuraient dans la première édition, les remplaçant par d'autres plus propres à intéresser les jeunes gens, et que j'ai modifié l'ordre dans lequel ces morceaux étaient présentés. J'ai

---

[1]) En particulier MM. Beyer, Geijer, Jespersen, Kühn, Lévêque, J. Passy, Rambeau, Storm, Vietor, Western.

aussi changé légèrement le système de transcription phonétique, pour me conformer au système international adopté, après de longues discussions, par l'*Association phonétique des professeurs de langues vivantes.* Sur le désir énergiquement formulé de plusieurs de mes amis, j'ai ajouté aux marques d'accentuation des signes d'*intonation*, sans me dissimuler du reste qu'avec l'imperfection de nos connaissances et de nos moyens de représentation, ces signes sont absolument insuffisants pour donner une idée exacte de l'intonation française.

Inutile d'ajouter que j'ai soigneusement revu les détails de prononciation, qui étaient souvent fort défectueux dans la première édition. Je me suis appliqué à graduer la prononciation parallèlement au style, donnant, dans les deux premiers morceaux, le langage familier de la conversation, avec ses élisions, ses contractions et ses assimilations nombreuses; plus loin une prononciation de plus en plus soignée, devenant tout à fait littéraire dans les morceaux oratoires ou poétiques de la fin du volume.

J'ai essayé de reproduire, autant que possible, la prononciation usuelle des Français du Nord, en évitant tout ce qui est spécial à telle ou telle localité, cette localité fût-elle Paris. Ne pouvant toujours échapper à l'arbitraire, je me suis surtout guidé sur ma propre prononciation naturelle — la seule que je connaisse suffisament — mais

en la normalisant toutes les fois que cela m'a paru nécessaire. En tout cas, je puis affirmer que si la prononciation que je donne n'est pas toujours la meilleure, elle est du moins toujours française et communément employée.

Mon travail, ai-je besoin de le dire, n'est pas fait pour des commençants[1], mais pour des élèves déjà avancés dans l'étude du français. A ceux-là, il a pu rendre quelques services dans sa première édition: j'ose espérer qu'il pourra maintenant leur en rendre davantage. C'est dans cet espoir que je le présente à mes collègues, les professeurs de français des pays étrangers.

En terminant, je dois remercier spécialement ceux qui m'ont aidé à faire ce travail et à le revoir surtout M. O. Jespersen de Copenhague, frère J. Passy, bien connu dans le monde des réformateurs phonétiques.

Neuilli sur Seine, mai 1889.

Paul Passy.

---

[1] Des textes phonétiques a l'usage des commençants sont publiés chaque mois dans mon petit journal, *Le Maitre fonétique;* il en existe aussi une très bonne collection due à M. Jespersen (Fransk Læsebog, Copenhague 1889). A recommander aussi, pour des élèves un peu plus avancés, les *Phrases de tous les jours* de F. Franke (2e édition, Henninger 1888).

EXPLICATION DES SIGNES.

Voici la liste des caractères phonétiques avec leur valeur :

p *p*art
b *b*arre
t *t*out
d *d*oux
k *c*ar
g *g*are
m *m*on
n *n*on
ɴ rè*gn*e
l *l*ard
r *r*a*r*e
ɥ b*u*is
w *ou*i
f *f*in
v *v*in
s *s*el
z *z*èle
ʃ *ch*amp
ʒ *J*ean

j *y*ak
h *h*ure
u t*ou*t, p*ou*r
o b*eau*, c*ô*ne
ɔ tr*o*p, t*o*rt
ᴀ p*a*s, p*â*te
a r*a*t, r*a*re
ɛ tr*è*s, r*ê*ne
e *é*t*é*, m*ai*son
i l*i*me, p*i*re
œ s*eu*l, p*eu*r
ø p*eu*, M*eu*se
y n*u*, p*u*r
ə j*e*, cr*e*ver
õ t*on*, p*on*te
ã t*an*t, p*en*te
ẽ bi*en*, c*in*q
œ̃ br*un*, h*um*ble

La *longueur* d'une voyelle est indiquée par le signe (:) : rɛn, *renne* ; rɛ:n, *reine* ; tus, *tousse* ; tu:s, *tous* ; tirã, *tyran* ; ti:rã, *tirant.*

L'*accent tonique* (force) est indiqué en plaçant le signe (ʹ) après la syllabe forte. Ce signe est sous-entendu, 1⁰, après la dernière syllabe de tous les mots de plusieurs syllabes, à moins que la voyelle de cette syllabe ne soit (ə), auquel cas l'accent porte sur l'avant-dernière syllabe ; 2⁰, après la syllabe qui précède immédiatement un signe de ponctuation quelconque ; 3⁰, après la dernière syllabe d'un vers, à moins que celle-ci ne contienne un (ə).

L'*intonation* (accent musical) est indiquée d'une manière rudimentaire par les signes suivants :

⌜ ⌝ ton aigu
⌞ ⌟ ton grave
╱ élévation du ton
╲ abaissement du ton
— ton uniforme
V abaissement suivi d'élévation
Λ élévation suivie d'abaissement.

Le signe ╲ doit se sous-entendre, à moins d'indication contraire, devant tous les *points* (.) ; le signe ╱ devant les autres signes de ponctuation.

Pour une étude détaillée des éléments phonétiques du Français, nous renvoyons aux ouvrages spéciaux, parmi lesquels nous pouvons recommander :

Beyer, *Französische Phonetik* (O. Schulze, Köthen 1888).
Franke, *Ergänzungsheft* (2e éd.; Henninger, Heilbronn 1888).
Passy, *Sons du Français* (2e éd.; Pirmin-Didot, Paris 1889).
Vietor, *Elemente der Phonetik* (2e éd.; Henninger, Heilbronn 1887).

ERRATA.

Page	5,	ligne	15,	au	lieu	de	pεricõ	lisez	pεriʃõ
»	7,	»	21,	»	»	»	lɥi	»	i lɥi
»	8,	»	28,	»	»	»	Oui,	»	Oui.
»	20,	»	17,	»	»	»	fortifje	»	fɔrtifje

LE FRANÇAIS PARLÉ.

Une surprise.

(Deux jeunes gens, Armand et Daniel, aspirent à la main de mademoiselle Perrichon. Daniel parvient à se faire bien voir du père, mais Armand s'est fait aimer de la fille. Ils ont tous deux fait leur demande et attendent la réponse.)

Daniel, entrant: Bonjour, Armand.

Armand: C'est vous . . . . (*à part*) pauvre garçon!

D —. Voici l'heure de la philosophie . . . . Monsieur Perrichon se recueille, et dans dix minutes nous allons connaître sa réponse. Mon pauvre ami!

A —. Quoi donc?

D —. Dans la campagne que nous venons de faire, vous avez commis faute sur faute.

A —. Moi?

D —. Tenez, je vous aime, Armand . . . et je veux vous donner un bon avis qui vous servira . . . pour une autre fois! vous avez un défaut mortel!

A —. Lequel?

D —. Vous aimez trop à rendre service. C'est une passion malheureuse.

A —. Ah! par exemple!

yn syrpri:z.

⌊dø′ ʒœn ʒã′, armã e danjɛl, aspi:r a la mɛ̃′ d mamzɛl pɛriʃɔ̃. danjɛl′ parvjɛ̃ a s fɛr bjɛ̃ vwa:r′ dy pɛ:r′, mɛ armã s ɛ fɛt e:me d la fi:j. iz ɔ̃ tu dø′ fɛ lœr dəmã:d e atã:d la repɔ̃s⌋.

danjɛl, ãtrã —: bɔ̃ʒu:r armã╱.

armã —: s ɛ vu╱. . . (a pa:r) ⌊pov garsɔ̃⌋!

d —: vwasi l œ:r′ d la filɔzɔfi╲ . . . psjø pɛriʃɔ̃ sə rkœ:j′, e dã di:′ minyt, nuz alɔ̃ kɔnɛ:t sa repɔ̃:s. mɔ̃ po:vr′ ami!

a —: kwa dɔ̃:k′?

d —: dã la kãpaɴ kə nu vnɔ̃ d fɛ:r′, vuz ave kɔmi ⌈fo:t′⌉ syr fo:t.

a —: mwa?

d —: təne ʒ vuz ɛ:m′╱ armã╲, e ʒ vø vu dɔne œ̃ bɔn avi ki vu sɛrvira╲ ⌈pur yn o:trə fwa′╲! vuz ave œ̃ defo ⌈mɔr′tɛl╲!

a —: ləkɛl?

d —: vuz ɛ:me trɔ′ a rãt sɛrvis —. t yn pᴀsjɔ̃ malərø:z.

a —: ⌊ᴀ:′ ⌈par′ egzã:pl╲!

D —. Croyez-moi . . . j'ai vécu plus que vous, et dans un monde . . . plus avancé! avant d'obliger un homme, assurez-vous bien d'abord que cet homme n'est pas un imbécile.

A —. Pourquoi!

D —. Parce qu'un imbécile est incapable de supporter longtemps cette charge écrasante qu'on appelle la reconnaissance; il y a même des gens d'esprit qui sont d'une constitution si délicate . . . .

A —. Allons! développez votre paradoxe!

D —. Voulez-vous un exemple? Monsieur Perrichon . . . .

Perrichon (*passant sa tête à la porte*): Mon nom!

D —. Vous me permettrez de ne pas le ranger dans la catégorie des hommes supérieurs. Eh bien! monsieur Perrichon vous a pris tout doucement en grippe.

A —. J'en ai bien peur!

D —. Et pourtant vous lui avez sauvé la vie. Vous croyez peut-être que ce souvenir lui rappelle un grand acte de dévouement? Non! il lui rappelle trois choses: *Primo*, qu'il ne sait pas monter à cheval; *Secundo*, qu'il a eu tort de mettre des éperons, malgré l'avis de sa femme; *tertio*, qu'il a fait en public une culbute ridicule.

A —. Soit, mais . . . .

D —. Et comme il fallait un bouquet à ce beau feu d'artifice, vous lui avez démontré, comme deux et deux font quatre, que vous ne faisiez aucun cas de son courage, en empêchant un duel ..... qui n'aurait pas eu lieu.

d —: krwʌje mwa —; ʒ e veky plys kə vu, e dɑ̃z œ̃ mɔ̃:d/ ⌈plyz′ avɑ̃se\ ! avɑ̃ d ɔbliʒe œ̃n ɔm, asy:re vu bjɛ̃′ dabɔ:r kə st ɔm′ n ɛ pʌ′ œ̃n ɛ̃besil.

a —: purkwa?

d —: pask œ̃n ɛ̃besil ɛt ɛ̃kapab də syporte lɔ̃tɑ̃/ sɛt ʃarʒ ekrʌ:′zɑ̃:t k ɔ̃n apɛl la rkɔnɛsɑ̃:s. j a mɛ:m′ de ʒɑ̃ d ɛspri ki sɔ̃ d yn kɔ̃stitysjɔ̃ si′ delikat —

a —: alɔ̃/ ! devlɔpe vɔt paradɔks/ !

d —: vule vu′ œ̃n egzɑ̃:pl? psjø pɛriʃɔ̃ —

pɛriʃɔ̃ (pʌ:sɑ̃ sa tɛ:t′ a la pɔrt) —: mɔ̃ nɔ̃/ !

d —: vu m pɛrmɛtre də n pʌ l rɑ̃:ʒe dɑ̃ la kategɔri dez ɔm′ syperjœ:r/. e bjɛ̃\ msjø pɛricɔ̃ vuz a pri′ tu dusmɑ̃ ɑ̃ grip —.

a —: ʒ ɑ̃n e ⌈bjɛ̃ pœ:r\ !

d —: e purtɑ̃\ vu lɥi ave so:ve la vi/. vu krwʌje ptɛ:t′ kə s suvni:r lɥi rapɛl œ̃ grɑ̃t aktə d devumɑ̃? nɔ̃h ! i lɥi rapɛl ⌈trwʌ′ ʃo:z\: primo, k i n se pʌ′ mɔ̃te a ʃval/: zgɔ̃do, k il a y tɔ:r′ də mɛt dez eprɔ̃\ malgre l avi t sa fam; tɛrsjo, k il a fɛ ɑ̃ pyblik yn kylbyt ridikyl.

a —: swat, mɛ —

d —: e kɔm′ i falɛ œ̃ bukɛ a s bo fø′ d artifis, vu lɥi ave demɔ̃tre/ kɔm dø e dø′ fɔ̃ kat, kə vu n fəzje okœ̃ kʌ′ t sɔ̃ kura:ʒ, ɑ̃n ɑ̃pɛ:ʃɑ̃ œ̃ dɥɛl′/ ki n orɛ pʌ y ljø/.

A —. Comment?

D —. J'avais pris mes mesures . . . . . je rends aussi des services quelquefois . . . .

A —. Ah! vous voyez bien!

D —. Oui, mais moi, je me cache . . . . je me masque! Quand je pénètre dans la misère de mon semblable, c'est avec des chaussons et sans lumière . . . . comme dans une poudrière. D'où je conclus . . . .

A —. Qu'il ne faut obliger personne?

D —. Oh non! mais il faut opérer nuitamment et choisir sa victime . . . . aussi ai-je suivi une marche tout-à-fait opposée à la vôtre.

A —. Laquelle?

D —. Je me suis laissé glisser . . . . . exprès! dans une petite crevasse, pas méchante.

A —. Exprès?

D —. Vous ne comprenez pas? donner à un carrossier l'occasion de sauver son semblable, sans danger pour lui, c'est un coup de maître! Aussi, depuis ce jour, je suis sa joie, son triomphe, son fait d'armes! Dès que je parais, sa figure s'épanouit, son estomac se gonfle, il lui pousse des plumes de paon dans sa redingote! Je le tiens! comme la vanité tient l'homme. Quand il se refroidit, je le ranime, je le souffle; je l'imprime dans le journal . . . . à trois francs la ligne!

A —. Ah bas! c'est vous?

D —. Parbleu! Demain, je le fais peindre à l'huile . . . en tête-à-tête avec le mont Blanc! J'ai demandé

a —: ⌜kɔmɑ̃╲ ?

d —: ʒ avɛ pri me mzy:r — . . . ʒ rɑ̃ osi de sɛrvis kɛkfwa.

a —: ⌞ʌ! vu vwaje bjɛ̃╱!

d —: ⌜wi′ mɛ mwa╲ ʒə m kaʃ╱, ʒə m mask╱! kɑ̃ ʒ penɛ:tr dɑ̃ la mizɛ:r də mɔ̃ sɑ̃blabl, s:ɛt avɛk de ʃo:′sɔ̃ e sɑ̃ lymjɛ:r — . . . kɔm′ dɑ̃z yn pudriɛ:r. d u ʒ kɔ̃kly —

a —: k i n fo ɔbli:ʒe pɛrsɔn?

d —: ⌞o: nɔ̃╱! mɛ i fo ɔpere nɥitamɑ̃ e ʃwazi:r sa viktim╱ . . . . . osi ɛ: ʒ sɥivi yn marʃ ⌜tutafɛ ɔpoze ⌞a la vo:tr.

a —: ⌞lakɛl?

d —: ʒə m sɥi lɛ:se glise — . . . ɛsprɛ╱ dɑ̃z yn tit krəvas╱ pʌ meʃɑ̃:t╱.

a —: ⌜ɛsprɛ╲?

d —: vu n kɔ̃prəne pʌ? dɔne a œ̃ karɔsje l ɔkʌzjɔ̃ t so:ve sɔ̃ sɑ̃blabl, sɑ̃ dɑ̃ʒe pur lɥi, s t œ̃ ku d mɛ:tr! osi tpɥi s ʒu:r, ʃ sɥi sa ʒwa, sɔ̃ triɔ̃:f, sɔ̃ fɛ d arm╱! dɛ kə ʒ parɛ, sa figy:r s epanwi, sɔ̃n ɛstɔma s gɔ̃:fl, lɥi pus′ de plym də pɑ̃′ dɑ̃ sa rdɛ̃gɔt╲! ╲╱ʒə l tjɛ̃! kom la vanite tjɛ̃ l ɔm —. kɑ̃t i s rəfrwʌdi, ʒə l ranim, ʒə l sufl; ʒ l ɛ̃prim dɑ̃ l ʒurnal╱ . . . . a trwʌ frɑ̃′ la liɴ╱!

a —: ⌜ʌ bʌ╲! s ɛ vu?

d —: parblø╲! dmɛ̃, ʒə l fɛ pɛ̃:dr a l ɥil╱ . . ɑ̃ tɛ:t a tɛ:t avɛk lə mɔ̃blɑ̃╲! ʒ e dmɑ̃de

un tout petit mont Blanc et un immense Perrichon! Enfin, mon ami, retenez bien ceci .... et surtout gardez-moi le secret: *les hommes ne s'attachent point à nous en raison des services que nous leur rendons, mais en raison de ceux qu'ils nous rendent!*

A —. Les hommes ..... c'est possible ..... mais les femmes?

D —. Eh bien, les femmes?

A —. Heureusement, Mme Perrichon ne partage pas les sentiments de son mari.

D —. La maman est peut-être pour vous ..... mais j'ai pour moi l'orgueil du papa ..... du haut du Montanvert ma crevasse me protège!

PERRICHON (*entrant avec sa femme et sa fille*): Messieurs, je suis heureux de vous trouver ensemble .... vous m'avez fait tous deux l'honneur de me demander ma fille .... vous allez connaître ma décision .....

A —. (*à part*): Voici le moment.

P —. (*a Daniel, souriant*): Monsieur Daniel .... mon ami!

A —. (*à part*): Je suis perdu!

P —. J'ai déjà fait beaucoup pour vous .... je veux faire plus encore: je veux vous donner .....

D —. Ah, Monsieur!

P —. un conseil! (*bas*) parlez moins haut quand vous serez près d'une porte!

D —. Ah bas!

P —. Oui, Je vous remercie de la leçon. (*Haut*) Monsieur Armand .... vous avez moins vécu

œ̃ tu′ pti mɔ̃ blɑ̃′ e œ̃n im⌜mɑ̃:s periʃɔ̃\! ɑ̃fɛ̃, mɔ̃n ami, rətne bjɛ̃ ssi\ . . . . . e syrtu garde mwa l səkrɛ : lez ɔm′ nə s ataʃ pwɛ̃t a nu′ ɑ̃ rɛ:zɔ̃ de sɛrvis kə nu lœ:r rɑ̃dɔ̃, mɛ ɑ̃ rɛ:zɔ̃ t sø′ k i nu rɑ̃:d\!

a —: lez ɔm/, s ɛ pɔsibl, mɛ le fam\!

d —: e bjɛ̃/, le fam?

a —: ərø:zmɑ̃\ mam periʃɔ̃ n·partaʃ pʌ le sɑ̃timɑ̃ t sɔ̃ mari/.

d —: la mɑ̃mɑ̃\ ɛ ptɛt pur vu/; mɛ ʒ e pur mwa′ ⌜l ɔrgœ:j dy papa\ . . . . dy ho′ dy mɔ̃tɑ̃vɛ:r ma krəvas mə prɔtɛ:ʒ\!

periʃɔ̃ (ɑ̃trɑ̃ avɛk sa fam′ e sa fi:j) —: mɛsjø, ʒə sɥiz ərø\ də vu truvɛr ɑ̃sɑ̃:blə. vu m ave fɛ′ tu dø′ l ɔnœ:r də m dəmɑ̃de ma fi:j/. . . . vuz ale kɔ⌞nɛ:trə ma desizjɔ̃\.

a (a pa:r) —: vwasi l mɔmɑ̃ —.

p (a danjɛl, surjɑ̃) —: mɔsjø danjɛl/ mɔ̃n ami\!

a (a pa:r) —: ʃ sɥi pɛrdy!

p —: ʒ e deʒa fɛ ⌜bɔ⌞ku pur vu/: ʒə vø fɛ:r plys ɑ̃kɔ:r/: ʒə vø vu dɔne/

d —: ⌜ʌ:′ mœsjø\!

p —: ⌞œ̃ kɔ̃sɛ:j⌟! (bʌ) ⌞parle mwɛ̃ ho′ kɑ̃ vu sre′ prɛ d yn pɔrt⌟!

d —: ⌜ʌ bʌ⌝!

p —: ⌞wih\. ⌞ʒə vu rmɛrsi d la lsɔ̃\. (ho) mɔsjø armɑ̃/, vuz ave mwɛ̃′ veky

que votre ami . . . vous calculez moins, mais vous me plaisez davantage . . . . . je vous donne ma fille!

A —. Ah, Monsieur!

P —. Et remarquez que je ne cherche pas à m'acquitter envers vous . . . . . je désire rester votre obligé, (*regardant Daniel*) car il n'y a que les imbéciles qui ne savent pas supporter cette charge écrasante qu'on appelle la reconnaissance . . . .

A —. (*à part*) Oh, ce pauvre Daniel!

D —. Je suis battu. (*à Armand*) Après comme avant, donnons-nous la main.

A —. Oh! de grand cœur!

D —. Ah, Monsieur Perrichon, vous écoutez aux portes!

P —. Eh! un père doit chercher à s'éclairer . . . . . (*bas*) Voyons, là, vraiment . . . est-ce que vous vous y êtes jeté exprès?

D —. Où cela?

P —. Dans le trou?

D —. Oui . . . mais je ne le dirai à personne.

P —. Je vous en prie!

Labiche, *le voyage de Monsieur Perrichon.*

La chasse à Tarascon.

La chasse est la passion des Tarasconnais, et cela depuis les temps mythologiques où la Tarasque faisait les cent coups dans les marais de la ville et où les Tarasconnais d'alors organisaient des battues contre elle. Il y a beau jour, comme vous voyez.

kə vɔtr ami╱; vu kalkyle mwɛ̃, mɛ vu mə plɛ:ze davɑ̃ta:ʒ╲ . . . ʒə vu dɔn ma fi:j╲!

a —: ⌈ʌ:′ mœsjø╲!

p —: e rəmarke kə ʒə n ʃɛrʃə pʌz′ a m akitɛr ɑ̃vɛ:r vu╲. ʒə dezi:r rɛste vɔtr ɔbli:ʒe╲ (rgardɑ̃ danjɛl) kar il n i a kə lɛz ɛ̃be′sil ki nə sa:v pʌ′ sypɔrte sɛt ʃarʒ′ ekrʌ:′zɑ̃:t k ɔ̃n apɛl la rkɔnɛsɑ̃:s.

a (a pa:r) —: ⌊o:′ s po:v danjɛl╲!

d —: ʃ sɥi baty —. (a armɑ̃) aprɛ kɔm avɑ̃, dɔnɔ̃ nu′ la mɛ̃╱.

a —: ⌈o:′ ⌊d grɑ̃ kœ:r╱!

d —: ⌈ʌ:′╱ msjø pɛriʃɔ̃╲ vuz ekute o pɔrt╲!

p —: ⌈e:╱! œ̃ pɛ:r′ dwa ʃɛrʃe a s eklɛ:re╱. (bʌ) ⌊wɔjɔ̃ la ⌈vrɛmɑ̃╲; ɛs vu vuz j ɛt ʃte ɛsprɛ?

d —: u sa╲?

p —: dɑ̃ l tru╲?

d —: wi . . . mɛ ʒ lə dire a pɛrsɔn —.

p —: ʒ vuz ɑ̃′ pri╱!

labiʃ, lə vwaja:ʒ də msjø pɛriʃɔ̃.

---

la ʃas′ a taraskɔ̃.

la ʃas′ ɛ la pʌsjɔ̃ de taraskɔnɛ, e sla′ dpɥi le tɑ̃′ mitɔlɔʒik u la tarask fəzɛ le sɑ̃ ku′ dɑ̃ le marɛ d la vil′ e u le taraskɔnɛ d alɔ:r ɔrgani:zɛ de baty kɔ̃:tr ɛl. i j a ⌈bo: ʒu:r, kɔm vu vwaje.

Donc, tous les dimanche matin, Tarascon prend les armes et sort de ses murs, le sac au dos, le fusil sur l'épaule, avec un tremblement de chiens, de furets, de trompes, de cors de chasse. C'est superbe à voir! Par malheur, le gibier manque, il manque absolument.

Si bêtes que soient les bêtes, vous pensez bien qu'à la longue elles ont fini par se méfier.

A cinq lieues autour de Tarascon, les terriers sont vides, les nids abandonnés. Pas un merle, pas le moindre lapereau, pas le plus petit cul-blanc.

Elles sont cependant bien tentantes ces jolies colinettes tarasconnaises, toutes parfumées de myrte, de lavande, de romarin; et ces beaux raisins muscats gonflés de sucre qui s'échelonnent au bord du Rhône, sont diablement appétissants aussi! Oui, mais il y a Tarascon derrière, et dans le petit monde du poil et de la plume, Tarascon est très mal noté. Les oiseaux de passage eux-mêmes l'ont marqué d'une grande croix sur leur feuille de route, et quand les canards sauvages, descendant vers la Camargue en long triangle, aperçoivent de loin les clochers de la ville, celui qui est en tête se met à crier bien fort: »Voilà Tarascon! voilà Tarascon!« et toute la bande fait un crochet.

Bref, en fait de gibier, il ne reste plus dans le pays qu'un vieux coquin de lièvre, échappé comme par miracle aux septembrisades tarasconnaises et qui s'entête à vivre là. A Tarascon, ce lièvre est très connu. On lui a donné un nom: il s'appelle *le Rapide*. On sait qu'il a son gîte dans la terre de monsieur Bompard, — ce qui, par parenthèse, a doublé

dɔ̃:k, tu le dimɑ̃:ʃ matɛ̃, taraskɔ̃ prɑ̃ lez arm′ e sɔ:r′ də se my:r, lə sak o do, lə fyzi syr l epo:l, avɛk œ̃ trɑ̃bləmɑ̃ t ʃjɛ̃╱ t fyrɛ╱ t trɔ̃:p╱ də kɔr də ʃas. s ɛ syperb a vwa:r╲! par malœ:r, lə ʒibje mɑ̃:k, i mɑ̃:k′ apsœlymɑ̃╲.

si bɛ:t′ kə swa le bɛ:t, vu pɑ̃se bjɛ̃′ k a la lɔ̃:g′ ɛz ɔ̃ fini par s meʃje —.

a sɛ̃ ljø′ otu:r də taraskɔ̃, le tɛrje sɔ̃ vid, le ni abɑ̃dɔne╱. pᴀ′ œ̃ mɛrl, pᴀ l mwɛ̃drə lapro, pᴀ l ply′ pti kyblɑ̃.

ɛ sɔ̃ spɑ̃dɑ̃ bjɛ̃ tɑ̃tɑ̃:t se ʒœli kɔlinɛt taraskɔnɛ:z, tut parfyme d mirt, də lavɑ̃:d, də rɔmarɛ̃; e se bo′ rezɛ̃ myska gɔ̃fle t sykr ki s eʃlɔn o bɔ:r dy ro:n, sɔ̃ djᴀbləmɑ̃ apetisɑ̃ osi╱! ⌈wi′ mɛ j a taraskɔ̃╱ dɛrjɛ:r╲, e dɑ̃ l pti mɔ̃:d′ dy pwal′ e d la plym, taraskɔ̃ ɛ trɛ mal nɔte. lez wazo d pᴀsa:ʒ ømɛ:m′ l ɔ̃ marke d yn grɑ̃:d krwᴀ′ syr lœr fœj də rut, e kɑ̃′ le kana:r sova:ʒ, desɑ̃dɑ̃ vɛr la kamarg ɑ̃ lɔ̃ triɑ̃:gl, apɛrswa:v də lwɛ̃′ le klɔʃe d la vil, sɥi kj ɛt ɑ̃ tɛ:t′ s mɛ a krie bjɛ̃′ fɔ:r: vla taraskɔ̃╱! vla taraskɔ̃╱! e tut la bɑ̃:d′ fɛt œ̃ krɔʃɛ.

brɛf, ɑ̃ fɛ d ʒibje, i n rɛstə ply dɑ̃ l pei k œ̃ vjø′ kɔkɛ̃ d ljɛ:vr, eʃape kɔm par mirᴀ:kl o sɛptɑ̃bri:zad taraskɔnɛ:z e ki s ɑ̃tɛt a vi:vrə la. a taraskɔ̃╱ s ljɛ:vr ɛ trɛ kɔny —. ɔ̃ lɥi a done œ̃ nɔ̃: i s apɛl lə rapid. ɔ̃ se′ k il a sɔ̃ ʒit′ dɑ̃ la tɛ:r′ də msjø bɔ̃pa:r, ⌊ski′ par parɑ̃tɛ:z, a duble

et même triplé le prix de cette terre, — mais on n'a pas encore pu l'atteindre.

A l'heure qu'il est même, il n'y a plus que deux ou trois enragés qui s'acharnent après lui.

Les autres en ont fait leur deuil, et le Rapide a passé depuis longtemps a l'état de superstition locale, bien que le Tarasconnais soit très peu superstitieux de sa nature et qu'il mange les hirondelles en salmis, quand il en trouve.

Ah ça! me direz vous, puisque le gibier est si rare à Tarascon, qu'est-ce que les chasseurs Tarasconnais font donc tous les dimanches?

Ce qu'ils font? ils s'en vont en pleine campagne, à deux ou trois lieues de la ville. Ils se réunissent par petits groupes de cinq ou six, s'allongent tranquillement à l'ombre d'un puits, d'un vieux mur, d'un olivier, tirent de leurs carniers un bon morceau de bœuf en daube, des oignons crus, un *saucissot*, quelques anchois, et commencent un déjeuner interminable, arrosé d'un de ces jolis vins du Rhône qui font rire et qui font chanter.

Après quoi, quand on est bien lesté, on se lève, on siffle les chiens, on arme les fusils, et on se met en chasse. C'est à dire que chacun de ces messieurs prend sa casquette, la jette en l'air de toute sa force, et la tire au vol avec du 5, du 6 ou du 2, — selon les conventions.

Celui qui met le plus souvent dans sa casquette est proclamé roi de la chasse, et rentre le soir

e mɛm triple l pri t sɛt tɛ:r⌋, mɛ õ n a ⌈pᴀ' ãkɔ:r py l a⌊tẽ:dr.

a l œr k il ɛ' mɛ:m, j a ply k dø u trwᴀz ãraʒe ki s aʃarn aprɛ lɥi.

lez o:tr' ãn õ fɛ lœr dœ:j, e l rapid a pᴀse dpɥi lõtã a l eta t syperstisjõ lɔkal, bjẽ kə l taraskɔnɛ swa trɛ pø' syperstisjø t sa naty:r e k i mã:ʒ' le irõdɛl ã salmi, kãt il ã tru:v.

⌈a sa m ⌊di:re vu, pɥiskə l ʒibje ɛ si ra:r'╱ a taraskõ╲, keskə le ʃasœ:r taraskɔnɛ fõ dõ'╱ tu le dimã:ʃ╲?

sk i fõ? i s ã võ' ã plɛn kãpaɴ╲, a dø' u trwᴀ ljø'd la vil. i s reynis par pəti grup' də sẽ:k u sis, s alõ:ʒ trãkilmã a l õ:b d œ̃ pɥi, d œ̃ vjø my:r, d œ̃n ɔlivje, ti:r' də lœr karnje œ̃ bõ mɔrso d bœf ã do:b, dez ᴏɴõ kry, œ̃ sosiso, kɛks ãʃwa, e kɔmã:s œ̃ deʒœne ẽtɛrminabl, aro:ze d œ̃ t se ʒœli vẽ dy ro:n' ki fõ ri:r' e ki fõ ʃãte.

aprɛ kwa, kãt õn ɛ bjẽ lɛste, õ s lɛ:v, õ sifl le ʃjẽ, õn arm' le fyzi, e õ s mɛ ã ʃas. stadi:r kə ʃakœ̃ t se mesjø prã sa kaskɛt, la ʒɛt ã l ɛ:r' də tut sa fɔrs, e la ti:r' o vɔl' avɛk dy sẽ:k, dy sis, u dy dø, slõ le kõvãsjõ.

sɥi ki mɛ' l ply suvã dã sa kaskɛt ɛ prɔklᴀme rwᴀ d la ʃas, e rã:trə l swa:r'

en triomphateur à Tarascon, la casquette criblée au bout du fusil, au milieu des aboiements et des fanfares.

Inutile de vous dire qu'il se fait dans la ville un grand commerce de casquettes de chasse. Il y a même des chapeliers qui vendent des casquettes trouées et déchirées d'avance, à l'usage des maladroits; mais on ne connait guère que Bézuquet, le pharmacien, qui leur en achète. C'est déshonorant!

Comme chasseur de casquettes, Tartarin de Tarascon n'avait pas son pareil.

DAUDET, *Aventures de Tartarin.*

L'enlèvement de la redoute.

La lune se leva derrière la redoute de Cheverino, située à deux portées de canon de notre bivouac. Elle était large et rouge comme cela est ordinaire à son lever; mais ce soir ellé me parut d'une grandeur extraordinaire. Pendant un instant la redoute se détacha en noir sur le disque éclatant de la lune: elle ressemblait au cône d'un volcan au moment de l'éruption.

Un vieux soldat auprès de qui je me trouvais, remarqua la couleur de la lune. »Elle est bien rouge«, dit-il; »c'est signe qu'il en coûtera bon pour l'avoir, cette fameuse redoute!« J'ai toujours été superstitieux, et cet augure, dans ce moment surtout, m'affecta. Je me couchai, mais je ne pus dormir; je me levai, et je marchai quelque temps regardant l'immense ligne

ɑ̃ triɔ̃fatœ:r a taraskɔ̃, la kaskɛt krible o bu dy fyzi, o miljø dez abwamɑ̃ e de fɑ̃fa:r.

inytil də vu di:r' k i s fɛ dɑ̃ la vil' œ̃ grɑ̃ kɔmɛrs də kaskɛt də ʃas/. j a mɛ:m' de ʃapəlje ki vɑ̃:d de kaskɛt true e deʃire davɑ̃:s a l yza:ʒ de maladrwʌ\ ; mɛ ɔ̃ n kɔnɛ gɛ:r' kə bezykɛ\ l farmasjɛ̃/ ki lœr ɑ̃n aʃɛt. s ɛ dezɔnɔrɑ̃\ !

kɔm ʃasœ:r də kaskɛt, tartarɛ̃ t taraskɔ̃ n avɛ pʌ' sɔ̃ parɛ:j.

do:dɛ, avɑ̃ty:r də tartarɛ̃.

---

l ɑ̃lɛvmɑ̃ d la rdut.

la lyn sə lva' dɛrjɛ:r la rdut' də ʃevrino, sitɥe a dø pɔrte d kanɔ̃ d nɔt bivwak. ɛl ete larʒ' e ru:ʒ' kɔm s ɛt ɔrdinɛ:r a sɔ̃ lve ; mɛ s swa:r'/ ɛl mə pary d yn grɑ̃dœ:r ɛkstrɔrdinɛ:r. pɑ̃nɑ̃ œ̃n ɛ̃stɑ̃ la rdut' sə detaʃa ɑ̃ nwa:r' sy l disk eklatɑ̃ d la lyn : ɛl rəsɑ̃blɛ o ko:n d œ̃ vɔlkɑ̃ o mɔmɑ̃ d l erypsjɔ̃.

⌈œ̃ vjø' sɔlda\ oprɛ d ki ʒə m tru:vɛ/ rmarka la kulœ:r də la lyn. ɛl ɛ bjɛ̃' ru:ʒ'/ di-ti\; s ɛ sɪɴ' k il ɑ̃ kutra bɔ̃'/ pur l avwa:r\ sɛt famø:z rədut\ ! ʒ e tuʒu:r ete sypɛrstisjø\, e st ogy:r, dɑ̃ s mɔmɑ̃ syrtu, m afɛkta. ʒə m kuʃe, mɛ ʒə n py' dɔrmi:r/; ʒ mə lve, e ʒ marʃe kɛk tɑ̃, rəgardɑ̃ l immɑ̃:s lɪɴ'

de feu qui couvrait les hauteurs au-delà du village de Cheverino.

Lorsque je crus que l'air frais et piquant de la nuit avait assez rafraîchi mon sang, je revins auprès du feu; je m'enveloppai soigneusement de mon manteau, et je fermai les yeux, espérant ne pas les ouvrir avant le jour. Mais le sommeil me tint rigueur. Insensiblement mes pensées prenaient une teinte lugubre. Je me disais que je n'avais pas un ami parmi les cent mille hommes qui couvraient la plaine. Si j'étais blessé, je serais dans un hôpital, traité sans égards par des chirurgiens ignorants. Ce que j'avais entendu dire des opérations chirurgicales me revint à la mémoire. Mon cœur battait avec violence, et machinalement je disposais comme une espèce de cuirasse le mouchoir et le portefeuille que j'avais sur la poitrine. La fatigue m'accablait, je m'assoupissais à chaque instant, et à chaque instant quelque pensée sinistre se reproduisait avec plus de force et me réveillait en sursaut.

Cependant la fatigue l'avait emporté, et quand on battit la diane j'étais tout-à-fait endormi. Nous nous mîmes en bataille, on fit l'appel, puis on remit les armes en faisceaux, et tout annonçait que nous allions passer une journée tranquille.

Vers les trois heures un aide-de-camp arriva, apportant un ordre. On nous fit reprendre les armes; nos tirailleurs se répandirent dans la plaine; nous les suivîmes lentement, et au bout de vingt minutes nous vîmes tous les avant-postes des Russes se replier et rentrer dans la redoute.

də fø′ ki kuvrɛ le hotœ:r odla dy vila:ʒ də ʃevrino.

lɔrskə ʃ kry′ k l ɛ:r frɛ′ e pikã d la nɥi′ avɛt ase rafrɛ:ʃi mõ sã╱ ʒə rvẽ′ oprɛ dy fø╲; ʒ m ãvlɔpe swaɴøzmã d mõ mãto, e ʃ fɛrme lez jø, ɛspɛrã n pᴀ lez uvri:r avã l ʒu:r. mɛ l sɔmɛ:j╱ mə tẽ rigœ:r. ẽsãsibləmã me pãse prənɛt yn tẽ:t lygybr╱. ʒə m dizɛ kə ʒ n avɛ pᴀ′ œ̃n ami parmi le sã mil ɔm′ ki kuvrɛ la plɛn╱. si ʒ etɛ blɛse╱ ʃ srɛ dãz œ̃n ɔpital╲, trɛ:te sãz ega:r par de ʃiryrʒjẽ iɴɔrã. skə ʒ avɛ ãtãdy di:r′ dez ɔperᴀsjõ ʃiryrʒikal mə rvẽt′ a la memwa:r. mõ kœ:r′ batɛ avɛk vjɔlã:s, e maʃinalmã ʒ dispozɛ kɔm yn ɛspɛs də kɥiras lə muʃwa:r e l pɔrtəfœ:j kə ʒ avɛ syr la pwatrin. la fatig m akᴀblɛ╱ ʒ m asupisɛ a ʃak ẽstã, e a ʃak ẽstã kɛk pãse sinistr sə rprɔdɥi:zɛ avɛk ply d fɔrs′ e m revɛjɛ ã syrso.

spãdã la fatig l avɛt ãpɔrte╲, e kãt õ bati la djan╱ ʒ etɛ tutafɛ ãdɔrmi. nu nu mim′ ã batᴀ:j, õ fi l apɛl, pyi′ õ rmi lez arm′ ã fɛso, e tut anõsɛ k nuz aljõ pᴀse yn ʒurne trãkil.

vɛr le trwᴀz œ:r′╱ œ̃n ɛddəkã ariva, apɔrtã œ̃n ɔrdr. õ nu fi rprã:d lez arm╲; no tirᴀjœ:r s repãdi:r dã la plɛn; nu le sɥivim lãtmã, e o bu d vẽ minyt nu vim′ tu lez avãpɔst de rys′ sə rplie e rãtre dã la rdut.

Un corps d'artillerie vint s'établir à notre droite, un autre à notre gauche, mais tous les deux bien en avant de nous. Ils commencèrent un feu très vif sur l'ennemi, qui riposta énergiquement, et bientôt la redoute de Cheverino disparut sous des nuages épais de fumée.

Notre régiment était presque à couvert du feu des Russes par un pli du terrain. Leurs boulets, rares d'ailleurs pour nous, car ils tiraient de préférence sur nos cannoniers, passaient au dessus de nos têtes, ou tout au plus nous envoyaient de la terre et de petites pierres.

Aussitôt que l'ordre de marcher en avant eut été donné, mon capitaine me regarda avec une attention qui m'obligea à passer deux ou trois fois la main sur ma jeune moustache d'un air aussi dégagé qu'il me fut possible. Au reste je n'avais pas peur, et la seule crainte que j'éprouvasse c'était que l'on s'imaginât que j'avais peur.

Les boulets inoffensifs contribuaient encore à me maintenir dans mon calme héroïque. Mon amour-propre me disait que je courais un grand danger, puisqu'enfin j'étais sous le feu d'une batterie. J'étais enchanté d'être si à mon aise, et je pensai au plaisir de raconter la prise de Cheverino dans le salon de Madame de Saint-Luxan, rue de Provence.

Le colonel passa devant notre compagnie; il m'adressa la parole: »Eh bien! vous allez en voir de grises, pour votre début«. Je souris d'un air tout-à-fait martial, en brossant la manche de mon habit,

œ̃ kɔ:r' d artijri vɛ̃ s etabli:r a nɔt drwᴀt, œ̃n o:tr a nɔt go:ʃ, mɛ tu le dø' bjɛ̃n' ãn avã d nu. i kɔmãsɛ:r œ̃ fø trɛ vif' syr l ɛnmi, ki ripɔsta enɛrʒikmã, e bjɛ̃to la rdut də ʃevrino dispary su de nɥa:ʒ epɛ d fyme.

nɔt reʒimã etɛ prɛsk a kuvɛ:r dy fø de rys' par œ̃ pli' dy tɛrɛ̃. lœr bulɛ, ra:r' dajœ:r pur nu, ⌊kar i ti:rɛ d preferã:s syr no kanɔnje╱, pᴀsɛ otsy d no tɛ:t╲ u tut o plys nuz ãvwajɛ d la tɛ:r' e de ptit pjɛ:r —.

osito k l ɔrd' də marʃe ãn avã yt ete dɔne, mõ kapitɛn mə rgarda avɛk yn atãsjõ ki m ɔbliʒa a pᴀse dø u trwᴀ fwa la mɛ̃' syr ma ʒœn mustaʃ d œ̃n ɛ:r' osi degaʒe k i m fy pɔsibl. o rɛst, ʒ avɛ pᴀ pœ:r, e la sœl krɛ̃:t' kə ʒ epruvas╱ s etɛ k õ s imaʒina k ʒ avɛ pœ:r.

le bulɛ inɔfãsif kõtribɥɛ ãkɔ:r ⌊a m mɛ̃tni:r dã mõ kalm' erɔik. mõn amurprɔp mə dizɛ kə ʒ kurɛ œ̃ grã dãʒe╱ pɥisk ãfɛ̃╲ ⌊ʒ etɛ su l fø d yn batri —. ʒ etɛ ãʃãte d ɛ:t si' a mõn ɛ:z, e ʒ pãse o plezi:r də rakõte la pri:z də ʃevrino dã l salõ d mam t sɛ̃ lyksã, ry d prɔvã:s.

lə kɔlɔnɛl pᴀsa dvã nɔt kõpaɴi; i m adrɛsa la parɔl: e bjɛ̃'╱ vz ale ã wa:r də gri:z╱ pur vɔt deby. ʃ suri d œ̃n ɛ:r tutafɛ marsjal, ã brɔsã la mã:ʃ' də mõn abi,

sur laquelle un boulet, tombé à trente pas de moi, avait envoyé un peu de poussière.

Il paraît que les Russes s'aperçurent du peu d'effet de leurs boulets, car ils les remplacèrent par des obus, qui pouvaient plus facilement nous atteindre dans le creux où nous étions postés.

Un assez gros éclat m'enleva mon shako, et tua un homme auprès de moi. »Je vous fais mon compliment«, me dit le capitaine, comme je venais de ramasser mon shako; »vous en voilà quitte pour la journée«. Je connaissais cette superstition militaire. Je remis fièrement mon shako. »C'est faire saluer les gens sans cérémonie«, dis-je aussi gaiement que je pus. Cette mauvaise plaisanterie, vu la circonstance, parut excellente. »Je vous félicite«, reprit le capitaine: »Vous n'aurez rien de plus, et vous commanderez une compagnie ce soir; car je sens bien que le four chauffe pour moi. Toutes les fois que j'ai été blessé, l'officier auprès de moi a reçu quelque balle morte; et«, ajouta-t-il d'un ton plus bas et presque honteux, »leurs noms commençaient toujours par un P«.

Je fis l'esprit fort; bien des gens auraient fait comme moi; bien des gens auraient été, aussi bien que moi, frappés de ces paroles prophétiques. Conscrit comme que l'étais, je sentais que je ne pouvais confier mes sentiments à personne, et que je devais toujours paraître froidement intrépide.

Au bout d'une demi-heure, le feu des Russes diminua sensiblement; alors nous sortîmes de notre couvert pour marcher sur la redoute.

syr lakɛl œ̃ bulɛ, tõbe a trã:t pᴀ d mwa, avɛt ãvwaje œ̃ pø d pusjɛ:r.

i pare k le rys′ s apɛrsy:r dy pø d efɛ d lœr bulɛ, kar i le rãplasɛ:r par dez oby:s, ki puvɛ ply fasilmã nuz atẽ:d dã l krø′ u nuz etjõ pɔste.

œ̃n ase groz′ ekla m ãlva mõ ʃako, e tɥa œ̃n ɔm′ oprɛ d mwa. fɛ mõ kõplimã╱ m di l kapitɛn╲, kɔm ʒə vnɛ d ramᴀse mõ ʃako; vuz ã vla kit′ pur la ʒurne╱. ⌊ʃ kɔnɛ:sɛ sɛt syperstisjõ militɛ:r⌋. ʒə rmi fjɛ:rmã mõ ʃako. ⌈s ɛ fɛr salɥe le ʒã′ sã seremɔni╱ ⌊di: ʒ osi gemã kə ʃ py. sɛt mɔvɛ:z plɛzãtri, vy′ la sirkõstã:s, paryt eksɛlã:t╱. felisit╱ ⌊rəpri l kapitɛn: vu n ɔre rjẽ d plys, e vu kɔmãdre yn kõpaɴi s swa:r; kar ʃ sã bjẽ kə l fu:r ɔo:f╱ pur mwa. tut le fwa k ʒ e ete blɛse, l ɔfisje oprɛ d mwa a rsy kɛk bal mɔrt╲; e, ⌊aʒuta-ti d œ̃ tõ ply bᴀ′ e prɛskə hõtø, lœr nõ′ kɔmãsɛ tuʒu:r par œ̃ pe.

ʃ fi′ l ɛspri fɔ:r; bjẽ de ʒã′ ɔrɛ fɛ kɔm mwa; bjẽ de ʒã′ ɔrɛt ete, osi bjẽ k mwa, frape t se parɔl prɔfetik. kõskri kɔm ʒ l ete, ʃ sãtɛ k ʒə n puvɛ kõfje me sãtimã a pɛrsɔn, e kə ʒ dəvɛ tuʒu:r parɛ:tr frwᴀdmã ẽtrepid.

o bu′ d yn dəmi œ:r, lə fø de rys′ diminɥa sãsibləmã; alɔ:r nu sɔrtim də nɔt kuvɛ:r pur marʃe syr la rdut.

Notre régiment était composé de trois bataillons. Le deuxième fut chargé de tourner la redoute du côté de la gorge; les deux autres devaient donner l'assaut; j'étais dans le troisième bataillon.

En sortant de derrière l'espèce d'épaulement qui nous avait protégés, nous fûmes reçus par plusieurs décharges de mousqueterie qui ne firent que peu de mal dans nos rangs. Le sifflement des balles me surprit: souvent je tournais la tête, et je m'attirai ainsi quelques plaisanteries de la part de mes camarades, plus familiarisés avec ce bruit. »A tout prendre«, me dis-je, »une bataille n'est pas une chose si terrible«. —

Nous avancions au pas de course, précédés de tirailleurs. Tout à coup les Russes poussèrent trois hourras, trois hourras distincts, et restèrent silencieux et sans tirer. »Je n'aime pas ce silence«, dit mon capitaine, »cela ne présage rien de bon«. Je trouvais que nos gens étaient un peu trop bruyants, et je ne pus m'empêcher de faire interieurement la comparaison de leurs clameurs tumultueuses avec le silence imposant de l'ennemi.

Nous parvînmes rapidement au pied de la redoute; les palissades avaient été brisées, et la terre bouleversée par nos boulets. Les soldats s'élancèrent sur ces ruines nouvelles, avec des cris de »Vive l'Empereur« plus forts qu'on ne l'aurait attendu de gens qui avaient déjà tant crié.

Je levai les yeux, et jamais je n'oublierai le spectacle que je vis. La plus grande partie de la fumée s'était élevée et restait suspendue comme un dais

nɔt reʒimã etɛ kɔ̃poze d trwᴀ batajɔ̃. lə døzjɛm fy ʃarʒe d turne la rdut′ dy kote d la gɔrʒ; le døz o:t′ dəvɛ dɔne l aso. ʒ etɛ dã l trwᴀzjɛm batajɔ̃.

ã sɔrtã d dɛrjɛr l ɛspɛs d epo:lmã ki nuz avɛ prɔtɛʒe, nu fym rəsy par plyzjœ:r deʃarʒ də muskɛtri ki n fi:r kə pø d mal′ dã no rã. lə sifləmã de bal′ mə syrpri╲: suvã ʃ turnɛ la tɛ:t, e ʒ m atire ɛ̃si kɛk plɛzãtri d la pa:r də me kamarad, ply familjarize avɛk sə bryi. a tu prã:d′╱ mə di:ʒ╲, yn batᴀ:j n ɛ pᴀ yn ʃo:z′ si tɛribl.

nuz avãsjɔ̃ o pᴀ d kurs, presede d tirᴀjœ:r. tutaku, le rys′ pusɛ:r trwᴀ hurᴀ, trwᴀ hurᴀ distɛ̃:kt, e rɛstɛ:r silãsjø e sã ti:re. ʒ ɛ:m pᴀ′ s silã:s╱ di mɔ̃ kapitɛn╲; sa n preza:ʒ rjɛ̃╱d bɔ̃. ʃ truvɛ k no ʒã′ etɛt œ̃ pø′╱ trɔ bryjã, e ʒə n py m ãpɛ:ʃe t fɛ:r ɛ̃terjœrmã la kɔ̃parɛ:zɔ̃ d lœr klamœ:r tymyltɥø:z avɛk lə silã:s ɛ̃pozã d l ɛnmi.

nu parvɛ̃:m rapidmã o pje d la rdut; le palisad avɛt ete bri:ze e la tɛ:r′ bulvɛrse par no bulɛ. le sɔlda s elãsɛ:r syr se rɥin′ nuvɛl, avɛk de kri′ d vi:v l ãprœ:r ply fɔ:r′ k ɔ̃ n l ɔrɛt atãdy d ʒã′ kj avɛ deʒa tã krie╱.

ʒə lve lez jø, e ʒamɛ ʒ n ublire lə spɛktak kə ʒ vi. la ply grã:t parti d la fyme s etɛt elve e rɛstɛ syspãdy kɔm œ̃ dɛ′

à vingt pieds au dessus de la redoute. Au travers d'une vapeur bleuâtre on apercevait derrière leur parapet à demi détruit les grenadiers Russes, l'arme haute, immobiles comme des statues. Je crois voir encore chaque soldat, l'œil gauche attaché sur nous, le droit caché par le fusil élevé. Dans une embrasure à quelques pieds de nous, un homme tenant un boute-feu était auprès d'un canon.

Je frissonnais, et je crus que ma dernière heure était venue. »Voilà la danse qui va commencer«, s'écria mon capitaine, »bonsoir!« Ce furent les dernières paroles que je lui entendis prononcer.

Un roulement de tambour retentit dans la redoute. Je vis se baisser tous les fusils. Je fermai les yeux et j'entendis un fracas épouvantable, suivi de cris et de gémissements. J'ouvris les yeux, surpris de me trouver encore au monde. La redoute était de nouveau enveloppée de fumée. J'étais entouré de blessés et de morts. Mon capitaine était étendu à mes pieds: sa tête avait été broyée par un boulet, et j'étais couvert de sa cervelle et de son sang. De toute ma compagnie, il ne restait debout que six hommes et moi.

A ce carnage succéda un moment de stupeur. Le colonel, mettant son chapeau au but de son épée, gravit le premier le parapet en criant »Vive l'empereur«. Il fut suivi aussitôt de tous les survivans. Je n'ai presque plus de souvenir net de ce qui suivit. Nous entrâmes dans la redoute, je ne sais comment. On se battit corps-à-corps au milieu d'une fumée si épaisse que l'on ne pouvait se voir. Je crois

a vɛ̃ pje′ otsy d la rdut. o travɛ:r d yn vapœ:r bløᴀ:tr, ɔ̃n apersəvɛ dɛrjɛr lœr parapɛ a dmi detrɥi le grənadje rys, l arm′ ho:t′, imɔbil kɔm de staty. ʃ krwᴀ vwa:r ãkɔ:r/ ʃak sɔlda, l œj go:ʃ′ ataʃe syr nu, lə drwᴀ′ kaʃe par lə fyzi elve. dãz yn ãbrᴀzy:r a kɛk pje d nu, œ̃n ɔm′ tənãt œ̃ butfø etɛt oprɛ d œ̃ kanɔ̃.

ʃ frisɔne, e ʃ kry′ k ma dɛrnjɛr œ:r′ etɛ vny. vla la dã:s′ ki va kmãse/ s ekria mɔ̃ kapitɛn\, ⌈bɔ̃swa:r\! sə fy:r′ le dɛrnjɛ:r parɔl kə ʒ lɥi ãtãdi prɔnɔ̃se.

œ̃ ru:lmã d tãbu:r rətãti dã la rdut. ʒə vi s bɛ:se tu le fyzi/. ʃ fɛrme lez jø, e ʒ ãtãdi œ̃ frakᴀ epuvãtabl, sɥivi d kri′ e d ʒemismã. ʒ uvri lez jø, syrpri də m truve ãkɔ:r o mɔ̃:d/. la rdut′ etɛ d nuvo ãvlɔpe t fyme —. ʒ etɛ ãtu:re d blɛse e d mɔ:r. mɔ̃ kapitɛn etɛt etãdy a mɛ pje : sa tɛ:t′ avɛt ete brwᴀje par œ̃ bulɛ, e ʒ etɛ kuvɛ:r də sa sɛrvɛl e t sɔ̃ sã. də tut ma kɔ̃paɴi, i n rɛstɛ dbu′ kə si:z ɔm′ e mwa.

a s karna:ʒ sykseda œ̃ mɔmã də stypœ:r. lə kɔlɔnɛl, mɛtã sɔ̃ ʃapo o bu t sɔ̃n epe, gravi l prəmje l parapɛ, ã kriã vi:v′ l ãprœ:r. i fy sɥi:vi osito d tu′ le syrvi:vã. ʒ e prɛskə ply′ t suvni:r nɛt′ də ski sɥi:vi. nuz ãtram dã la rdut, ʒə n se kɔmã/. ɔ̃ s bati kɔrakɔ:r o miljø d yn fyme si epɛ:s k ɔ̃ n puvɛ s vwa:r/. ʒə krwᴀ′

que je frappais, car mon sabre se trouva tout sanglant. Enfin j'entendis crier victoire! et la fumée diminuant, j'aperçus du sang et des morts, sous lesquels disparaissait la terre de la redoute. Les canons surtout étaient encombrés sous des tas de cadavres. Environ deux cents hommes debout, en uniforme français, étaient groupés sans ordre, les uns chargeant leurs fusils, les autres essuyant leurs baïonettes: onze prisonniers Russes étaient avec eux.

Le colonel était renversé tout sanglant, sur un caisson brisé, près de la gorge. Quelques soldats s'empressaient autour de lui; je m'approchai. »Où est le plus ancien capitaine?« demanda-t-il à un sergent. Le sergent haussa les épaules d'une manière très expressive. »Et le plus ancien lieutenant?« — Voici monsieur qui est arrivé d'hier«, dit le sergent d'un ton tout-à-fait calme. Le colonel sourit amèrement: »Allons, Monsieur«, me dit-il, »vous commandez en chef: faites promptement fortifier la gorge de la redoute avec ces chariots, car l'ennemi est en force; mais le général va vous faire soutenir«. »Colonel«, lui dis-je, »vous êtes grièvement blessé?« »Flambé, mon cher; mais la redoute est prise«.

Mérimée.

kə ʃ frapɛ, kar mɔ̃ sʌ:br sə tru:va tu sɑ̃glɑ̃ —. ɑ̃fɛ̃ ʒ ɑ̃tɑ̃di krie viktwa:r╱! e la fyme diminɥɑ̃, ʒ apɛrsy dy sɑ̃′ e de mɔ:r, su lekɛl disparɛ:sɛ la tɛ:r′ də la rdut╱. le kanɔ̃ syrtu etɛt ɑ̃kɔ̃bre su de tʌ′ d kadʌ:vr. ɑ̃virɔ̃ dø sɑ̃z ɔm′ dəbu, ɑ̃n ynifɔrm frɑ̃sɛ, etɛ grupe sɑ̃z ɔrdr, lez œ̃′ ʃarʒɑ̃ lœr fyzi, lez o:tr′ esɥijɑ̃ lœr bajonɛt; ɔ̃:z′ prizɔnje rys′ etɛt avɛk ø.

lə kɔlɔnɛl etɛ rɑ̃vɛrse tu sɑ̃glɑ̃, syr œ̃ kɛ:sɔ̃ bri:ze, prɛ d la gɔrʒ. kɛk sɔlda s ɑ̃prɛ:sɛ otu:r də lɥi; ʒ m aprɔʃe. ⌜w ɛ′ l plyz ɑ̃sjɛ̃ kapitɛn?⌝ dəmɑ̃da-ti a œ̃ sɛrʒɑ̃╱. lə sɛrʒɑ̃ ho:sa lez epo:l d yn manjɛ:r trɛz ɛsprɛsi:v. ⌜e l plyz ɑ̃sjɛ̃ ljøtnɑ̃?⌝. vwasi mœsjø kj ɛt arive d iɛ:r╱ di l sɛrʒɑ̃ d œ̃ tɔ̃′ ttafɛ kalm. ⌞lə kɔlɔnɛl suri amɛ:rmɑ̃⌟. alɔ̃╱ mœsjø╲ m di-ti╲, vu kɔmɑ̃de╱ ɑ̃ ʃɛf╲: fɛt prɔ̃:tmɑ̃ fortifje la gɔrʒ′ də la rdut′ avɛk se ʃarjo, kar l ɛnmi ɛt ɑ̃ fɔrs; mɛ l ʒeneral va vu fɛ:r sutni:r. kɔlɔnɛl╱ lɥi di:ʒ╲ vuz ɛt griɛvmɑ̃ . blɛse╱. futy╱ mɔ̃ ʃɛ:r╲ mɛ la rdut ɛ pri:z.

merime.

Le Français en Amérique.

Je tournai la tête vers le jour: horreur! Mes cheveux se hérissèrent, je n'eus même pas la force de crier.

En face de moi, souriant et dansant, était un nègre avec des dents comme des touches de piano, et deux énormes lèvres rouges qui lui cachaient le nez et le menton. Tout habillé de blanc, comme s'il eût craint de ne pas paraître assez noir, l'animal s'approchait de moi en remuant sa tête crépue, en roulant de gros yeux.

»Massa bien dormi, chantait-il, Zambo bien content«.

Pour chasser ce cauchemar, je fermai les yeux; le cœur me battait à me rompre la poitrine; quand j'osai regarder, j'étais seul. Sauter à bas du lit, courir à la fenêtre, me toucher les bras et la tête, ce fut l'affaire d'un instant. En face de moi, une série de petites maisons, rangées comme des capucins de cartes, trois imprimeries, six journaux, des affiches partout, l'eau gaspillée débordant dans les ruisseaux. Dans la rue, des gens affairés, silencieux, courant les mains dans leurs poches, sans doute pour y cacher des révolvers; point de bruit, point de cris, point de flâneurs, point de cigares, point de cafés, et aussi loin que portait ma vue, pas un sergent de ville, pas un gendarme. C'en était fait! J'étais en Amérique, inconnu, seul, dans un pays sans gouvernement, sans lois, sans police,

lə frãsɛ ãn amerik.

ʒə turne la tɛːt vɛr lə ʒuːr╲: ˌɔrœːr! me ʃvø sə herisɛːr╱ ʒ n y mɛːm pʌ la fɔrs' də krie.

ãfas də mwa, surjã e dãsã, etɛt œ̃ nɛːgr avɛk de dã' kɔm de tuʃ' də pjano, e døz enɔrm lɛːvrə ruːʒ' ki lɥi kaʃɛ l ne' e l mãtõ. tut abije d blã, kɔm s il y krɛ̃' də n pʌ parɛːtr ase nwaːr, l animal s aprɔʃɛ d mwa' ã rmɥã' sa tɛːt krepy, ã ruːlã d groz jø.

masa bjɛ̃ dɔrmi╱ ʃãtɛ-ti╲, zãbo bjɛ̃ kõtã╱.

pur ʃase s kɔʃmaːr╱ ʒə fɛrme lez jø╲; lə kœːr mə batɛ a m rõːp' la pwatrin. kã ʒ oze rgarde, ʒ etɛ sœl. sote a bʌ dy li, kuriːr a la fnɛːtr, mə tuʃe le bra' e la tɛːt, sə fy l afɛːr d œ̃n ɛ̃stã. ãfas də mwa, yn seri də ptit mezõ, rãʒe kɔm de kapysɛ̃ d kart, trwʌz' ɛ̃primri, siː ʒurno, dez afiʃ partu, l o' gaspije debɔrdã dã le rɥiso. dã la ry, de ʒã' afɛːre, silãsjø, kurã le mɛ̃ dã lœr pɔʃ, sã dut' pur i kaʃe de revɔlvɛːr; pwɛ̃ d brɥi, pwɛ̃ d kri, pwɛ̃ d flʌːnœːr, pwɛ̃ d sigaːr, pwɛ̃ d kafe, e osi lwɛ̃' k pɔrtɛ ma vy, pʌ' œ̃ sɛrʒã d vil, pʌ' œ̃ ʒãdarm. s ãn etɛ fɛ! ʒ etɛ ãn amerik, ɛ̃kɔny, sœl, dãz œ̃ pei sã guvɛrnəmã, sã lwa, sãz arme, sã pɔlis,

au milieu d'un peuple sauvage, violent et cupide. J'étais perdu!

Plus abandonné, plus désolé que Robinson après son naufrage, je me laissai tomber dans un fauteuil, qui aussitôt se mit à danser sous moi. Je me levai tout tremblant. »Soyons homme, m'écriai-je; j'ai une famille et le nom français à soutenir. Il faut reprendre sur mes sens l'empire qui m'échappe. C'est l'adversité qui fait les héros!«

Je voulais appeler: pas de sonnette; j'aperçus un bouton de cuivre que je poussai à tout hasard. Soudain parut Zambo, comme un de ces diables qui sortent d'une boîte, et tirent la langue en saluant.

»Du feu, m'écriai-je, apportez-moi du feu, je veux un grand feu dans la cheminée!«

»Massa n'a donc pas d'allumettes«, dit Zambo en me montrant un briquet placé sur la cheminée. »Massa ne peut donc pas se baisser«, ajouta-t-il d'un ton ironique. Puis, tournant une vis au bas de la cheminée, et passant une allumette sur la bûche de fonte, il en fit jaillir mille langues de flammes.

»Est-il permis, s'écria-t-il en sortant, de déranger pauvre nègre qui prend le soleil?«

»Peuple sauvage«, murmurai-je en approchant du feu et en m'y ranimant à cette chaleur douce et égale, »peuple sauvage, qui n'a ni pelles, ni pincettes, ni soufflet, ni charbon, ni fumée; peuple barbare qui ne connait même pas le plaisir de tisonner! Tourner un robinet pour allumer, éteindre ou régler son feu, c'est bien l'œuvre d'une race sans poésie,

o miljø d œ̃ pœplə sova:ʒ, vjɔlɑ̃ e kypid╱. ʒ etɛ pɛrdy.

plyz abɑ̃dɔne, ply dezɔle k rɔbɛ̃sɔ̃ aprɛ sɔ̃ nofra:ʒ, ʒə m lɛse tɔ̃be dɑ̃z œ̃ fotœ:j, kj osito s mit a dɑ̃se su mwa. ʒ mə lve′ tu trɑ̃blɑ̃. swajɔ̃z ɔm′╱ m ekriɛ: ʒ╲, ʒ e yn fami:j╲ e l nɔ̃ frɑ̃sɛ a sutni:r. i fo rprɑ̃:d syr me sɑ̃:s′ l ɑ̃pi:r ki m eʃap. s ɛ l advɛrsite ki fɛ le hero╲!

ʒ vulɛ aple╲: pᴀ d sɔnɛt╲. ʒ apɛrsy œ̃ butɔ̃ d kɥi:v′ kə ʃ puse a tu haza:r. sudɛ̃ pary zɑ̃bo, kɔm œ̃ t se djᴀ:b′ ki sɔrt d yn bwa:t╱ e ti:r la lɑ̃:g′ ɑ̃ salɥɑ̃.

du fø′╱ m ekriɛ: ʒ╲, apɔrte mwa dy fø, ʒ vø œ̃ grɑ̃′ fø dɑ̃ la ʃmine╲!

masa n a dɔ̃ pᴀ d alymɛt╱ ⌊di zɑ̃bo ɑ̃ m mɔ̃trɑ̃ œ̃ brikɛ plase syr la ʃmine. masa pø dɔ̃ pᴀ s bɛ:se╱ ⌊aʒuta-ti d œ̃ tɔ̃ irɔnik. pɥi, turnɑ̃t yn vis′ o bᴀ d la ʃmine, e pᴀsɑ̃ yn alymɛt syr la byʃ də fɔ̃:t, il ɑ̃ fi ʒaji:r mil lɑ̃:g də flᴀ:m.

ti pɛrmi╱ s ekria-ti ɑ̃ sɔrtɑ̃╲ d derɑ̃ʒe pov nɛg ki prɑ̃ l sɔlɛ:j╲?

pœplə ⌈sova:ʒ╲ ⌊myrmyrɛ: ʒ ɑ̃n aprɔʃɑ̃ dy fø′ e ɑ̃ m ranimɑ̃ a sɛt ʃalœr dus′ e egal⌋, pœplə ⌈sova:ʒ╲ ki n a ni pɛl╱ ni pɛ̃sɛt╱ ni suflɛ╱ ni ʃarbɔ̃╱ ni fyme; pœplə barba:r, ki n kɔnɛ mɛ:m pᴀ′ l ple:zi:r də tizɔne╲! turne œ̃ rɔbinɛ pur alyme╱ etɛ̃:dr u rɛgle sɔ̃ fø, s ɛ bjɛ̃ l œ:vrə d yn ras′ sɑ̃ pɔezi,

qui ne donne rien à l'imprévu et qui a peur de perdre une minute, parce que le temps, c'est de l'argent!«

Une fois réchauffé, je songeai à ma toilette. J'avais devant moi une table d'acajou, surchargée de têtes de cygne en cuivre et d'autres ornements de mauvais goût, mais garnie de ces faïences anglaises qui réjouissent les yeux par la richesse de la couleur et du dessin. Il y avait sur cette table, et à profusion, brosses, éponges, savons, vinaigres, pommades, etc., mais pas une goutte d'eau. Je repoussai le bouton, Zambo reparut, plus maussade qu'au départ.

»De l'eau chaude et de l'eau froide pour ma toilette; vite, je suis pressé«.

»C'est trop fort«, s'écria Zambo; »Massa ne peut pas tourner le robinet d'eau froide et le robinet d'eau chaude qui sont là dans le coin? Parole d'honneur, c'est à donner congé; je ne peux pas continuer à servir un maître qui n'y voit pas clair«. Et il sortit en me jetant la porte au nez.

»De l'eau chaude à toute heure, et partout, c'est commode«, pensai-je; »mais c'est l'invention d'un peuple qui ne songe qu'à son comfort; Dieu merci, nous n'en sommes pas là. Il se passera un siècle ou deux avant que la noble France descende à cette recherche de la mollesse, à cette propreté efféminée«.

Rien ne rafraichit les idées comme de se faire la barbe. Après m'être rasé, je me trouvai un tout autre homme. »Si je prenais un bain, pensai-je, j'achèverais de me calmer«.

Je sonnai; Zambo reparut, la figure renversée.

ki n dɔn rjɛ̃′ a l ɛ̃prevy/ e kj a pœ:r′ də pɛrdr yn minyt, paskə l tɑ̃′/ s ɛ d l arʒɑ̃\!

yn fwa′ reʃofe, ʃ sɔ̃ʒe a ma twalɛt. ʒ avɛ dvɑ̃ mwa′ yn tab d akaʒu syrʃarʒe d tɛ:t də siɴ ɑ̃ kɥi:vr′ e d o:ts ɔrnəmɑ̃ d movɛ gu, mɛ garni t se fajɑ̃:s ɑ̃glɛ:z ki reʒwis lez jø′ par la riʃɛs də la kulœ:r e dy desɛ̃. i j avɛ syr sɛt tabl, e a prɔfyzjɔ̃, brɔs, epɔ̃:ʒ, savɔ̃, vinɛ:gr, pɔmad, ɛtsetera, mɛ pᴀ′ yn gut d o —. ʒə rpuse l butɔ̃, zɑ̃bo rpary, ply mosad k o depa:r.

d l o ʃo:d′ e d l o frwᴀd′ pur ma twalɛt; vit, ʃ sɥi prese.

s ɛ ⌜trɔ fɔ:r\ s ekria zɑ̃bo\; masa pø pᴀ turne l rɔbinɛ d o frwᴀd′ e l rɔbinɛ d o ʃo:d′ ki sɔ̃ la′ dɑ̃ l kwɛ̃? parɔl d ɔnœ:r, t a dɔne ⌜kɔ̃ʒe\, ʃ pø pᴀ kɔ̃tinye a sɛrvi:r œ̃ mɛ:t′ ki n i vwa pᴀ klɛ:r/. e i sɔrti ɑ̃ mə ʃtɑ̃′ la pɔrt o ne.

d l o ʃo:d′ a tut œ:r′/ e partu/ s ɛ komɔd/ pɑ̃sɛ: ʒ\; mɛ s ɛ l ɛ̃vɑ̃sjɔ̃ d œ̃ pœpl′ ki n sɔ̃:ʒ′ k a sɔ̃ kɔ̃fɔ:r; djø mɛrsi, nu n ɑ̃ sɔm pᴀ lah. i s pᴀsra œ̃ sjɛkl u dø′/ avɑ̃ k la nɔblə frɑ̃:s′ desɑ̃:d a sɛt rəʃɛrʃ də la mɔlɛs, a sɛt prɔprəte efemine.

rjɛ̃′ n rafrɛʃi lez ide kɔm də s fɛ:r la barb. aprɛ m ɛt ʀᴀze, ʒə m truve/ œ̃ tut o:tr ɔm. si ʃ prənɛ œ̃ bɛ̃′/ pɑ̃se: ʒ\, ʒ aʃɛvrɛ də m kalme.

ʃ sɔne\; zɑ̃bo rpary, la figy:r rɑ̃vɛrse.

»Mon ami, où y-a-t-il un établissement de bains dans la ville? Montrez-moi le chemin«.

»Un établissement de bains, massa,« dit-il; »et pourquoi faire?«

Je haussai les épaules. »Imbécile, pour se baigner, apparemment«.

»Massa veut prendre un bain,« dit Zambo en me regardant avec une surprise mêlée d'effroi;« c'est pour cela que Massa me fait venir du fond du jardin?«

»Sans doute«.

»C'est trop fort«, cria le nègre en se tirant une poignée de cheveux; »Comment! il y a une salle de bain à côté de chaque chambre à coucher, et Massa fait monter Zambo pour lui dire: mon ami, où peut-on se baigner? On ne se moque pas ainsi d'un Américain«.

Et poussant une petite porte cachée sous la tenture, le nègre me fit entrer dans un élégant cabinet, où était une baignoire de marbre blanc.

»Allons, Zambo«, chantait-il d'un ton furieux et comique, »tourne robinet pour Massa; robinet d'eau froide, robinet d'eau chaude; brasse le bain, mets le linge à chauffer dans la case; fais la nourrice, Zambo, Massa ne sait pas se servir de ses mains«.

Je n'avais qu'à me taire, je laissai Zambo exhaler sa furie et ne voulus pas voir qu'il me tirait la langue; mais je maudis tout bas ces horribles maisons Américaines, demeures insociables, vraies prisons dont on ne peut sortir, puisqu'on y trouve sous la main tout ce qu'à Paris nous avons le plaisir d'aller

mɔ̃n ami, u j ᴀ-ti œ̃n etablismɑ̃ d bɛ̃'╲ dɑ̃ la vil? mɔ̃tre mwa l ʃəmɛ̃.

œ̃n etablismɑ̃ d bɛ̃'╱ masa╲ ⌊di-ti⌋ e purkwa fɛ:r?

⌊ʒə hose lez epo:l. ɛ̃besil⌋ pur s bɛɴe╱ aparamɑ̃.

masa vø prɑ̃:dr œ̃ bɛ̃'╱ ⌊di zɑ̃bo ɑ̃ mə rgardɑ̃ avɛk yn syrpri:z mɛle d efrwᴀ⌋ s ɛ pur sa' k masa m fɛ vni:r dy fɔ̃ dy ʒardɛ̃?

sɑ̃ dut╱.

s ɛ ⌈trɔ fɔ:r'╲ kria l nɛ:gr' ɑ̃ s ti:rɑ̃ yn pwaɴe t ʃəvø. kɔma╲! j a yn sal də bɛ̃' a kote t ʃak ʃɑ̃:br a kuʃe, e masa fɛ mɔ̃te zɑ̃bo pur lɥi di:r : mɔ̃n ami, u pøt ɔ̃ s bɛɴe? ɔ̃ n sə mɔk pᴀ ɛ̃si d œ̃n amerikɛ̃╱!

e pusɑ̃ yn pətit pɔrt' kaʃe su la tɑ̃ty:r, lə nɛ:gr' mə fit ɑ̃tre daz œ̃n elegɑ̃ kabinɛ, w etɛt yn bɛɴwa:r də marbrə blɑ̃.

alɔ̃╲ zɑ̃bo╲ ⌊ʃɑ̃tɛ-ti d œ̃ tɔ̃ fyrjø e kɔmik⌋, turn' rɔbinɛ pur masa╲; rɔbinɛ d o frwᴀd╲, rɔbinɛ d o ʃo:d╲; bras' lə bɛ̃╲, mɛ l lɛ̃:ʒ' a ʃofe dɑ̃ la kᴀ:z╲; fɛ' la nuris╲ zɑ̃bo; masa n se pᴀ s sɛrvi:r də se mɛ̃.

ʒ n avɛ k a m tɛ:r, ʒ lɛse zɑ̃bo egzale sa fyri, e n vuly pᴀ vwa:r' k i m ti:rɛ la lɑ̃:g; mɛ ʒ mo:di tu bᴀ╲ sez ɔriblə mezɔ̃ amerikɛn, dəmœ:r ɛ̃sɔsjabl, vrɛ ⌈pri:'zɔ̃⌉ dɔ̃t ɔ̃ n pø sɔrti:r, pyisk ɔ̃n i tru:v' su la mɛ̃' tu' s k a pari nuz avɔ̃ l ple:zi:r d ale

chercher hors de chez nous, chèrement il est vrai, mais fort loin.

LABOULAYE, *Paris en Amérique.*

L'orgueil guéri.

Un souverain de l'Orient, célèbre par sa sagesse, recevait tous les jours des plaintes contre un de ces parents, gouverneur d'une province importante de son empire, nommé Irax. C'était un homme de haute naissance, dont le fond n'était pas mauvais, mais qui était corrompu par la vanité et par la mollesse. Il souffrait rarement qu'on lui parlât et jamais qu'on osât le contredire. Les paons ne sont pas plus vains; les tortues ont moins de paresse. Il ne respirait que la gloire et les faux plaisirs.

Voici comment le monarque entreprit de le corriger:

Il lui envoya un chef de musique avec douze chanteurs, vingt-quatre instrumentistes, un maître d'hôtel avec six cuisiniers, et quatre chambellans qui ne devaient pas le quitter. L'ordre du roi portait que l'étiquette suivante serait inviolablement observée; et voici comment les choses se passèrent.

Le premier jour, dès qu'Irax fut éveillé, le maître de musique entra suivi des chanteurs et des instrumentistes; on chanta une cantate qui dura deux heures, et de trois en trois minutes le refrain était:

ʃerʃe hor də ʃe nu, ʃɛ:rmɑ̃ il ɛ vrɛ, mɛ for lwɛ̃.

labulɛ, pari ɑ̃n amerik.

---

l ɔrgœ:j geri.

œ̃ suvrɛ̃ d l ɔrjɑ̃, selɛbrə par sa saʒɛs, rəsvɛ tu le ʒu:r' de plɛ̃:t' kɔ̃:tr œ̃, t se parɑ̃, guvɛrnœ:r d yn prɔvɛ̃:s ɛ̃portɑ̃:t də sɔ̃n ɑ̃pi:r, nɔme iraks. s etɛt œ̃n ɔm' də ho:t nɛsɑ̃:s, dɔ̃ l fɔ̃' n etɛ pʌ mɔvɛ, mɛ kj etɛ kɔrɔ̃py par la vanite e par la mɔlɛs. i sufrɛ ra:rmɑ̃ k ɔ̃ lɥi parla, e ʒamɛ k ɔ̃n o:za l kɔ̃trədi:r. le pɑ̃' n sɔ̃ pʌ ply vɛ̃; le tɔrty/' ʃɔ̃ mwɛ̃ d parɛs. i n rɛspi:rɛ k la glwa:r' e le fo ple:zi:r.

vwasi kɔmɑ̃ l mɔnark ɑ̃trəpri d lə kɔriʒe\ :

i lɥi ɑ̃vwaja œ̃ ʃɛf də myzik avɛk du:z ʃɑ̃tœ:r e vɛ̃tkatr ɛ̃strymɑ̃tist, œ̃ mɛt d ɔtɛl avɛk si:' kɥizinje, e kat ʃɑ̃bɛlɑ̃ ki n dəvɛ pʌ' l kite — l ɔrdrə dy rwʌ' portɛ k l etikɛt sɥivɑ̃:t ɛrɛt ɛ̃vjɔlabləmɑ̃t opsɛrve; e vwasi kɔmɑ̃ le ʃo:z' sə pʌsɛ:r.

lə prəmje ʒu:r', dɛ k iraks fyt evɛje, lə mɛ:t də myzik ɑ̃tra sɥivi de ʃɑ̃tœ:r e dez ɛ̃strymɑ̃tist; ɔ̃ ʃɑ̃ta yn kɑ̃tat ki dyra døz œ:r, e d trwʌ ɑ̃ trwʌ minyt lə rfrɛ̃ etɛ:

Que son mérite est extrême?
Que de grâce! Que de grandeur!
Ah! Combien Monseigneur
Doit être content de lui-même!

Après l'exécution de la cantate, un chambellan lui fit une harangue de trois quarts d'heure dans laquelle on le louait expressément de toutes les bonnes qualités qui lui manquaient. La harangue finie, on le conduisit à table au son des instruments. Le dîner dura trois heures. Dès qu'il ouvrait la bouche pour parler, le premier chambellan disait: »Il aura raison«. A peine avait-il prononcé quatre paroles que le second chambellan s'écriait: »Il a raison«. Les deux autres chambellans faisaient de grands éclats de rire des bons mots qu'Irax avait dits, ou qu'il aurait dû dire. Après dîner on lui répéta la cantate.

Cette première journée lui parut délicieuse. Il trouva que le roi l'honorait selon ses mérites. La seconde lui parut moins agréable; la troisième fut gênante; la quatrième fut insupportable; la cinquième fut un supplice.

Enfin, outré d'entendre toujours chanter: »Ah! combien Monseigneur doit être content de lui-même!« d'entendre toujours dire qu'il avait raison, d'être harangué tous les jours à la même heure, il écrivit à la cour pour supplier le roi qu'il daignât rappeler ses chambellans, ses musiciens, son maître d'hôtel; il promit d'être désormais moins vain et plus appliqué. Il se fit moins encenser, eut moins de fêtes,

kœ′ sɔ̃ merit′ ɛt ɛkstrɛ:m╲!
kə d grᴀ:s′╲! kœ′ d grɑ̃dœ:r╱!
ᴀ:′╱ kɔ̃bjɛ̃′ mɔ̃sɛɴœ:r
dwat ɛ:′trə kɔ̃tɑ̃′ də lɥimɛ:m╲!

aprɛ l egzekysjɔ̃ d la kɑ̃tat, œ̃ ʃɑ̃bɛlɑ̃ lɥi fit yn harɑ̃:g dø trwᴀ kar d œ:r, dɑ̃ lakɛl′ ɔ̃ l lwɛt′ ɛksprɛsemɑ̃ d tut le bɔn kalite ki lɥi mɑ̃kɛ. la harɑ̃:g fini, ɔ̃ l kɔ̃dɥizi a tabl′ o sɔ̃′ dez ɛ̃strymɑ̃. ⌈lə dine dyra trwᴀz œ:r. dɛ:′ k il uvrɛ la buʃ′ pur parle╱ l prəmje ʃɑ̃bɛlɑ̃ dizɛ: ⌊il ɔra ⌈rɛ:zɔ̃. apɛn avɛ-ti prɔnɔ̃se kat parɔl╱ kə l səgɔ̃ ʃɑ̃bɛlɑ̃ s ekriɛ╱: il a ⌈rɛ:zɔ̃. le døz o:t′ ʃɑ̃bɛlɑ̃ fəzɛ d grɑ̃z′ ekla d ri:r′ de bɔ̃ mo′ k iraks avɛ di, u k il ɔrɛ dy di:r. aprɛ dine ɔ̃ lɥi repeta la kɑ̃tat.

sɛt prəmjɛ:r ʒurne lɥi pary ⌈delisjø:z. i truva k lə rwᴀ′ l ɔnɔrɛ slɔ̃ se merit. la zgɔ̃:d′ lɥi pary mwɛ̃z agreabl; la trwᴀzjɛm fy ʒɛ:nɑ̃:t; la katriɛm fyt ɛ̃sypɔrtabl; la sɛ̃kjɛm fyt œ̃ syplis.

ɑ̃fɛ̃, utre d ɑ̃tɑ̃:d tuʒu:r ʃɑ̃ te: ᴀ:′╲ kɔ̃bjɛ̃ mɔ̃sɛɴœ:r dwat ɛ:′trə kɔ̃tɑ̃ d lɥimɛ:m╱, d ɑ̃tɑ̃d tuʒur di:r′ k il avɛ rɛ:zɔ̃, e d ɛ:tr harɑ̃ge tu le ʒu:r′ a la mɛ:m œ:r, il ekrivi a la ku:r′ pur syplie lə rwᴀ′ k i dɛɴa raple se ʃɑ̃bɛlɑ̃, se myzisjɛ̃, sɔ̃ mɛt d ɔtɛl; i prɔmi d ɛt dezɔrmɛ mwɛ̃ vɛ̃′ e plyz aplike. i s fi mwɛ̃z ɑ̃sɑ̃se, y mwɛ̃ d fɛ:t,

et fut plus heureux ; car, comme dit un auteur oriental : Toujours du plaisir, ce n'est pas du plaisir.

VOLTAIRE.

La maison qui marche.

Charnacé avait une très longue avenue devant sa maison en Anjou ; dans cette avenue belle et parfaite était plantée une maison de paysan et son petit jardin qui s'y trouvait lorsqu'elle fut bâtie. Jamais Charnacé ni son père n'avaient pu réduire ce paysan à la leur vendre, quelqu'avantage qu'ils lui en eussent offert ; et c'est une opiniâtreté dont quantité de propriétaires se piquent pour faire enrager des gens à la convenance et quelquefois à la nécessité desquels ils sont. Charnacé ne sachant plus qu'y faire avait laissé cela depuis longtemps sans en plus parler. Enfin, fatigué de cette chaumière qui lui bouchait la vue et lui ôtait tout l'agrément de son avenue, il imagina un tour de passe-passe.

Le paysan qui y demeurait et à qui elle appartenait, était tailleur de son métier, quand il trouvait à l'exercer ; et il était chez lui tout seul, sans femme ni enfants. Charnacé l'envoie chercher, lui dit qu'il est demandé à la cour pour un emploi de conséquence, qu'il est pressé de s'y rendre, mais qu'il lui faut une livrée. Ils font marché au comptant ; mais Charnacé stipule qu'il ne veut point se fier à ses délais, et que, moyennant quelque chose de plus, il ne veut point

e fy plyz ərø↘ ; kar′ kɔm dit′ œ̃n otœ:r ɔrjãtal: tuʒu:r dy plezi:r, s n ɛ pᴀ′ dy plezi:r.

vɔltɛ:r.

---

la me:zõ ki marʃ.

ʃarnase avɛt yn trɛ lõ:g′ avny dvã sa mezõ ãn ãʒu. dã sɛt avny bɛl′ e parfɛt etɛ plãte yn mezõ d peizã e sõ pti ʒardɛ̃ ki s j etɛ truve lɔrsk ɛl fy bᴀti. ʒamɛ/ ʃarnase ni sõ pɛ:r′ n avɛ py redɥi:r sə peizã a la lœr vã:dr, kɛlk avãta:ʒ k i lɥi ãn ys′ ɔfɛ:r; e s ɛt yn ɔpinjᴀ:trəte dõ kãtite d prɔprietɛ:r sə pik, pur fɛ:r ãraʒe de ʒã′ a la kõvnã:s e kɛlkəfwa a la nesɛsite dekɛl i sõ. ʃarnase, n saʃã ply′ k i fɛ:r, avɛ lɛ:se sla′ dpɥi lõtã, sãz ã ply parle. ãfɛ̃, fatige t sɛt ʃomjɛ:r ki lɥi buʃɛ la vy′ e lɥi otɛ tu l agremã t sõn avny, il imaʒina œ̃ tu:r də pᴀspᴀ:s.

lə peizã ki i dmœ:rɛ e a ki′ ɛl apartənɛ, etɛ tᴀjœ:r də sõ metje, kãt i truvɛ a l egzɛrse; e il etɛ ʃe lɥi tu sœl′/ sã fam′ ni ãfã. ʃarnase l ãvwa ʃɛrʃe, lɥi di′ k il ɛ dmãde a la ku:r′ pur œ̃n ãplwa d kõsekã:s, k il ɛ prɛse t s i rã:dr, mɛ k i lɥi fo′ yn livre. i fõ marʃe o kõtã; mɛ ʃarnase stipyl k i n vø pwɛ̃ s fje′ a se delɛ, e kœ′, mwajɛnã kɛlkəʃo:z də plys, i n vø pwɛ̃′

qu'il sorte de chez lui que sa livrée ne soit faite ; et qu'il le couchera, le nourrira et le payera avant de le renvoyer. Le tailleur s'y accorde et se met à travailler.

Pendant qu'il est occupé, Charnacé fait prendre avec la dernière exactitude le plan et la dimension de sa maison et de son jardin, des pièces de l'intérieur, jusqu'à la position des ustensiles et des petits meubles, fait démonter la maison, et emporter tout ce qui y était, remonte la maison telle qu'elle était, au juste, dedans et dehors, a quatre portées de mousquet, à côté de son avenue, replace tous les meubles et ustensiles dans la même position dans laquelle on les avait trouvés, et rétablit le petit jardin de même ; en même temps fait aplanir et nettoyer l'endroit de l'avenue où elle était, en sorte qu'il n'y parût pas. Tout cela fut exécuté encore plus tôt que la livrée faite, et cependant le tailleur doucement gardé à vue, de peur de quelque indiscrétion. — Enfin la besogne achevée de part et d'autre, Charnacé amuse son homme jusqu'à la nuit bien noire, le paye et le renvoie content. Le voilà qui enfile l'avenue. Bientôt il la trouve longue ; après, il va aux arbres, et n'en trouve plus ; il s'aperçoit qu'il a passé le bout, et revient à l'instant chercher les arbres ; il les suit à l'estime, puis croise et ne trouve pas sa maison ; il ne comprend point cette aventure. La nuit se passe dans cet exercice ; le jour arrive, et devient bientôt assez clair pour aviser sa maison. Il ne voit rien ; il se frotte les yeux ; il cherche d'autres objets pour découvrir si c'est la faute

k i sɔrt · də ʃe lɥi' k sa livre n swa fɛt; e k i l kuʃra╲ l nurira e l pɛjra avã də l rãvwaje. lə tʌjœ:r s i akɔrd e s mɛ' a travaje.

pãnã k il ɛt ɔkype, ʃarnase fɛ prã:dr' avɛk la dɛrnjɛ:r egzaktityd lə plã' e la dimãsjõ t sa mezõ e t sõ ʒardẽ, de pjɛs' də l ẽterjœ:r, ʒysk a la pozisjõ dez ystãsil e de pti mœbl╱; fɛ demõ:te la me:zõ, e ãpɔrte tu s ki j etɛ, rmõ:t'╲ la mezõ tɛl k ɛl etɛ, o ʒyst, dədã e dəhɔ:r, a kat pɔrte d muskɛ, a kote t sõn avny╲; rəplas╲ tu le mœbl e ystãsil dã la mɛ:m pozisjõ dã lakɛl õ lez avɛ truve, e retabli l pəti ʒardẽ d mɛ:m; ã mɛm tã, fɛt aplani:r e netwaje l ãdrwʌ d l avny u ɛl etɛ, ã sɔrt k i n i pary pʌ. tu sla' fyt egzekyte ãkɔr ply to' k la livre fɛt, e spãdã l tʌjœ:r dusmã garde a vy, də pœ:r' də kɛlk ẽdiskresjõ. ãfẽ╱ la bzɔɴ aʃve d part e d o:tr, ʃarnase amy:z sõn ɔm' ʒysk a la nɥi bjẽ nwa:r, lə pɛ:j' e l rãvwa kõtã. ⌈lə vla╱ kj ãfil l avny. bjẽto╲ i la truv lõ:g; aprɛ, i va oz arbr, e n ã truv ply╲; i s apɛrswa k il a pʌ:se l bu, e rvjẽt a l ẽstã ʃɛrʃe lez arbr; i le sɥi' a l ɛstim, pɥi' krwʌ:z' e n truv pʌ' sa mezõ╲; ⌊i n kõprã pwẽ' st avaty:r. la nɥi' s pʌ:s' dã st egzɛrsis; lə ʒu:r' ari:v, e dvjẽ bjẽto ase klɛ:r' pur avize sa mezõ. i n vwa rjẽ; i s frɔt lez jø; i ʃɛrʃ' d o:ts ɔbʒɛ pur dekuvri:r si s ɛ la fo:t'

de sa vue. Enfin il croit que le diable s'en mêle et qu'il a emporté sa maison.

A force d'aller, de venir, et de porter sa vue de tous côtés, il aperçoit, à une assez grande distance de l'avenue, une maison qui ressemble à la sienne comme deux gouttes d'eau. Il ne peut croire que cela soit; mais la curiosité le fait aller où elle est, et où il n'a jamais vu de maison. Plus il approche, plus il reconnaît que c'est la sienne. Pour s'assurer mieux de ce qui lui tourne la tête, il présente sa clef; elle ouvre, il entre, il retrouve tout ce qu'il y avait laissé, et précisément dans la même place. Il est prêt à en pâmer, et il demeure convaincu que c'est un tour de sorcier. La journée ne fut pas bien avancée que la risée du château et du village l'instruisit de la vérité du sortilège, et le mit en furie. Il veut plaider, il veut demander justice à l'intendant, et partout on s'en moque. Le roi le sut, qui en rit aussi, et Charnacé eut son avenue libre. S'il n'avait jamais fait pis, il aurait conservé sa réputation et sa liberté [1]).

SAINT-SIMON.

---

[1] Monsieur de Charnacé fut arrêté et mis en prison, accusé, dit St. Simon, de beaucoup de méchantes choses, surtout de fausse monnaie.

də sa vy╱. ãfẽ, i krwᴀ kə l djᴀ:blə s ã mɛ:l′ e k il a ãpɔrte sa mezõ.

⌈a fɔrs′ d ale, də vni:r, e d pɔrte sa vy′ d tu kote, il apɛrswa, ⌊a yn ase grã:d distã:s də l avny⌋, yn mezõ ki rsã:bl a la sjɛn′ kɔm dø gut d o. i n pø krwᴀ:r′ kə sla swa; mɛ la kyrjozite l fɛt ale u ɛl‘ɛ, e u i n a ʒamɛ vy d mezõ. ply il aprɔʃ, ply i rkɔnɛ k s ɛ la sjɛn. pur s asy:re mjø′ də ski lɥi turn′ la tɛ:t, i prezã:t sa kle; ɛl u:vr, il ã:tr, i rtru:v tu′ sk il j avɛ lɛ:se, e presizemã dã la mɛm plas. il ɛ prɛ′ a ã pᴀ:me, e dmœr kõvẽky k s ɛt œ̃ tu:r′ də sɔrsje. la ʒurne n fy pᴀ bjẽn avãse╱ k la ri:ze dy ʃᴀ:to e dy vila:ʒ l ẽstrɥi:zi d la verite dy sɔrtilɛ:ʒ, e l mit ã fy:ri. i vø plɛde, i vø dmã:de ʒystis a l ẽtãdã, e partu õ s ã mɔk╱. lə rwᴀ l sy, ki ã rit osi, e ʃarnase y sõn avny libr. si i n avɛ ʒamɛ fɛ pi, il ɔrɛ kõsɛrve sa repytᴀsjõ e sa libɛrte[1].

sẽ simõ.

---

[1]) psjø t ʃarnase fyt arɛte e mi ã pri:zõ, aky:ze╱ di sẽ simõ╲, də boku d meʃãt ʃo:z, syrtu d fo:s mɔnɛ.

La culture classique.

Est-il vrai que la fréquentation des Grecs et des Romains soit particulièrement propre à former des hommes et des citoyens? On l'a souvent affirmé, mais jamais autant qu'à l'époque où la culture littéraire était aussi faible que génerale. Pendant la seconde moitié du dix-huitième siècle, tous les enfants de la noblesse et de la bourgeoisie apprenaient le latin, mais presque tous l'apprenaient mal: quant au grec, il vaut mieux n'en point parler, ce n'est pas le fort de l'ancienne université. La génération qui a fait la Révolution Française sortait du collège, et on ne lui reprochera certes pas d'avoir manqué d'énergie et de courage civique. Toutefois, quant on voit quelles défaillances suivirent les convulsions de la Terreur, et combien les Jacobins se firent courtisans, on est tenté de conclure que ce sont les évènements qui ont créé les acteurs, et non les acteurs qui ont produit les évènements. Il y eut une contagion et comme une épidémie de fougueuse éloquence, d'héroïque fureur, de mépris de la mort. Un vent soufflait qui trempait toutes les âmes; puis le vent tourna, et une atmosphère plus tiède amollit les courages.

Si Athènes, Rome et Sparte furent à la mode, c'est parce que les passions soulevées avaient besoin de rhétorique; elles prirent celle que l'instruction banale du temps mettait à leur disposition. Les tribuns se servirent de Plutarque comme les Têtes-Rondes s'étaient

la kylty:r klassik.

ɛ-ti vrɛ′╱ k la frekɑ̃tᴀsjɔ̃ de grɛk′ e de rɔmɛ̃ swa partikyljɛ:rmɑ̃ prɔpr′ a fɔrme dez ɔm′ e de sitwajɛ̃╲? ɔ̃ l a suvɑ̃t afirme, mɛ ʒamɛ otɑ̃ k a l epɔk u la kylty:r litɛrɛ:r╱ etɛt osi fɛ:bl′ kə ʒeneral —. pɑ̃dɑ̃ la sgɔ̃d mwatje dy dizɥitjɛm sjɛkl, tu′ lez ɑ̃fɑ̃ d la nɔblɛs e d la burʒwazi aprənɛ l latɛ̃, mɛ prɛskə tu:s′ l aprənɛ mal╲; kɑ̃t o grɛk, i vo mjø′ n ɑ̃ pwɛ̃ parle s n ɛ pᴀ l fɔ:r′ də l ɑ̃sjɛn ynivɛrsite. la ʒenerᴀsjɔ̃ kj a fɛ′ la revɔlysjɔ̃ frɑ̃sɛ:z╱ sɔrtɛ dy kɔlɛ:ʒ╲, e ɔ̃ n lɥi rprɔʃra sɛrtə pᴀ′ d avwar mɑ̃ke d enɛrʒi e d kura:ʒ sivik╱. tutfwa╲, kɑ̃t ɔ̃ vwa′ kɛl defajɑ̃:s sɥivi:r le kɔ̃vylsjɔ̃ d la tɛrœ:r, e kɔ̃bjɛ̃ le ʒakɔbɛ̃ s fir kurtizɑ̃, ɔ̃n ɛ tɑ̃te . d kɔ̃kly:r kə s sɔ̃′ lez evɛ:nmɑ̃ kj ɔ̃ kree lez aktœ:r, e nɔ̃ lez aktœ:r kj ɔ̃ prɔdɥi lez evɛ:nmɑ̃ —. il j yt yn kɔ̃taʒjɔ̃ e kɔm yn epi′demi də fugø:z elɔkɑ̃:s, d erɔik fyrœ:r, də mepri d la mɔ:r╱. œ̃ vɑ̃ suflɛ ki trɑ̃pɛ tut lez ᴀ:m; pɥi′ l vɑ̃ turna, e yn atmɔsfɛ:r ply tjɛd′ amɔli le kura:ʒ.

si atɛ:n, rɔm′ e spart′ fy:r a la mɔd, s ɛ parskœ le pᴀsjɔ̃ sulve avɛ bəzwɛ̃ d retɔrik′; ɛl pri:r sɛl′ kə l ɛ̃stryksjɔ̃ banal dy tɑ̃′ mɛtɛt a lœr dispozisjɔ̃. le tribœ̃ s sɛrvi:r də plytark kɔm le tɛ:trɔ̃:d s etɛ

servis de la Bible ; on parla de Brutus et de Timoléon comme les compagnons de Cromwell parlaient de Gédéon et de Jéroboam. Encore y a-t-il cette différence que les Puritains connaissaient réellement la Bible, tandis que les Jacobins n'avaient sur l'antiquité que des notions vagues et fausses, comme leur maître Rousseau.

C'est pour nous un grand malheur que les pères de notre liberté et les prophètes de notre religion politique aient attaché tant d'importance aux bribes d'érudition classique qu'ils tenaient des Jésuites et de leurs imitateurs. Comme la forme emporte toujours un peu le fond, nous sommes devenus les disciples des gens dont nous endossions la défroque. Or les Grecs et les Romains sont pour nous de détestables professeurs de politique. Leurs notions de liberté étaient passablement étroites, et ils ne soupçonnaient pas le régime représentatif, seul possible chez un peuple qui ne tient pas dans l'enceinte d'une ville. Ils sacrifient l'individu à l'état, tiennent peu de compte des droits de la famille, ignorent la liberté de penser et même la liberté de vivre à sa guise. Les meilleurs d'entre eux prêchent les lois somptuaires, l'éducation mécanique et uniforme, la vertu imposée, l'égalité envieuse et la fraternité théâtrale. Si l'enseignement secondaire avant 1789 avait été fondé sur l'étude des langues vivantes et non des langues mortes, les hommes de la Révolution auraient mieux connu Ludlow et Hampden, Guillaume Penn et Washington, il auraient moins parlé de Caton et d'Aristide, et les évènements auraient peut-être pris un autre cours. Peut-être

sɛrvi d la bibl; ɔ̃ parla d bryty:s e d timɔleɔ̃ kɔm le kɔ̃paɴɔ̃ d krɔmwɛl parlɛ d ʒedeɔ̃ e d ʒerɔboam. ãkɔ:r j a-ti sɛt diferã:s kə le pyritɛ̃ kɔnɛsɛ reɛlmã la bibl, tãdik le ʒakɔbɛ̃ n avɛ syr l ãtikite kə de nosjɔ̃ vag' e fo:s, kɔm lœr mɛ:trə ruso . . .

sɛ pur nu' œ̃ grã malœ:r/ kə le pɛ:r' də nɔt libɛrte e le prɔfɛ:t də nɔt rəliʒjɔ̃ pɔlitik ɛt ataʃe tã d ɛ̃pɔrtã:s o brib' d erydisjɔ̃ klassik k i tnɛ de ʒezɥit e d lœrz imitatœ:r —. kɔm la fɔrm' ãpɔrt tuʒu:r œ̃ pø l fɔ̃, nu sɔm dəvny le disipl de ʒã' dɔ̃ nuz ãdo:sjɔ̃ la defrɔk. ɔ:r' le grɛk' e le rɔmɛ̃ sɔ̃ pur nu' də de'tɛsta'blə prɔfɛsœ:r də pɔlitik. lœr nosjɔ̃ d libɛrte etɛ pᴀsabləmãt etrwᴀt, e i n supsɔnɛ pᴀ' l reʒim rəprezãtatif, sœl' pɔsibl ʃez œ̃ pœpl' ki n tjɛ̃ pᴀ dã l ãsɛ̃:t d yn vil/. i sakrifi l ɛ̃dividy a l eta, tjɛn pø d kɔ̃:t' de drwᴀ' d la fami:j, ɪɴɔ:r la libɛrte d pãse/, ʃe mɛ:m la libɛrtẹ d vi:vr a sa gi:z. le mɛjœ:r d ã:tr ø' prɛ:ʃ' le lwa sɔ̃ptɥɛ:r, l edykᴀsjɔ̃ mekanik e ynifɔrm, la vɛrty ɛ̃po:ze, l egalite ãvjø:z e la fratɛrnite teᴀtral. si l ãsɛɴmã zgɔ̃dɛ:r avã dissɛsã katrəvɛ̃nœf avɛt ete fɔ̃de syr l etyd de lã:g vivã:t/ e nɔ̃ de lã:g mɔrt, lez ɔm' də la revɔlysjɔ̃ ɔrɛ mjø kɔny lœdlo e hamdɛn, gijo:m pɛn' e wᴀʃiɴtɔn, iz ɔrɛ mwɛ̃ parle d katɔ̃ e d aristid, e lez evɛ:nmã ɔrɛ ptɛt pri' œ̃n o:trə ku:r/. pətɛ:tr

eût-on prévu le Cromwell français et la Restauration; au moins est-il permis de croire que la tradition révolutionnaire serait chez nous plus libérale et que nous n'aurions pas à lutter contre la superstition jacobine ......

Les Romains savaient bien que l'introduction des lettres grecques à Rome n'était pas faite pour relever les mœurs privées et politiques. Ils ne demandaient pas à Socrate lui-même de leur enseigner la vertu; ils ne comptaient pour tremper les âmes que sur l'exemple des ancêtres et les leçons du foyer. Quand ils ont emprunté le stoïcisme à leurs voisins pour en faire une doctrine de protestation contre l'abaissement commun, ils l'ont transformé à leur usage; ils ont presque entièrement laissé de côté les subtilités dialectiques et les rêveries physiques de Chrysippe, pour ne s'attacher qu'à la morale, qu'ils faisaient plus virile et plus latine. Mais en même temps Auguste attachait les Muses à son char, et lavait ses mains avec la plus pure eau d'Hippocrène. Dans le drame anglais, Lady Macbeth ne peut pas effacer la tache, tandis que l'histoire nous montre dans le fondateur de l'empire Romain le proscripteur, le parjure, et le père des lettres. Horace en fait un dieu, après avoir jeté son bouclier à Philippes, et le tendre, le pieux, le divin Virgile, Virgile enrichi, hélas! ramasse en quelques vers admirables toutes les gloires de la république Romaine, pour les jeter aux pieds du meurtrier voluptueux qui donna des fers à sa patrie, la paix au monde, et de l'argent aux poètes.

yt ɔ̃ prevy l krɔmwɛl frɑ̃sɛ e la rɛstɔrᴀsjɔ̃; omwɛ̃ ɛ-ti pɛrmi d krwᴀ:r′ kə la tradisjɔ̃ revɔlysjɔnɛ:r srɛ ʃe nu′ ply liberal, e k nu n ɔrjɔ̃ pᴀ′ a lyte kɔ̃trə la sypɛrstisjɔ̃ ʒakɔbin . . . . . .

le rɔmɛ̃ savɛ bjɛ̃′ k l ɛ̃trɔdyksjɔ̃ de lɛtrə grɛk′ a rɔm′ n etɛ pᴀ fɛt′ pur rəlve le mœrs′ pri:ve e pɔlitik —. i n dəmɑ̃dɛ pᴀ a sɔkrat lɥimɛ:m/ də lœr ɑ̃sɛɴe la vɛrty\: i n kɔ̃tɛ pur trɑ̃pe lez ᴀ:m′ kə syr l egzɑ̃:plə dez ɑ̃sɛ:tr e le lɛɔ̃′ dy fwaje. kɑ̃t iz ɔ̃t ɑ̃prœ̃te lə stɔisism a lœr vwazɛ̃ pur ɑ̃ fɛ:r yn dɔktrin də prɔ′tɛstᴀsjɔ̃ kɔ̃trə l abɛ:smɑ̃ kɔmœ̃, i l ɔ̃ trɑ̃sfɔrme a lœr yza:ʒ; iz ɔ̃ prɛsk ɑ̃tjɛ:rmɑ̃ lɛ:se d kote le syptilite djalɛktik e le rɛ:vri fizik də krizip, pur nə s ataʃe k a la mɔral, k i fəzɛ ply viril e ply latin/. mɛz ɑ̃ mɛm tɑ̃′ ɔgyst ataʃɛ le my:z′ a sɔ̃ ʃa:r, e lavɛ se mɛ̃′ avɛk la ply py:r o′ d ippɔkrɛ:n. dɑ̃ l dram ɑ̃glɛ, ledi makbɛt nə pø pᴀ′ efase la taʃ, tɑ̃dik l istwa:r nu mɔ̃:trə dɑ̃ l fɔ̃datœ:r də l ɑ̃pi:r rɔmɛ̃/ lə prɔskriptœ:r\, lə parʒy:r e l pɛ:r de lɛtr. ɔras ɑ̃ fɛt œ̃ djø, aprɛz avwa:r ʒəte sɔ̃ buklie a filip, e l tɑ̃:dr\, lə pjø\, lə di′vɛ̃ virʒil/, virʒil ɑ̃riʃi/ elᴀ:s, ramᴀ:s ɑ̃ kɛlkə vɛ:r′ admirabl tut le glwa:r′ də la repyblik rɔmɛn, pur le ʃte o pje′ dy mœrtrie vɔlyptɥø ki dɔna de fɛ:r a sa patri, la pɛ o mɔ̃:d′\ e d l arʒɑ̃ o pɔɛ:t.

Ce sont là des banalités et des lieux communs, je le veux bien. Mais l'éducation morale de la jeunesse par la littérature Gréco-romaine est aussi un lieu commun et une banalité: les armes sont égales. »Je n'aime pas, disait Montalembert, les théoriciens de servitude.« Comme théoricien de servitude, Horace ne laisse rien à désirer, et ce n'est pas par la pureté de ses mœurs qu'il rachète les faiblesses de sa vie publique ......

Non, l'étude des anciens n'est pas une grande leçon de morale. Est-ce qu'Ovide contribue beaucoup à inspirer l'horreur du vice, Aristophane à épurer le goût, Salluste à faire admirer l'alliance d'un beau talent et d'une vie honorable? Qu'est-ce que la morale de l'Énéide, sinon la justification de la conquête par la volonté des dieux et un fatalisme décourageant pour les vaincus?

Frary, *la Question du Latin.*

La fête de la fédération.

Le jour s'approchait, et les préparatifs se faisaient avec la plus grande activité. La fête devait avoir lieu au Champ de Mars, vaste terrain qui s'étend entre l'école militaire et le cours de la Seine. On avait projeté de transporter la terre du milieu sur le côté, de manière à former un amphithéâtre suffisant pour la masse des spectateurs. Douze mille ouvriers y travaillaient sans relâche; et cependant il était à craindre que les travaux ne fussent pas achevés le 14. Les

⌈sə sõ la′ de banalite e dɛ ljø kɔmœ̃╱ ʒə l vø bjɛ̃. mɛ l edykᴀsjõ mɔral də la ʒœnɛs par la literaty:r grekɔrɔmɛn ɛt osi╱ œ̃ ljø kɔmœ̃ e yn banalite╲: lez arm′ sõt egal╱. ʒə n ɛ:m pᴀ′╱ di:zɛ mõtalãbɛ:r╲, le teɔrisjɛ̃ d sɛrvityd╱. kɔm teɔrisjɛ̃ d sɛrvityd, ɔras nə lɛ:s rjɛ̃′ a dezire, e s n ɛ pᴀ′ par la py:rte d se mœrs′╱ k i raʃɛt le fɛblɛs də sa vi pyblik . . . . .

nõ, l etyd dez ãsjɛ̃ n ɛ pᴀz′ yn grã:d ləsõ d mɔral. ɛsk ɔvid kõtriby boku a ɛ̃spi·re l ɔrœ:r dy vis, aristɔfan a epy:re l gu, salyst a fɛ:r admi:re l aljã:s d œ̃ bo talã e d yn vi ɔnɔrabl? ⌊⌈kɛ:skə la mɔral də l eneid╲, sinõ la ʒystifikᴀsjõ d la kõkɛ:t par la vɔlõte de djø′ e œ̃ fatalism dekuraʒã pur le vɛ̃ky╲?

frari, la kɛstjõ dy latɛ̃.

---

la fɛ:t′ də la federᴀsjõ.

lə ʒu:r′ s aprɔʃɛ, e le preparatif sə fəzɛt avɛk la ply grã:d′ aktivite. la fɛ:t′ dəvɛt avwar ljø′ o ʃã d mars, vastə tɛrɛ̃ ki s etãt ã:trə l ekɔl militɛ:r e l ku:r də la sɛ:n. õn avɛ prɔʃte d trãspɔrte la tɛ:r′ dy miljø syr le kote, də manjɛ:r a fɔrme œ̃n ãfiteᴀ:tr syfizã pur la mas′ de spɛktatœ:r. duz mil′ uvrie i travajɛ sã rlᴀ:ʃ; e spãdã il etɛt a krɛ̃:dr′ kə le travo n fys pᴀ aʃve l katɔrz. lez

habitants veulent alors se joindre eux-mêmes aux travailleurs. En un instant toute la population est transformée en ouvriers. Des religieux, des militaires, des hommes de toutes les classes saisissent la pelle et la bêche; des femmes élégantes elles-mêmes contribuent aux travaux. Bientôt l'entraînement est général; on s'y rend par sections, avec des bannières de diverses couleurs, et au son du tambour. Arrivés, on se mêle, et on travaille en commun. La nuit venue et le signal donné, chacun se rejoint aux siens et retourne à ses foyers. Cette douce union régna jusqu'à la fin des travaux. Pendant ce temps les fédérés arrivaient continuellement, et étaient reçus avec la plus aimable hospitalité. L'effusion était générale et la joie sincère, malgré les alarmes que le très petit nombre d'hommes restés inaccessibles à ces émotions s'efforçaient de répandre. On disait que des brigands profiteraient du moment où le peuple serait à la fédération pour piller la ville. On supposait au duc d'Orléans, revenu de Londres, des projets sinistres; cependant la gaieté nationale fut inaltérable, et on ne crut à aucune de ces méchantes prophéties.

Le quatorze arrive enfin, tous les fédérés des provinces et de l'armée, rangés sous leurs chefs et leurs bannières, partent de la place de la Bastille et se rendent aux Tuileries. Les députés du Béarn, en passant à la place où avait été assassiné Henri IV, lui rendent un hommage qui, dans cet instant d'émotion, se manifeste par des larmes. Les fédérés, arrivés au jardin des Tuileries, reçoivent dans leurs rangs

abitã vœl alɔ:r sə ʒwɛ̃:dr ømɛ:m o travajœ:r. ãn œ̃n ɛ̃stã tut′ la pɔpylᴀsjõ ɛ trãsfɔrme ãn uvrie. de rliʒjø, de militɛ:r, dez ɔm′ də tut le klᴀ:s′/ sɛzis la pɛl′ e la bɛ:ʃ; de fam′ elegã:t ɛlmɛ:m kõtriby o travo/. bjɛ̃to l ãtrɛ:nmã ɛ ʒeneral: õ s i rã′ par sɛksjõ\, avɛk de banjɛ:r də divɛrs kulœ:r, e o sõ′ dy tãbu:r/. arive, õ s mɛ:l, e õ trava:j ã kɔmœ̃. la nɥi vny′ e l siɴal dɔne, ʃakœ̃ sə rʒwɛ̃ o sjɛ̃′ e rturn′ a se fwaje. sɛt dus ynjõ rɛɴa ʒysk a la fɛ̃′ de travo. pãnã s tã′ le federe arivɛ kõtinɥɛlmã, e etɛ rsy′ avɛk lə ply grãt′ ãprɛ:smã e la plyz emabl ɔspitalite. l efyzjõ etɛ ʒeneral e la ʒwa′ sɛ̃sɛ:r, malgre lez alarm kə l trɛ′{pti nõ:brə d ɔm′ reste inaksɛsibl a sez emosjõ s efɔrsɛ d repã:dr. ⌊õ di:zɛ k de brigã prɔfitrɛ dy mɔmã u l pœpl′ sret a la federᴀsjõ pur pije la vil; õ sypozɛt o dyk d ɔrleã, rəvny d lõ:dr, de prɔʒɛ sinistr⌋; spãdã la gete nasjɔnal fyt inalterabl, e õ n kryt′ a okyn də se meʃã:t prɔfesi.

⌈lə katɔrz ariv ãfɛ̃: tu le federe de prɔvɛ̃:s e d l arme, rãʒe su lœr ʃɛf′ e lœr banjɛ:r, part′ də la plas′ də la basti:j, e s rã:d′ o tɥilri. le depyte dy bearn, ã pᴀ:sãt a la plas′ u avɛt ete asasine ãri katr, lɥi rã:d œ̃n ɔma:ʒ/ ki dã st ɛ̃stã d emosjõ, sə manifɛst par de larm. le federe, arive o ʒardɛ̃ de tɥilri, rəswa:v dã lœr rã′

la municipalité et l'assemblée. Un bataillon de jeunes enfants, armés eomme leurs pères, devançaient l'assemblée ; un groupe de vieillards la suivait, et rappelait ainsi les antiques souvenirs de Sparte. Le cortège s'avance au milieu des cris et des applaudissements du peuple. Les quais étaient couverts de spectateurs, les maisons en étaient chargées. Un pont, jeté en quelques jours sur la Seine, conduisait par un chemin jonché de fleurs d'une rive à l'autre, et aboutissait en face du champ de la fédération. Le cortège le traverse, et chacun prend sa place. Un amphithéâtre magnifique, disposé dans le fond, était destiné aux autorités nationales. Le roi et le président étaient assis à côté l'un de l'autre sur des sièges pareils, semés de fleurs de lys d'or. Un balcon élevé derrière le roi portait la reine et sa cour. Les ministres étaient à quelques distance du roi, et les députés rangés des deux côtés. Quatre cent mille spectateurs chargeaient les amphithéâtres latéraux; soixante mille fédérés armés faisaient leurs évolutions dans le champ intermédiaire; et au centre s'élevait, sur une base de vingt-cinq pieds, le magnifique autel de la patrie. Trois cents prêtres revêtus d'aubes blanches et d'écharpes tricolores en couvraient les marches, et devaient servir le sacrifice.

L'arrivée des fédérés dura trois heures. Pendant ce temps le ciel était couvert de sombres nuages, et la pluie tombait à torrents. Ce ciel dont l'éclat se marie si bien à la joie des hommes, leur refusait en ce moment la sérénité et la lumière.

la mynisipalite e l asãble. œ̃ batajõ d ʒœnz ãfã, arme kɔm lœr pɛ:r, dəvãsɛ l asãble; œ̃ grup' də vjɛja:r la sɥi:vɛ, e raplɛt ẽsi lez ãtik suvni:r də spart. lə kɔrtɛ:ʒ s avã:s o miljø de kri' e dez aplodismã dy pœpl. le ke' etɛ kuvɛ:r də spɛktatœ:r; le mezõ ãn etɛ ʃarʒe. ⌜œ̃ põ, ʃte ã kɛk ʒu:r' syr la sɛ:n, kõdyi:zɛ par œ̃ ʃmẽ' ʒõʃe d flœ:r' d yn ri:v a l o:tr/ e abutisɛt ãfas dy ʃã' d la federᴀsjõ. lə kɔrtɛ:ʒ lə travɛrs, e ʃakœ̃ prã sa plas. œ̃n ãfiteᴀ:tr maɴifik, dispoze dã l fõ, etɛ dɛstine oz ɔtɔrite nasjɔnal/. lə rwᴀ' e l prezidã etɛt asi a kote l œ̃ d l o:tr' syr de sjɛ:ʒ parɛ:j, səme d flœr də lis d ɔ:r/. œ̃ balkõ elve dɛrjɛ:r lə rwᴀ' pɔrtɛ la rɛ:n' e sa ku:r/. le ministr etɛt a kɛlkə distã:s dy rwᴀ, e le depyte rãʒe de dø kote. katsãmil spɛktatœ:r ʃarʒɛ lez ãfiteᴀ:tr latero; swasãtmil federe arme fəzɛ lœrz evɔlysjõ dã l ʃã' ẽtɛrmedjɛ:r; e o sã:trə s elvɛ, syr yn bᴀ:z' də vẽtsẽ pje, lə maɴifik otɛl də la patri/. trwᴀsã prɛ:tr' rəve:ty d o:b blã:ʃ' e d eʃarp trikɔlɔ:r ã kuvrɛ le marʃ, e dvɛ sɛrvi:r lə sakrifis.

l arive de federe dyra trwᴀz œ:r. pãnã s tã lə sjɛl etɛ kuvɛ:r də sõ:brə nya:ʒ, e la plɥi' tõbɛt a tɔrã. sə sjɛl, dõ l ekla s mari si' bjẽ a la ʒwa dez ɔm, lœr rəfyzɛt ã s mɔmã la serenite e la lymjɛ:r.

Un des bataillons, arrivé, dépose ses armes et a l'idée de former une danse; tous l'imitent aussitôt, et en un instant le champ intermédiaire est plein de soixante mille hommes, soldats et citoyens, qui opposent la gaité à l'orage. Enfin la cérémonie commence: le ciel, par un hasard heureux, se découvre et éclaire de son éclat cette scène solennelle. L'évêque d'Autun commence la messe; les chœurs accompagnent la voix du pontife: le canon y mêle ses bruits solennels. Le saint-sacrifice achevé, Lafayette descend de son cheval, monte les marches du trône et vient recevoir les ordres du roi, qui lui confie la formule du serment. Lafayette le porte à l'autel, et dans ce moment toutes les bannières s'agitent, tous les sabres étincellent. Le général, l'armée, le président, les députés, crient: »Je le jure!« Le roi, debout, la main étendue vers l'autel, dit: »Moi, roi des Français, je jure d'employer le pouvoir que m'a délégué l'acte constitutionnel de l'état, à maintenir la constitution décrétée par l'assemblée nationale et acceptée par moi.« Dans ce moment la reine, entraînée par le mouvement général, saisit dans ses bras l'auguste enfant, héritier du trône, et du haut du balcon où elle est placée, le montre à la nation assemblée. A ce moment des cris extraordinaires de joie, d'amour, d'enthousiasme, se dirigent vers la mère et l'enfant, et tous les cœurs sont à elle. C'est dans ce même instant que la France toute entière, réunie dans les quatre-vingt-trois chefs-lieux des départements, faisait le même serment d'aimer le roi qui les aimait. Hélas! Dans ce moment

œ̃ de batajõ, arive, depo:z sez arm, e a l ide d fɔrme yn dã:s; tu:s' l imit osito, e ãn œ̃n ɛ̃stã l ʃã ɛ̃tɛrmedjɛ:r ɛ plɛ̃' d swasã:t mil ɔm, sɔlda e sitwajɛ̃, ki ɔpo:z la gete a l ɔra:ʒ. ⌈ãfɛ̃ la seremɔni kɔmã:s╲: lə sjɛl, par œ̃ haza:r ərø, sə deku:vr e eklɛ:r də sõn ekla sɛt sɛ:n' sɔlanɛl. l evɛ:k d otœ̃ kɔma:s la mɛs; le kœ:r' akõpaɴ la vwa' dy põtif; lə kanõ i mɛ:l' se brɥi' sɔlanɛl. lə sɛ̃ sakrifis aʃve, lafajɛt desã d sõ ʃval, mõ:t' le marʃ dy tro:n' e vjɛ̃ rsəvwa:r lez ɔrdrə dy rwᴀ, ki lɥi kõfi la fɔrmyl dy sɛrmã. lafajɛt lə pɔrt a l ɔtɛl, e dã s mɔmã╱ tut le banjɛ:r s aʒit, tu le sᴀ:br' etɛ̃sɛl; lə ʒeneral, l arme, lə prezidã, le depyte, kri: ⌈ʒœ' l ʒy:r╲! lə rwᴀ, dəbu, la mɛ̃' etãdy vɛr l ɔtɛl, di: mwa, rwᴀ' de frãsɛ, ʒə ʒy:r' d ãplwaje l puvwa:r kə m a delege l aktə kõstitysjɔnɛl də l eta, a mɛ̃tni:r la kõstitysjõ dekrete par l asãble nasjɔnal e aksɛpte par mwa. dã s mɔmã la rɛ:n, ãtrɛ:ne par lə mu:vmã ʒeneral, sɛzi dã se bra' l ɔgyst ãfã eritje dy trọ:n, e dy ho' dy balkõ u ɛl ɛ plase, lə mõ:tr' a la nᴀsjõ asãble. a s mɔmã de kri ɛkstrɔrdinɛ:r də ʒwa, d amu:r, d ãtuzjasm, sə diri:ʒ vɛr la mɛ:r' e l ãfã, e tu le kœ:r' sõt a ɛl. s ɛ dã s mɛ:m ɛ̃stã k la frã:s' tut ãtjɛ:r, reyni dã le katrəvɛ̃trwᴀ ʃɛfljø de departəmã, fəzɛ l mɛm sɛrmã d ɛ:me lə rwᴀ' ki lez ɛ:mrɛ. elᴀ:s! dã s mɔmã

la haine même s'attendrit, l'orgueil cède; tous sont heureux du bonheur commun, et fiers de la dignité de tous. Pourquoi ces plaisirs si profonds de la concorde sont-ils si tôt oubliés?

Cette auguste cérémonie achevée, le cortège reprend sa marche et le peuple se livre à des fêtes. Les réjouissances durèrent plusieurs jours. Une revue générale des fédérés eut lieu. Soixante mille hommes étaient sous les armes, et présentaient un magnifique spectacle, tout à la fois militaire et national. Le soir, Paris offrit une fête charmante. Le principal lieu de réunion était aux Champs-Élysées et à la Bastille. On lisait sur le terrain de cette ancienne prison, changée en une place: »Ici l'on danse«. Deux feux brillants, rangés en guirlande, remplaçaient l'éclat du jour. Il avait été défendu à l'opulence de troubler cette paisible fête par le mouvement des voitures. Tout le monde devait se faire peuple et se trouver heureux de l'être. Les Champs-Élysées présentaient une scène touchante. Chacun y circulait sans bruit, sans tumulte, sans rivalité, sans haine. Toutes les classes confondues y circulaient au doux éclat des lumières et se trouvaient heureuses d'être ensemble. Ainsi, même au sein de la civilisation, on semblait avoir retrouvé le temps de la fraternité primitive.

Les fédérés, après avoir assisté aux imposantes discussions de l'assemblée nationale, aux pompes de la cour, aux magnificences de Paris; après avoir été témoins de la bonté du roi, qu'ils visitèrent tous, et dont ils reçurent de touchantes expressions d'amour,

la hɛ:n mɛ:m' s atãdri, l ɔrgœ:j sɛd; tu:s' sɔ̃t ərø dy bɔnœ:r kɔmœ̃, e fjɛ:r' də la diɴite d tu:s/. purkwa/ se plezi:r si prɔfɔ̃ d la kɔ̃kɔrd sɔ̃-ti si to' ublie\?

sɛt ɔgystə seremɔni aʃve, lə kɔrtɛ:ʒ rəprã sa marʃ, e l pœplə s li:vr a de fɛ:t. le reʒwisã:s dyrɛ:r plyzjœr ʒu:r. yn rəvy ʒeneral de federe y ljø. swasa:tmil ɔm' ete su lez arm e prezãtɛt œ̃ maɴifik spɛktakl, tut a la fwa militɛ:r e nasjɔnal. ⌈lə swa:r, pari ɔfrit yn fɛ:t' ʃar'mã:t. lə prɛ̃sipal ljø d reynjɔ̃ etɛt o ʃãz elize e a la basti:j. ɔ̃ li:zɛ syr lə terɛ̃ d sɛt ãsjɛn prizɔ̃, ʃãʒe ãn yn plas : isi l ɔ̃ dã:s. dø: fø' brijã, rãʒe ã girlã:d, rãplasɛ l ekla dy ʒu:r. il avɛt ete defãdy a l ɔpylã:s də truble sɛt pɛziblə fɛ:t' par lə mu:vmã de vwaty:r. tu l mɔ̃:d' dəvɛ s fɛr pœpl' e s truve ərø d l ɛ:tr. le ʃãz elize prezãtɛt yn sɛ:n' tuʃã:t. ʃakœ̃ i sirkylɛ sã brɥi, sã tymylt, sã rivalite, sã hɛ:n/. tut le klᴀ:s' kɔ̃fɔ̃dy i sirkylɛt o duz ekla de lymjɛ:r e s tru:vɛt ərø:z d ɛ:tr ãsã:bl. ɛ̃si, mɛ:m o sɛ̃' d la sivilizᴀsjɔ̃, ɔ̃ sãblɛt avwa:r rətru:ve l tã' d la fraternite primiti:v.

le federe, aprɛz avwa:r asiste oz ɛ̃pozã:t diskysjɔ̃ d l asãble nasjɔnal, o pɔ̃:p' də la ku:r, o maɴifisã:s də pari; aprɛz avwar ete temwɛ̃ d la bɔ̃te dy rwᴀ, k i vizitɛ:r tu:s, e dɔ̃t i rsy:r' də tuʃã:ts ɛkspresjɔ̃ d amu:r,

retournèrent transportés d'ivresse, pleins de bons sentiments et d'illusions. Après tant de scènes déchirantes, et prêt à en raconter de plus terribles encore, l'historien s'arrête avec plaisir sur ces scènes si fugitives, où tous les cœurs n'eurent qu'un même sentiment, l'amour du bien commun.

La fête si touchante de la fédération ne fut encore qu'une émotion passagère. Le lendemain les cœurs voulaient encore ce qu'il avaient voulu la veille ; et la guerre était recommencée.

Thiers, *Histoire de la Révolution.*

Le désespoir du lépreux.

Déjà dans quelques accès de mélancolie l'idée de quitter cette vie volontairement s'était présentée à moi; cependant la crainte de Dieu me l'avait toujours fait repousser. Je venais d'éprouver un nouveau chagrin: depuis quelques années un petit chien s'était donné à nous; ma sœur l'avait aimé, et je vous avoue que depuis qu'elle n'existait plus, ce pauvre animal était une véritable consolation pour moi. Nous devions sans doute à sa laideur le choix qu'il avait fait de notre demeure pour son refuge. Il avait été rebuté par tout le monde; mais il était encore un trésor pour la maison du lépreux. En reconnaissance de la faveur que Dieu nous avait accordé en nous donnant cet ami, ma sœur l'avait appelé Miracle, et son nom, qui contrastait avec sa laideur, ainsi que sa gaité

rəturnɛ:r trãsporte d ivrɛs, plẽ' d bõ sãtimã e d ilyzjõ. aprɛ tã d sɛ:n' deʃirã:t, e prɛ' a ã rakõte d ply tɛribl ãkɔ:r, l istɔrjẽ s arɛt avɛk plezi:r syr se sɛ:n' si fyʒiti:v, u tu le kœ:r' n yr k œ̃ mɛ:m sãtimã, l amu:r dy bje kɔmœ̃.

la fɛ:t' si tuʃã:t də la federᴀsjõ n fyt ãkɔ:r k yn emosjõ pᴀsaʒɛ:r/. lə lãdmẽ le kœ:r' vulɛt ãkɔ:r sk iz avɛ vuly la vɛ:j, e la gɛ:r' etɛ rkɔmãse.

tjɛ:r, istwa:r də la revɔlysjõ.

---

lə dezɛspwa:r dy leprø.

deʒa dã kɛlkəz aksɛ d melãkɔli, l ide d kite sɛt vi' vɔlõtɛ:rmã s etɛ prezã:te a mwa; spãdã la krẽt də djø' m l avɛ tuʒu:r fɛ rpuse. ʒə vnɛ' d epru:ve œ̃ nuvo ʃagrẽ. dəpɥi kɛlkəz ane œ̃ pti ʃjẽ' s etɛ dɔne a nu; ma sœ:r' l avɛt ɛ:me, e ʒ vuz avu kə dpɥi k ɛl n egzistɛ ply, sə po:vr' animal etɛt yn veritablə kõsɔlᴀsjõ pur mwa. nu dəvjõ sã dut' a sa lɛdœ:r lə ʃwa' k il avɛ fɛ' d nɔt dəmœ:r pur sõ rfy:ʒ. il avɛt ete rbyte par tu l mõ:d; mɛ il etɛt ãkɔ:r œ̃ trezɔ:r pur la me:zõ dy leprø. ã rkɔnɛsã:s də la favœ:r kə djø' nuz avɛt akɔrde ã nu dɔnã sɛt ami, ma sœ:r' l avɛt aple mirᴀ:kl, e sõ nõ, ki kõtrastɛt avɛk sa lɛdœ:r, ẽsi k sa gete

continuelle, nous avait souvent distraits de nos chagrins. Malgré le soin que j'en avais, il s'échappait quelquefois, et je n'avais jamais pensé que cela pût être nuisible à personne. Cependant quelques habitants de la ville s'en alarmèrent, et crurent qu'il pourrait porter parmi eux le germe de ma maladie; ils se déterminèrent à porter des plaintes au commandant, qui ordonna que mon chien fût tué sur le champ. Des soldats, accompagnés de quelques habitants, vinrent aussitôt chez moi pour exécuter cet ordre cruel. Ils lui passèrent une corde au cou en ma présence, et l'entraînèrent. Lorsqu'il fut à la porte du jardin, je ne pus m'empêcher de le regarder encore une fois : je le vis tourner ses yeux vers moi pour me demander un secours que je ne pouvais lui donner. On voulait le noyer dans la Doire; mais la populace, qui l'attendait au dehors, l'assomma à coups de pierres. J'entendis ses cris, et je rentrai dans la tour plus mort que vif; mes genoux tremblants ne pouvaient me soutenir; je me jetai sur mon lit dans un état impossible à decrire. Ma douleur ne me permit de voir dans cet ordre juste, mais sévère, qu'une barbarie aussi atroce qu'inutile; et quoique j'aie honte aujourd'hui du sentiment qui m'animait alors, je ne puis encore y penser de sang-froid. C'était le dernier être vivant qu'on venait d'arracher d'auprès de moi, et ce nouveau coup avait rouvert toutes les plaies de mon cœur.

Telle était ma situation, lorsque le même jour, vers le coucher du soleil, je vins m'asseoir ici sur cette pierre. J'y réfléchissais depuis quelque temps

kõtinɥɛl, nuz avɛ suvã distrɛ d no ʃagrɛ̃. malgre l swɛ̃' k ʒ ãn avɛ, i s eʃapɛ kɛlkəfwa, e ʒ n avɛ ʒamɛ pãse kə sla pyt ɛ:trə nɥizibl a pɛrsɔn/. spãdã kɛlkəz abitã d la vil' s ãn alarmɛ:r, e kry:r' k i puvɛ pɔrte parmi ø' lə ʒɛrm' də ma maladi; i s determinɛ:r a pɔrte de plɛ̃:t' o kɔmãdã, ki ɔrdɔna k mõ ʃjɛ̃' fy tɥe' syrləʃã. de sɔlda, akõpaɴe d kɛkz abitã, vɛ̃:r osito ʃe mwa' pur egzekyte sɛt ɔrdrə kryɛl. i lɥi pʌsɛ:r yn kɔrd o ku' ã ma prezã:s, e l ãtrɛ:nɛ:r. lɔrsk i fyt' a la pɔrt' dy ʒardɛ̃, ʒə n py m ãpɛ:ʃe d lə rgarde ãkɔr yn fwa: ʒə l vi' turne sez jø' vɛr mwa pur mə dmãde œ̃ sku:r' kə ʒə n puvɛ lɥi dɔne/. õ vulɛ l nwaje dã la dwa:r; mɛ la pɔpylas, ki l atãdɛt o dəhɔ:r, l asɔma a ku d pjɛ:r. ʒ ãtãdi se kri, e ʒ rãtre dã la tu:r' ply mɔ:r' kə vif; me ʒnu trãblã n puvɛ m sutni:r; ʒ mə ʃte' syr mõ li, dãz œ̃n eta ɛ̃pɔsibl a dekri:r. ma dulœ:r nə m pɛrmi d vwa:r' dã st ɔrdrə ʒyst, mɛ sevɛ:r, k yn barbari osi atrɔs k inytil; e kwak ʒ ɛ hõ:t' oʒɔrdɥi dy sãtimã ki m animɛt alɔ:r, ʒə n pɥiz ãkɔ:r i pãse d sã frwʌ. s etɛ l dɛrnjɛr ɛ:trə vivã k õ vnɛ d araʃe d oprɛ d mwa, e s nuvo ku' avɛ ruvɛ:r tut le plɛ' d mõ kœ:r.

tɛl etɛ ma sitɥʌsjõ, lɔrskə l mɛm ʒu:r, vɛr lə kuʃe dy sɔlɛ:j, ʒə vɛ̃ m aswa:r isi syr sɛt pjɛ:r. ʒ i refleʃisɛ dpɥi kɛlkə tã'

sur mon triste sort, lorsque là-bas, vers ces deux bouleaux qui terminent la haie, je vis paraître deux jeunes époux qui venaient de s'unir depuis peu. Ils s'avancèrent le long du sentier, à travers la prairie, et passèrent près de moi. La délicieuse tranquillité qu'inspire un bonheur certain était empreinte sur leurs belles physionomies; il marchaient lentement; leurs bras étaient entrelacés. Tout-à-coup je les vis s'arrêter: la jeune femme pencha la tête sur le sein de son époux qui la serra dans ses bras avec transport. Je sentis mon cœur se serrer. Vous l'avouerai-je? l'envie se glissa pour la première fois dans mon cœur; jamais l'image du bonheur ne s'était présentée à moi avec tant de force. Je les suivis des yeux[1] jusqu'au bout de la prairie, et j'allais les perdre de vue dans les arbres, lorsque des cris d'allégresse vinrent frapper mon oreille : c'étaient leurs familles réunies qui venaient à leur rencontre ; des vieillards, des femmes, des enfants les entouraient; j'entendais le murmure confus de la joie ; je voyais entre les arbres les couleurs brillantes de leurs vêtements, et ce groupe entier semblait environné d'un nuage de bonheur.

Je ne pus supporter ce spectacle ; les tourments de l'enfer étaient entrés dans mon cœur, je détournai mes regards et je me précipitai dans ma cellule. Dieu ! qu'elle me parut déserte, sombre, effrayante ! C'est donc ici, me dis-je, que ma demeure est fixée pour toujours; c'est donc ici que, traînant une vie déplorable, j'attendrai la fin tardive de mes jours. L'Éternel a répandu le bonheur. il l'a répandu à torrents sur tout

syr mɔ̃ tristə sɔ:r, lɔrsk labʌ, vɛr se dø bulo ki tɛrmin la hɛ, ʒ vi parɛ:trə dø ʒœnz epu ki vnɛ d s yni:r dəpɥi pø. i s avɑ̃sɛ:r lə lɔ̃ dy sɑ̃tje, a travɛ:r la preri, e pʌsɛ:r prɛ d mwa. la delisjø:z trɑ̃kilite k ɛ̃spi:r œ̃ bɔnœ:r sɛrtɛ̃ etɛt ɑ̃prɛ̃:t syr lœr bɛl' fizjɔnɔmi; i marʃɛ lɑ̃tmɑ̃; lœr bra' etɛt ɑ̃trəlʌse. tutaku/ ʒ le vi' s arɛte\: la ʒœn fam' pɑ̃ʃa la tɛ:t' syr lə sɛ̃' d sɔ̃n epu, ki la sɛra dɑ̃ se bra' avɛk trɑ̃spɔ:r. ʒə sɑ̃ti mɔ̃ kœ:r sə sɛre. vu l avurɛ: ʒ? l ɑ̃vi s glisa pur la prəmjɛ:r fwa' dɑ̃ mɔ̃ kœ:r; ʒamɛ l ima:ʒ dy bɔnœ:r nə s etɛ prezɑ̃te a mwa' avɛk tɑ̃ d fɔrs/. ʒ le sɥi:vi dez jø' ʒysk o bu' d la prɛri, e ʒ alɛ le pɛrd də vy' dɑ̃ lez arbr, lɔrskə de kri' d allegrɛs vɛ̃r frape mɔ̃n ɔrɛ:j: s etɛ lœr fami:j reyni ki vnɛt' a lœr rɑ̃kɔ̃:tr; de vjɛja:r, de fam, dez ɑ̃fɑ̃ lez ɑ̃tu:rɛ; ʒ ɑ̃tɑ̃dɛ l myrmy:r kɔ̃fy d la ʒwa; ʒə vwajɛz ɑ̃trə lez arbrə le kulœ:r brijɑ̃:t də lœr vɛtmɑ̃, e s grup ɑ̃tje sɑ̃blɛt ɑ̃virɔne d œ̃ nɥa:ʒ' də bɔnœ:r.

ʒə n py' sypɔrte sə spɛktakl\; le turmɑ̃ d l ɑ̃fɛ:r etɛt ɑ̃tre dɑ̃ mɔ̃ kœ:r, ʒə deturne me rga:r' e ʒ mə presipite dɑ̃ ma sɛlyl. djø:'! k ɛl mə pary dezɛrt, sɔ̃:br, efrɛjɑ̃:t\! s ɛ dɔ̃k isi/ m di: ʒ\, kə ma dmœ:r ɛ fikse pur tuʒu:r; s ɛ dɔ̃k isi kə trɛ:nɑ̃t yn vi' deplɔrabl, ʒ atɑ̃drɛ la fɛ̃ tardi:v də me ʒu:r! l etɛrnɛl a repɑ̃dy l bɔnœ:r, i l a repɑ̃dy a tɔrrɑ̃ syr tu'

ce qui respire; et moi, moi seul, sans aide, sans amis, sans compagne .... quelle affreuse destinée!

Plein de ces tristes pensées, j'oubliai qu'il est un être consolateur; je m'oubliai moi-même. Pourquoi, me disais-je, la lumière me fut-elle accordée? Pourquoi la nature n'est-elle injuste et marâtre que pour moi? Semblable à l'enfant déshérité, j'ai sous les yeux le riche patrimoine de la vie humaine, et le ciel avare m'en refuse ma part. »Non, non, m'ecriai-je enfin dans un accès de rage, il n'est pas de bonheur pour toi sur la terre; meurs, infortuné, meurs! Assez longtemps tu as souillé la terre par ta présence; puisse-t-elle t'engloutir vivant et ne laisser aucune trace de ton odieuse existence«! Ma fureur insensée s'augmentant par degrés, le désir de me détruire s'empara de moi et fixa toutes mes pensées. Je conçus enfin la résolution d'incendier ma retraite et de m'y laisser consumer avec tout ce qui aurait pu laisser quelque souvenir de moi. Agité, furieux, je sortis dans la campagne, j'errai quelque temps dans l'ombre autour de mon habitation; des hurlements involontaires sortaient de ma poitrine oppressée et m'effrayaient moi-même dans le silence de la nuit. Je rentrai plein de rage dans ma demeure en criant: »Malheur à toi, lépreux, malheur à toi«! Et comme si tout avait dû contribuer à ma perte, j'entendis l'écho qui du milieu des ruines du château de Bramafan, répéta distinctement: »Malheur à toi!« Je m'arrêtai, saisi d'horreur, sur la porte de la tour, et l'écho faible

ski rɛspi:r ; e mwa, mwa sœl, sɑ̃z ɛ:d, sɑ̃z ami, sɑ̃ kɔ̃paɴ╱ . . . . . kɛl afrø:z dɛstine╲!

plɛ̃ d se tristə pɑ̃se, ʒ̈ ublie k il ɛt œ̃n ɛ:trə kɔ̃sɔlatœ:r ; ʒ m ublie mwamɛ:m. purkwa╱ m dizɛ: ʒ╲, la lymjɛ:r mə fyt ɛl′ akɔrde╲? purkwa╱ la naty:r n ɛt ɛl ɛ̃ʒyst e marᴀ:tr kə pur mwa╲? sɑ̃blabl a l ɑ̃fɑ̃ dezerite, ʒ e su lez jø′ lə riʃ′ patrimwan də la vi ymɛn, e l sjɛl ava:r m ɑ̃ rfy:z′ ma pa:r. nɔ̃, nɔ̃′╱ m ekriɛ: ʒ ɑ̃fɛ̃ dɑ̃z œ̃n aksɛ d ra:ʒ, i n ɛ pᴀ′ d bɔnœ:r pur twa′ syr la tɛ:r; mœ:r′ ⌊ɛ̃fɔrtyne⌋ mœ:r! ase lɔ̃tɑ̃ ty a suje la tɛ:r′ par ta prezɑ̃:s; pɥist ɛl′ t ɑ̃gluti:r vivɑ̃ e n lɛ:se okyn tras′ də tɔ̃n odjø:z egzistɑ̃:s╲! ⌈ma fyrœ:r ɛ̃sɑ̃se s ɔgmɑ̃tɑ̃ par dəgre, lə dezi:r də m detrɥi:r s ɑ̃para d mwa′ e fiksa tut me pɑ̃se. ʃ kɔ̃sy ɑ̃fɛ̃ la rezɔlysjɔ̃ d ɛ̃sɑ̃dje ma rtrɛt′ e d m i lɛ:se kɔ̃syme avɛk tu′ ski ɔrɛ py lɛ:se kɛk suvni:r də mwa. aʒite, fyrjø, ʒə sɔrti dɑ̃ la kɑ̃paɴ, ʒ ɛrre kɛlkə tɑ̃′ dɑ̃ l ɔ̃:br′ otu:r də mɔ̃n abitᴀsjɔ̃: de hyrləmɑ̃ ɛ̃vɔlɔ̃tɛ:r sɔrtɛ d ma pwatrin ɔprɛse e m efrɛjɛ mwamɛ:m dɑ̃ l silɑ̃:s də la nɥi. ʒə rɑ̃tre plɛ̃ d ra:ʒ′ dɑ̃ ma dmœ:r′ ɑ̃ kriɑ̃╱ malœ:r a twa′╲ leprø╲, malœ:r a twa╲! e kɔm si tu′ avɛ dy kɔ̃tribɥe a ma pɛrt, ʒ ɑ̃tɑ̃di l eko╱ ki dy miljø de rɥin′ dy ʃᴀto d brᴀmafᴀn╱ repeta distɛ̃ktəmɑ̃╱! ⌊malœ:r a twa╲! ʒ m arɛte, sɛzi d ɔrrœ:r, syr la pɔrt′ də la tu:r, e l eko fɛ:blə

de la montagne répéta longtemps après: »Malheur à toi!«

Xavier de Maistre, *le lépreux de la cité d'Aoste.*

Les parlers français.

La France a depuis longtemps une seule langue officielle, langue littéraire aussi, malgré quelques tentatives locales intéressantes, langue qui représente notre nationalité en face des nationalités étrangères, et qu'on appelle à bon droit »le français«. Parlé aujourd'hui à peu près exclusivement par les gens cultivés dans toute l'étendue du territoire; parlé au moins concurremment avec le patois par la plupart des illettrés, le français est essentiellement le dialecte — nous verrons tout à l'heure ce qu'il faut entendre par ce mot — de Paris et de l'Ile-de-France, imposé peu à peu à tout le royaume par une propagation lente et une assimilation presque toujours volontaire. Dans les provinces voisines du centre politique et intellectuel de notre vie nationale, les nuances qui anciennement séparaient du français propre le parler naturel se sont peu à peu effacées, et, sauf un vocabulaire moins riche et des tournures plus archaïques ou plus négligées, le paysan parle comme le Parisien. Mais, au fur et à mesure qu'on s'éloigne de la capitale, on relève entre la langue nationale et le parler populaire des différences plus marquées. Allez aux environs de Valenciennes, de Bayeux, de la Rochelle, de Montbéliard —

d la mɔ̃taɴ repeta lɔ̃tɑ̃ aprɛ╱ ˪malœ:r a twa╲!

gzavje d mɛstr, lə leprø d la site d aɔst.

---

le parle frɑ̃sɛ.

la frɑ̃:s′ a dpɥi lɔ̃tɑ̃′ yn sœl lɑ̃:g′ ɔfisjɛl, lɑ̃:g literɛ:r osi, malgre kɛlkə tɑ̃tati:v lɔkal ɛ̃terɛsɑ̃:t, lɑ̃:g′ ki rprezɑ̃:t nɔtrə nasjɔnalite ɑ̃fas de nasjɔnalite etrɑ̃ʒɛ:r, e k ɔ̃n apɛl a bɔ̃ drwᴀ′ lœ̃′ frɑ̃′sɛ′. parle ɔʒɔrdɥi apœprɛ ɛksklyzivmɑ̃ par le ʒɑ̃′ kyltive dɑ̃ tut l etɑ̃dy dy teritwa:r; parle omwɛ̃ kɔ̃kyramɑ̃ avɛk lə patwa par la plypa:r dez illɛtre, lə frɑ̃sɛ ɛt esɑ̃sjɛlmɑ̃ lə djalɛkt╱ ˪nu vɛrɔ̃ tutalœ:r sk i fot ɑ̃tɑ̃:drə par sə mo╱˩ də pari e d l ildəfrɑ̃:s, ɛ̃poze pøapø a tu lə rwᴀjo:m par yn prɔpagᴀsjɔ̃ lɑ̃:t′ e yn asimilᴀsjɔ̃ prɛskə tuʒu:r vɔlɔ̃tɛ:r. dɑ̃ le prɔvɛ̃:s vwazin dy sɑ̃:trə pɔlitik e ɛ̃telɛktɥɛl də nɔtrə vi′ nasjɔnal, le nɥɑ̃:s′ ki ɑ̃sjɛnmɑ̃ separɛ dy frɑ̃sɛ prɔprə lə parle natyrɛl sə sɔ̃ pøapø efase, e, ˪so:f œ̃ vɔkabylɛ:r mwɛ̃′╱ riʃ′ e de turny:r plyz arkaik u ply negliʒe˩, lə peizɑ̃ parl′ kɔm lə parizjɛ̃. mɛ, ofyreamzy:r k ɔ̃ s elwaɴ də la kapital, ɔ̃ rlɛ:v′ ɑ̃trə la lɑ̃:g′ nasjɔnal e l parle pɔpylɛ:r de diferɑ̃:s ply marke. ale oz ɑ̃virɔ̃ d valɑ̃sjɛn╲, də bajø╲, d la rɔʃɛl╲, də mɔ̃belja:r╲,

je dis »aux environs«, parce que dans les villes on a généralement adopté le français d'école — vous reconnaîtrez dans chaque endroit un langage fort différent de celui que nous parlons et fort différent de celui qu'on parle dans chacun des autres. Allez plus loin encore, du côté d'Avignon, ou d'Aurillac, ou de Pau; vous trouverez des sons tout nouveaux, une physionomie toute particulière; vous discernerez à peine le sens de quelques mots. Enfin, poussez jusqu'aux plaines de la Flandre, jusqu'aux landes de la Bretagne, jusqu'aux vallées des Pyrénées, vous entendrez des langues absolument étrangères et dans lesquelles aucun mot semblable à ceux qui vous sont familiers ne frappera votre oreille.

On parle, en effet, vous le savez, au Nord-Est, le flamand, idiome germanique; au Nord-Ouest, le breton, idiome celtique: au Sud-Ouest le basque, idiome ibérique. Laissant de côté ces trois coins de métal étranger qui encadrent notre carte linguistique, et la Corse, italienne de langue, qui forme un coin semblable au Sud-Est, demandons-nous d'où viennent aux mères, dans le territoire restant, les sons, les mots et les formes qu'elles apprennent à leurs enfants, à l'aide desquels ceux-ci penseront, comprendront et parleront, et qu'ils transmettront à leur tour à leur postérité. Faisant abstraction pour un moment de l'extension artificielle du parler de Paris, représentons-nous les parlers populaires livrés à eux-mêmes de la Méditerranée à la Manche et des Vosges à l'Océan: nous aurons le tableau d'une immense bigarrure, dans laquelle

⌊ʒə di′ oz ãvirõ, parskə dã le vil′ õn a ʒeneralmã adɔpte l frãse d ekɔl,⌋ vu rkɔnɛtre dã ʃak ãdrwᴀ œ̃ lãga:ʒ fɔr diferã d səlɥi k nu parlõ e fɔr diferã d səlɥi k õ parl′ dã ʃakœ̃ dez o:tr. ale ply lwɛ̃ ãkɔ:r, dy kote d aviɴõ, u d ɔrijak, u d po╲; vu truvre de sõ tu nuvo, yn fizjɔnɔmi tut partikyljɛ:r; vu disɛrnre apɛn lə sã:s′ də kɛlkə mo. ⌊ãfɛ̃, puse ʒysk o plɛn′ də la flã:dr, ʒysk o lã:d′ də la brətaɴ, ʒysk o vale de pirene, vuz ãtãdre de lã:g′ apsœlymãt etrãʒɛ:r e dã lekɛl okœ̃ mo′ sãblabl a sø′ ki vu sõ familje nə frapra vɔtr ɔrɛ:j.

õ parl′ ãn efɛ, vu l save, o nɔrdɛst╲ lə flamã, idjo:m ʒɛrmanik; o nɔrdwɛst╲ lə brətõ, idjo:m sɛltik; o sydwɛst╲ lə bask, idjo:m iberik. lɛ:sã d kote se trwᴀ kwɛ̃′ d metal etrãʒe ki ãkᴀ:drə nɔtrə kart′ lɛ̃gɥistik, e la kɔrs′ italjɛn də lãg′╱ ki fɔrm′ œ̃ kwɛ̃ sãblabl o sydɛst, dəmãdõ nu′ d u vjɛn o mɛ:r, dã l tɛritwa:r rɛstã, le sõ, le mo′ e le fɔrm′╱ k ɛlz aprɛn a lœrz ãfã, a l ɛ:d dekɛl søsi pãsrõ, kõprãdrõ e parlərõ, e k i trãsmɛtrõt a lœr tu:r′ a lœr pɔsterite╱. fəzãt apstraksjõ pur œ̃ mɔmã d l ɛkstãsjõ artifisjɛl dy parle d pari, rəprezãtõ nu′ le parle pɔpylɛ:r livre a ømɛ:m də la mediterane a la mã:ʃ′ e de vɔ:ʒ′ a l ɔseã: nuz ɔrõ l tablo d yn immã:s bigary:r, dã lakɛl

cependant il nous sera possible de distinguer des zones. Comme l'olivier s'arrête à telle ligne, le maïs à telle autre, la vigne à une autre encore, nous verrons des sons, des mots, des formes couvrir une certaine région et ne pas pénétrer dans une autre. Nous remarquerons, par exemple, que le même verbe se prononce *douna* ou *duna* dans tout le midi, *doné* ou *douné* dans tout le nord; . . . . . qu'on dit un *chat* dans le centre, mais un *cat* dans l'extrême nord et l'extrême sud: que le *roua* ou *roué* de l'est et du centre a pour pendant un *rè* ou un *ré* dans l'ouest et dans le midi, etc.

Mais le fait qui ressort avec évidence du coup d'œil le plus superficiel jeté sur l'ensemble du pays, c'est que toutes ces variantes de phonétique, de morphologie et de vocabulaire n'empêchent pas une unité fondamentale, et que d'un bout de la France à l'autre les parlers populaires se perdent les uns dans les autres par des nuances insensibles. Un villageois qui ne saurait que le patois de sa commune comprendrait sûrement celui de la commune voisine, avec un peu plus de difficulté celui de la commune qu'il rencontrerait plus loin en marchant dans la même direction, et ainsi de suite jusqu'à un endroit où il n'entendrait plus que très péniblement l'idiome local.

En faisant autour d'un point central une vaste chaîne de gens dont chacun comprendrait son voisin de droite et son voisin de gauche, on arriverait à couvrir

səpãdã i nu sra pɔsibl də distɛ̃ge de zo:n. kɔm l ɔlivje s arɛt a tel liɴ╲, lə mais a tɛl o:tr╲, la viɴ′ a yn o:tr ãkɔ:r, nu vɛrõ de šõ, de mo, de fɔrm, kuvri:r yn sɛrtɛn reʒjõ e n pᴀ penetre dãz yn o:tr. nu rmarkrõ╱ par egzã:pl, kə l mɛm vɛrb′ sə prɔnõ:s duna u dyna dã tu l midi, dɔne u dune dã tu l nɔ:r; k õ di′ œ̃ ʃa′ dã tu l sã:tr, mɛ œ̃ ka′ dã l ɛkstrɛm nɔ:r′ e l ɛkstrɛ:m syd; kə lə rwᴀ′ u lə rwe′ də l ɛst′ e dy sã:tr′ a pur pãdã œ̃ rɛ′ u œ̃ re′ dã l wɛst′ e dã l midi, ɛtsetera.

mɛ l fɛt′ ki rsɔ:r′ avɛk evidã:s dy kudœ:j lə ply sypɛrfisjɛl ʒəte syr l ãsã:blə dy pei, s ɛ k tut′ se varjã:t də fɔnetik, də mɔrfɔlɔʒi e d vɔkabylɛ:r n ãpɛʃ pᴀ′ yn ynite fõdamãtal, e k d œ̃ bu d la frã:s′ a l o:tr′ le parle pɔpylɛ:r sə pɛrd′ lez œ̃ dã lez o:tr′ par de nɥã:s′ ɛ̃sãsibl. œ̃ vilaʒwa ki n sɔrɛ kə l patwa d sa kɔmyn kõprãdrɛ syr:mã səlɥi d la kɔmyn vwazin, avɛk œ̃ pø ply′ d difikylte səlɥi d la kɔmyn k i rãkõtrərɛ ply lwɛ̃′ ã marʃã dã la mɛm dirɛksjõ, e ɛ̃sitsɥit ʒyska œ̃n ãdrwᴀ u i n ãtãdrɛ ply′ k trɛ′ peniblәmã l idjo:m lɔkal.

ã fəzãt otu:r d œ̃ pwɛ̃′ sãtral yn vastə ʃɛ:n′ də ʒã′ dõ ʃakœ̃ kõprãdrɛ sõ vwazɛ̃ d drwᴀt′ e sõ vwazɛ̃ d go:ʃ, õn arivrɛt a kuvri:r

toute la France d'une étoile dont on pourrait de même relier les rayons par des chaînes transversales continues. Cette observation bien simple, que chacun peut vérifier, est d'une importance capitale ; elle a permis à mon savant confrère et ami, M. Paul Meyer, de formuler une loi qui, toute négative qu'elle soit en apparence, est singulièrement féconde, et doit renouveler toutes les méthodes dialectologiques : cette loi, c'est que, dans une masse linguistique de même origine comme la nôtre, il n'y a réellement pas de dialectes ; il n'y a que des traits linguistiques qui entrent respectivement dans des combinaisons diverses, de telle sorte que le parler d'un endroit contiendra un certain nombre de traits qui lui seront communs, par exemple, avec le parler de chacun des quatre endroits les plus voisins, et un certain nombre de traits qui différeront du parler de chacun d'eux. Chaque trait linguistique occupe d'ailleurs une certaine étendue de terrain dont on peut reconnaître les limites, mais ces limites ne coïncident que très rarement avec celles d'un autre trait ou de plusieurs autres traits ; elles ne coïncident pas surtout, comme on se l'imagine souvent encore, avec des limites politiques anciennes ou modernes (il en est parfois autrement, au moins dans une certaine mesure, pour les limites naturelles, telles que montagnes, grands fleuves, espaces inhabités). Il suit de là que tout le travail qu'on a dépensé à constituer, dans l'ensemble des parlers de la France, des dialectes et ce qu'on a appelé des »sous-dialectes« est un travail à peu près complètement perdu.

tut la frã:s′ d yn etwal dɔ̃t ɔ̃ purɛ d mɛ:m′ rəlje le rɛjɔ̃ par de ʃɛ:n′ trãsvɛrsal kɔ̃tiny. sɛt ɔpsɛrvasjɔ̃ bjɛ̃ sɛ:pl, kə ʃakœ̃ pø verifje, ɛ d yn ɛ̃pɔrtã:s kapital; ɛl a pɛrmi a mɔ̃ savã kɔ̃frɛ:r e ami mɛsjø pɔl mejɛ:r╱ də fɔrmyle yn lwᴀ, ki tut′ negati:v k ɛl swat′ ãn aparã:s, ɛ sɛ̃gyljɛrmã fekɔ̃:d, e dwa rnuvle tut le metɔd djalɛktɔlɔʒik. sɛt lwᴀ, s ɛ k dãz yn mas′ lɛ̃gɥistik də mɛ:m ɔriʒin kɔm la no:tr, i n j a reɛlmã pᴀ d djalɛkt; i n j a k de trɛ′ lɛ̃gɥistik ki ãtrə rɛspɛktivmã dã de kɔ̃binɛzɔ̃ divɛrs, də tɛl sɔrt′ kə l parle d œ̃n ãdrwᴀ kɔ̃tjɛ̃dra œ̃ sɛrtɛ̃ nɔ̃:brə də trɛ′ ki lɥi srɔ̃ kɔmœ̃, par egzã:pl, avɛk lə parle d ʃakœ̃ de katr ãdrwᴀ le ply vwazɛ̃, e œ̃ sɛrtɛ̃ nɔ̃:brə də trɛ′ ki difɛrrɔ̃ dy parle d ʃakœ̃ d ø. ʃak trɛ′ lɛ̃gɥistik ɔkyp dajœ:r yn sɛrtɛn etãdy d terɛ̃ dɔ̃t ɔ̃ pø rkɔnɛ:trə le limit, mɛ se limit nə kɔɛ̃sid kə trɛ′ rarmã avɛk sɛl′ d œ̃n o:trə trɛ′ u d plyzjœ:rz o:trə trɛ; ɛl nə kɔɛ̃sid pᴀ′ syrtu╲ ⌊kɔm ɔ̃ s l imaʒin suvãt ãkɔ:r, avɛk de limit pɔlitik ãsjɛn u mɔdɛrn╲; ⌊il ãn ɛ parfwaz o:trəmã, omwɛ̃ dãz yn sɛrtɛn məzy:r, pur le limit natyrɛl, tɛl kə mɔ̃taɴ, grã flœ:v, ɛspᴀ:s inabite.⌋ i sɥi d la′ k tu l trava:j k ɔ̃n a depãse a kɔ̃stitɥe, dã l ãsã:blə de parle d frã:s, de djalɛkt e sk ɔ̃n a aple de sudjalɛkt╱ ɛt œ̃ trava:j apøprɛ kɔ̃plɛtmã pɛrdy.

Il ne faut même pas excepter de ce jugement la division fondamentale qu'on a cru, dès le moyen âge, reconnaître entre le »français« et le »provençal« ou la langue d'oui et la langue d'oc. Ces mots n'ont de sens qu'appliqués à la production littéraire: de bonne heure, au nord comme au midi, les écrivains ont employé, pour se faire comprendre et goûter dans un cercle plus étendu, des formes de langage qui, pour des raisons historiques ou littéraires, avaient plus de faveur que les autres, et la langue littéraire du nord étant bien distincte de celle du midi, l'opposition entre le provençal et le français a paru claire et sensible. Mais déjà au moyen âge on trouve des écrits qu'on est embarrassé de ranger dans l'une ou l'autre catégorie, et que se disputent les recueils de textes français et provençaux. C'est bien autre chose si on essaye, comme l'ont fait il y a quelques années deux vaillants et consciencieux explorateurs, de tracer de l'Océan aux Alpes une ligne de démarcation entre les deux prétendues langues. Ils ont eu beau restreindre à un minimum les caractères critiques qu'ils assignaient à chacune d'elles, ils n'ont pu empêcher que tantôt l'un, tantôt l'autre des traits soi-disant provençaux ne sautât par-dessus la barrière qu'ils élevaient, et réciproquement. Et comment, je le demande, s'expliquerait cette étrange frontière qui de l'ouest à l'est couperait la France en deux en passant par des points absolument fortuits? Cette muraille imaginaire, la science, aujourd'hui mieux armée, la renverse, et nous apprend qu'il n'y a pas deux Frances, qu'aucune limite réelle ne sépare les Français du nord

il nə fo mɛm pᴀz′ ɛksɛpte də sə ʒyʒmã la divizjõ fõdamãtal k õn a kry╲ dɛ l mwajɛnᴀ:ʒ╱ rəkɔnɛ:tr ãtrə l frãsɛ e l prɔvãsal, u la lã:g d wi′ e la lã:g d ɔk. se mo′ n õ d sã:s′ k aplike a la prɔdyksjõ literɛ:r : də bɔn œ:r, o nɔ:r′ kɔm o midi, lez ekrivẽ õt ãplwaje, pur sə fɛr kõprã:dr e gute dãz œ̃ sɛrklə plyz etãdy, de fɔrm′ də lãga:ʒ╱ ki pur de rɛ:zõ istɔrik u literɛ:r, avɛ ply d favœ:r kə lez o:tr╲, e la lã:g′ literɛ:r dy nɔ:r′ etã bjẽ distẽ:kt də sɛl′ dy midi, l ɔpozisjõ ãtrə l prɔvãsal e l frãsɛ a pary klɛ:r′ e sãsibl. mɛ deʒa o mwajɛnᴀ:ʒ õ tru:v′ dez ekri k õn ɛt ãbarase d rãʒe dã l yn u l o:trə kategɔri, e kə s dispyt le rkœ:j də tɛkst′ frãsɛ e prɔvãso. s ɛ bjẽn o:trə ʃo:z′╱ si õn esɛ:j, kɔm l õ fɛt′ il j a kɛlkəz ane dø vajã e kõsjãsjøz ɛksplɔratœ:r, də trase də l ɔseã oz alp′ yn liɴ′ də demarkᴀsjõ ãtrə le dø′ pretãdy lã:g╱. ilz õt y bo′ rɛstrẽ:dr a œ̃ minimɔm le karaktɛ:r kritik k iz asiɴɛt a ʃakyn d ɛl, il n õ py ãpɛʃe kə tãto l œ̃, tãto l o:trə de trɛ′ swadizã prɔvãso nə sota pardəsy la barjɛ:r k iz elvɛ╱ e resiprɔkmã. e kɔmã╱ ʒə l dəmã:d╲, s ɛksplikrɛ sɛt etrã:ʒ frõtjɛ:r ki d l wɛst′ a l ɛst′ kuprɛ la frã:s′ ã dø, ã pᴀsã par de pwẽ′ apsœlymã fɔrtɥi╲? sɛt myrᴀ:j imaʒinɛ:r, la sjã:s′ ɔʒɔrdɥi mjøz arme la rãvɛrs, e nuz aprã k i n j a pᴀ′ dø′ frã:s′, k okyn limit reɛl′ nə sepa:r le frãsɛ dy nɔ:r′

de ceux du midi, et que d'un bout à l'autre du sol national nos parlers populaires étendent une vaste tapisserie dont les couleurs variées se fondent sur tous les points en nuances insensiblement dégradées. . . . .

Voilà donc acquis le fait général de l'unité essentielle et de la variété régionale et locale des parlers de France. Si nous examinons le vocabulaire et la grammaire qui leur sont en très grande partie communs, nous y découvrons sans peine la plus visible affinité avec les langues qui se parlent en Espagne, en Italie, dans une partie de la Suisse et du Tyrol, et dans la lointaine Roumanie. Cette affinité, reconnue aujourd'hui par la science, était autrefois proclamée instinctivement et ramenée à sa source par les langues elles-mêmes. Si on avait demandé, il y a un millier d'années, à un habitant de la Gaule, de l'Espagne, de l'Italie, de la Rhétie ou de la Mésie: »Que parles-tu?« il aurait répondu, suivant son pays: »*romanz*, *romanzo*, *romance*, *roumounsch*, *roumeuns*«, toutes formes variées d'un seul et même mot, l'adverbe *romanice*, qui signifie »dans la langue des Romains«. La langue que nous parlons, que parlent les autres peuples que je viens de nommer, est le *roman*, la langue des *Romani*, c'est-à-dire le latin; c'est pour cela qu'on appelle ces peuples *romans*, leurs langues les langues *romanes*, et qu'il existe ou qu'il devrait exister entre eux un sentiment de solidarité et d'union remontant au temps où tous portaient avec orgueil ce nom qu'aujourd'hui ils ont oublié, sauf dans les Alpes et dans les Balkans.

də sø dy midi, e k d œ̃ but′ a l o:trə dy sɔl′ nasjɔnal no parle pɔpylɛ:r etɑ̃:d yn vastə tapisri dɔ̃ le kulœ:r varje sə fɔ̃:d′ syr tu le pwɛ̃′ ɑ̃ nɥɑ̃:s′ ɛ̃sɑ̃siblәmɑ̃ degrade. . . .

vwala dɔ̃:k aki lə fɛt′ ʒeneral də l ynite esɑ̃sjɛl e d la varjete reʒjɔnal e lɔkal de parle d frɑ̃:s. si nuz egzaminɔ̃ l vɔkabylɛ:r e la gramɛ:r ki lœr sɔ̃t ɑ̃ trɛ′ grɑ̃d parti kɔmœ̃, nuz i dekuvrɔ̃ sɑ̃ pɛn′ la ply vizibl afinite avɛk le lɑ̃:g′ ki s parl′ ɑ̃n ɛspaɴ, ɑ̃n itali, dɑ̃z yn parti d la sɥis′ e dy tirɔl, e dɑ̃ la lwɛ̃tɛn rumani. sɛt afinite, rəkɔny oʒɔrdɥi par la sjɑ̃:s, etɛt o:trəfwa prɔklᴀme ɛ̃stɛ̃ktivmɑ̃ e ramne a sa surs′ par le lɑ̃g′ ɛlmɛ:m —. si ɔ̃n avɛ dmɑ̃de, il j a œ̃ milje d ane, a œ̃n abitɑ̃ d la go:l, də l ɛspaɴ, də l itali, də la resi u d la mezi, kœ′ parl ty? il ɔrɛ repɔ̃dy sɥivɑ̃ sɔ̃ pei: romants, roman′tso, roman′tsə, rumunʃ, rumœns, tut fɔrm′ varje d œ̃ sœl e mɛm mo, l advɛrb romᴀ:′nike, ki siɴifi dɑ̃ la lɑ̃:g′ de rɔmɛ̃. la lɑ̃:g′ kə nu parlɔ̃, kə parlə lez o:trə pœplə kə ʒ vjɛ̃ d nɔme, ɛ lə rɔmɑ̃, la lɑ̃:g′ de romᴀ:′ni, setadi:r lə latɛ̃; s ɛ pur sla′ k ɔ̃n apɛl se pœplə le pœplə rɔmɑ̃, lœr lɑ̃:g′ le lɑ̃:g rɔman, e k il egzist u k i dvrɛt egziste ɑ̃tr ø′ œ̃ sɑ̃timɑ̃ də sɔlidarite e d ynjɔ̃/ rmɔ̃tɑ̃t o tɑ̃′ u tu:s′ pɔrtɛt avɛk ɔrgœ:j sə nɔ̃′ k oʒɔrdɥi ilz ɔ̃t ublie, sof dɑ̃ lez alp′ e dɑ̃ le balkɑ̃.

Nous parlons latin, ai-je dit. Il ne faut plus, en effet, répéter, comme on le fait trop souvent, que les langues romanes »viennent« du latin, qu'elles sont les »filles« dont la langue latine est la »mère«. Il n'y a pas de langues mères et de langues filles. Le langage, sous l'empire d'impulsions encore mal connues, les uns d'ordre physiologique, les autres d'ordre psychologique, va sans cesse en se modifiant, mais ses états successifs ne se séparent pas avec plus de netteté que ses variations locales. Si les formes principales de la langue indo-européenne, l'indien, le grec, le latin, le celtique, le germanique, le slave, nous apparaissent comme parfaitement distinctes les unes des autres, cela tient à ce que les peuples qui les parlent vivent depuis longtemps isolés et à ce que nous ne possédons sur l'évolution de chacune d'elles que des notions absolument fragmentaires. Il en est de même pour le latin et les langues romanes. Le latin classique nous semble bien nettement différent, je ne dis pas du français actuel ou de tel patois du Nord ou du Midi, mais de la langue que nous représentent nos plus anciens textes vulgaires. Faites attention qu'il n'en diffère guère plus que la langue de ces textes ne diffère des parlers modernes, et considérez que le latin classique nous présente une immutabilité tout à fait factice et trompeuse.

En réalité, depuis le temps où Rome a commencé de conquérir l'empire qu'elle devait tant accroître et d'y porter sa langue, cette langue n'a cessé de se modifier dans sa prononciation, ses formes et son vocabulaire.

nu parlõ latɛ̃/ ɛ:ʒ di. il nə fo ply/ an efɛ\, repete/ kɔm õ l fɛ trɔ' suvã, kə le lã:g rɔman vjɛn' dy latɛ̃, k ɛl sõ le fi:j' dõ la lã:g latin ɛ la mɛ:r. i n j a pᴀ' d lã:g mɛ:r' e d lã:g fi:j. lə lãga:ʒ, su l ãpi:r d ɛ̃pylsjõ ãkɔr mal' kɔny, lez yn' d ɔrdrə fizjɔlɔʒik, lez o:trə d ɔrdrə psikɔlɔʒik, va sãsɛ:s ã s mɔdifjã; mɛ sez eta syksɛsif nə s sepa:r pᴀ:z' avɛk ply d nɛtte kə se varjᴀsjõ lɔkal. si le fɔrm' prɛ̃sipal də la lã:g ɛ̃doœrɔpeɛn, l ɛ̃djɛ̃, lə grɛk, lə latɛ̃, lə sɛltik, lə ʒɛrmanik, lə sla:v, nuz aparɛ:s kɔm parfɛtmã distɛ̃:kt lez yn dez o:tr, səla tjɛ̃t' a skə le pœplə ki le parl' vi:v' dəpɥi lõtã izɔle, e a skə nu n pɔsedõ syr l evɔlysjõ d ʃakyn d ɛl' kə de nosjõ apsœlymã fragmãtɛ:r. il ãn ɛ d mɛ:m' pur lə latɛ̃ e le lãg rɔman. lə latɛ̃ klasik nu sã:blə bjɛ̃ nɛtmã diferã, ˪ʒə n di pᴀ' dy frãsɛ aktɥɛl u d tɛl patwa dy nɔ:r' u dy midi, mɛ d la lã:g' kə nu rprezã:t no plyz ãsjɛ̃ tɛkstə vylgɛ:r/. fɛts atãsjõ k il n ã difɛ:r gɛ:r plys' kə la lã:g' də se tɛkst' nə difɛ:r de parle mɔdɛrn, e kõsidere kə l latɛ̃ klasik nu prezã:t yn immytabilite tutafɛ faktis e trõpø:z.

ã realite, dəpɥi l tã' u rɔm' a kɔmãse d kõkeri:r l ãpi:r k ɛl dəvɛ tãt' akrwᴀ:tr/ e d i pɔrte sa lã:g, sɛt lã:g' n a sɛse də s mɔdifje dã sa prɔnõsjᴀsjõ, se fɔrm' e sõ vɔkabylɛ:r.

L'ortographe reçue, la grammaire officielle, l'imitation des écrivains les uns par les autrès nous masquent à peu près complètement cette évolution pendant des siècles; mais sous la mince et brillante couche qui le recouvre à la surface et semble l'immobiliser, le fleuve bouillonne et roule et, le renouveau venu, il reparaît à nos yeux dans toute la liberté de son cours naturel. Le latin grammatical, par des raisons que vous connaissez, resta longtemps la seule langue écrite; mais à partir du neuvième siècle, en France d'abord, le latin vivant osa s'exprimer par l'alphabet, et bientôt se produisirent toutes ces formes populaires du latin dont quelques-unes sont devenues à leur tour d'illustres langues littéraires, tandis que beaucoup d'autres, jusqu'à nos jours, n'ont pas obtenu l'honneur de la notation par l'écriture.

Gaston Paris, *discours prononcé au Congrès des Sociétés Savantes le 26 Mai 1888.*

Péroraison

du discours de Frédéric Passy sur le vote des crédits pour les expéditions du Tonkin et de Madagascar (22 Décembre 1885).

(L'orateur, répondant à l'évêque d'Angers, combat la politique coloniale du gouvernement. Après avoir examiné la question aù point de vue des intérêts

l ɔrtɔgraf rəsy, la gramɛ:r ɔfisjɛl, l imitʌsjɔ̃ dez ekrivɛ̃ lez œ̃ par lez o:tr' nu mask' apøprɛ kɔ̃plɛtmɑ̃ sɛt evɔlysjɔ̃ pɑ̃dɑ̃ de sjɛkl; mɛ su la mɛ̃:s' e brijɑ̃:t kuʃ' ki lə rku:vr' a la syrfas e sɑ̃:blə l imɔbilize, lə flœ:v' bujɔn e ru:l', e lə rnuvo vny'/ il rəparɛt a noz jø' dɑ̃ tut la libɛrte də sɔ̃ ku:r' natyrɛl. lə latɛ̃ gramatikal, par de rɛ:zɔ̃ k vu kɔnɛ:se, rɛsta lɔ̃tɑ̃ la sœl lɑ̃:g' ekrit; mɛ a parti:r dy nœvjɛm sjɛkl, ɑ̃ frɑ̃:s' dabɔ:r, lə latɛ̃ vivɑ̃ oza s ɛksprime par l alfabɛ, e bjɛ̃to sə prɔdɥizi:r tut se fɔrm' pɔpylɛ:r dy latɛ̃/ dɔ̃ kɛlkəzyn sɔ̃ dəvny a lœr tu:r' d ilystrə lɑ̃:g' literɛ:r, tɑ̃dik boku d o:tr\, ʒysk a no ʒu:r, n ɔ̃ pʌz ɔptəny l ɔnœ:r də la nɔtʌsjɔ̃ par l ekrity:r.

gastɔ̃ pari:s, disku:r prɔnɔ̃se
o kɔ̃grɛ de sɔsjete savɑ̃:t,
lə vɛ̃tsis mɛ' dizɥisɑ̃ katrəvɛ̃ɥit.

---

perɔrɛ:zɔ̃

dy disku:r də frederik pasi syr lə vɔt' de kredi
pur lez ɛspedisjɔ̃ dy tɔ̃kɛ̃ e d madagaska:r.
(vɛ̃dø desɑ̃:br dizɥisɑ̃ katrəvɛ̃sɛ̃:k.)

⌊l ɔratœ:r, repɔ̃dɑ̃ a l evɛ:k d ɑ̃ʒe, kɔ̃ba la pɔlitik kɔlɔnjal dy guvɛrnəmɑ̃. aprez avwa:r egzamine la kɛstjɔ̃ o pwɛ̃ d vy' dez ɛ̃terɛ

la France, il aborde la question de droit et s'attache de à flétrir le droit de conquête.)

Comment! voilà des peuples que vous voulez bien ne plus appeler des races inférieures, — il n'y a pas longtemps qu'on a consenti à ne plus les appeler ainsi, — mais que vous appelez au moins des tard-venus de la civilisation, des cadets dont d'autres sont les ainés et auxquels ces aînés doivent tendre la main pour leur apporter la richesse et la science. Et ces dons du travail et de la paix, c'est le fer à la main que vous les imposez! C'est dans la flamme et le sang que vous faites éclater à leurs yeux votre supériorité! Et alors que vous protestez si hautement et si énergiquement, au nom de votre cœur de Français et d'Alsacien, contre les crimes et les fautes de la conquête en Europe; alors que vous ne reconnaissez en Europe à aucune puissance le droit d'enlever à une autre un seul lambeau de son territoire, c'est-à-dire de sa chair nationale, vous prétendez avoir non-seulement le droit, mais le devoir de dominer, d'asservir, d'exploiter d'autres peuples, qui sont peut-être moins avancés que nous dans la civilisation, mais qui n'en ont pas moins leur personnalité, leur nationalité comme nous, et n'en sont pas moins attachés à leur indépendance et à celle de leur sol natal.

Ils sont pauvres, dites-vous, et ils sont faibles. Il y a des régions sauvages, en effet, misérables, ignorantes, où l'homme vit encore caché dans des tanières, comme un demi-animal (ou comme les paysans nos pères du bon vieux temps et du grand siècle,

d la frã:s, il abɔrd la kɛstjɔ̃ d drwᴀ′ e s ataʃ a fletri:r lə drwᴀ d kɔ̃kɛ:t⌋.

⌈komã╲! vwala de pœplə kə vu vule bjɛ̃′ n plyz aple de ras′ ɛ̃ferjœ:r╱, ⌊i n j a pᴀ lɔ̃tã k ɔ̃n a kɔ̃sãti a n ply lez aple ɛ̃si⌋, mɛ k vuz aplez omwɛ̃ de ta:r vəny d la sivilizᴀsjɔ̃, de kadɛ dɔ̃ d o:trə sɔ̃ lez ene e okɛl sez ene dwav tã:drə la mɛ̃′ pur lœr apɔrte la riʃɛs e la sjã:s. e se dɔ̃′ dy trava:j e d la pɛ, s ɛ l fɛ:r′ a la mɛ̃′ k vu le prezã:te, k vu lez ɛ̃po:ze╱! s ɛ dã la flᴀ:m′ e lə sã′ kə vu fɛt eklate a lœrz jø′ vɔtrə syperjɔrite╱! e alɔ:r kə vu prɔteste si hot′mã e si enɛr′ʒikmã, o nɔ̃′ d vɔtrə kœ:r′ də frãsɛ e d alzasjɛ̃, kɔ̃trə le krim′ e le fo:t′ də la kɔ̃kɛ:t ãn œrɔp; alɔ:r kə vu n rəkɔnɛse ãn œrœp a o⌈kyn′ pɥisã:s lə drwᴀ′ d ãlve a yn o:tr′ œ̃ sœl lãbo də sɔ̃ teritwa:r, setadi:r də sa ʃɛ:r′ nasjɔnal, vu pretãdez avwa:r nɔ̃ sœlmã lə drwᴀ, mɛ l⌈dœ′ vwa:r╲ də dɔmine, d asɛrvi:r, d ɛksplwate d o:trə pœpl, ki sɔ̃ pətɛ:trə mwɛ̃z avã:se k nu′ dã la sivilizᴀsjɔ̃, mɛ ki n ãn ɔ̃ pᴀ mwɛ̃′ lœr pɛrsɔnalite, lœr nasjɔnalite kɔm nu, e n ã sɔ̃ pᴀ mwɛ̃z′ ataʃe a lœr ɛ̃depãdã:s e a sɛl′ də lœr sɔl natal╱.

il sɔ̃ po:vrə ⌊dit vu⌋, e il sɔ̃ fɛ:bl╱. il j a′ de reʒjɔ̃ sova:ʒ╱ ⌊ãn efɛ⌋, mizerabl, iɴɔrã:t, u l ɔm′ vit ãkɔ:r kaʃe dã de tanjɛ:r, kɔm œ̃ dmi′ animal, ⌊u kɔm le peizã no pɛ:r′ dy bɔ̃ vjø tã′ e dy grã sjɛklə╱

monseigneur), mais où, tout sauvage et barbare qu'il soit, il ne tient pas moins à sa patrie que nous à la nôtre ; où comme nous, — peut-être plus que nous, car il n'a que cela, — il est jaloux de sa liberté.

Il y a, messieurs les gouvernants, des lambeaux de territoire, qui, à vos yeux, ne sont rien, car ils sont sans valeur vénale sur notre marché ; dont vous disposez à votre gré dans vos cabinets et dans vos chancelleries ; que vous déchirez comme les chiffons de papier sur lesquels vous inscrivez vos traités et vos ordres ; que vous vous appropriez en vous les faisant céder par d'autres qui n'y ont pas plus de droits que vous, ou que vous faites envahir par vos soldats comme des choses mortes et insensibles. Et ces territoires, c'est la vie même, c'est le corps et le sang de ces pauvres gens, c'est leur Alsace à eux, c'est leur Lorraine à eux. Pour eux, et devant l'humanité comme devant Dieu, elle vaut les nôtres !

Messieurs, je crois que lés grands peuples, en même temps qu'ils sont jaloux de leur indépendance et de leur dignité, doivent être respectueux de l'indépendance et de la dignité des autres. Je crois que les grands peuples, ceux qui ont le bonheur de posséder des capitaux et des lumières, ceux qui ont dans les mains tous les moyens de dompter la nature, de la fertiliser, d'en faire jaillir les trésors qu'elle récèle, au lieu de s'emparer des terres neuves par la force, ont à leur disposition des façons bien autrement économiques et bien autrement sûres de se procurer les avantages que leur promettent ces terres nouvelles ;

mõsɛɴœ:rȷ, mɛz u, tu sova:ʒ e barba:r k il swa, il nə tjɛ̃ pᴀ mwɛ̃z′ a sa patri kə nuz a la no:tr; u kɔm nu, pətɛ:trə plys′ kə nu, kar il n a kə sla, il ɛ ʒalu də sa libɛrte.

il j a′/ mesjø le guvɛrnɑ̃, de lɑ̃:bo d teritwa:r ki a voz jø/ nə sõ rjɛ̃, kar il sõ sɑ̃ valœ:r venal syr nɔtrə marʃe; dõ vu dispo:ze a vɔtrə gre′ dɑ̃ vo kabinɛ e dɑ̃ vo ʃɑ̃sɛlri; kə vu deʃire kɔm le ʃifõ d pa′pje syr lekɛl vuz ɛ̃skri:ve vo trɛ:te e voz ɔrdr; kə vu vuz aprɔprie ɑ̃ vu le fəzɑ̃ sɛde par d o:trə ki n i õ pᴀ ply d drwᴀ k vu, u k vu fɛt ɑ̃vai:r par vo sɔlda kɔm de ʃo:z mɔrt′ e ɛ̃sɑ̃sibl. e se teritwa:r, s ɛ la vi mɛ:m, s ɛ l ko:r′ e l sɑ̃′ d se po:vrə ʒɑ̃, s ɛ lœr alzas a ø, s ɛ lœr lɔrɛ:n a ø. pur ø, e dvɑ̃ l ymanite kɔm dəvɑ̃ djø, ɛl vo le no:tr\!

mesjø, ʒə krwᴀ′ k le grɑ̃ pœpl, ɑ̃ mɛ:m tɑ̃′ k il sõ ʒalu d lœr ɛ̃depɑ̃dɑ̃:s e d lœr diɴite, dwav ɛ:trə rɛs′pɛktɥø d l ɛ̃depɑ̃dɑ̃:s e d la diɴite dez o:tr. ʒə krwᴀ′ k le grɑ̃ pœpl, sø′ ki õ l bɔnœ:r də pɔsɛde de kapito e de lymjɛ:r, sø′ ki õ dɑ̃ le mɛ̃′ tu le mwajɛ̃ də dõ:te la naty:r, də la fɛrtili:ze, d ɑ̃ fɛ:r ʒaji:r le trezɔ:r k ɛl rəsɛl, oljø d s ɑ̃pa:re de tɛ:r nœ:v′ par la fɔrs, õt a lœr dispozisjõ de fasõ bjɛ̃n otrəmɑ̃t ekɔnɔmik e bjɛ̃n′ otrəmɑ̃ sy:r′ də s prɔkyre lez avɑ̃ta:ʒ kə lœr prɔmɛt se tɛ:r nuvɛl\;

c'est de gagner à eux, par leur richesses, par leurs lumières, par l'afflux de leurs capitaux, par leur exemple, par les entreprises qu'ils fondent, ceux qui occupent ces pays; c'est de se faire ouvrir, en le fécondant, ce monde qui les attend; c'est d'y faire disparaître à la fois et la stérilité du sol et la barbarie des âmes......

Lorsqu'on étudie les récits des historiens, dit Michelet, lorsqu'on voit les peuples civilisés faire leur trouée par la force à travers les parties barbares du globe, lorsqu'on voit les Pizarre, les Cortès et leurs émules créer ces empires lointains qui ont immortalisé leur nom, mais qui ont immortalisé aussi le renom de leur cruauté, on éprouve deux sentiments. Le premier, c'est celui de l'admiration pour l'audace, l'énergie, le talent et l'obstination dont l'homme est capable pour maîtriser les éléments, franchir les mers et dominer la planète; l'on admire la puissance de la nature humaine, même dans ces œuvres que l'on ne peut s'empêcher de détester. Et le second sentiment, c'est celui de l'étonnement en face de la maladresse avec laquelle ces qualités sont employées; c'est de voir l'homme si inhabile en tout ce qui touche l'homme, venant, navigateur ou explorateur, en ennemi au lieu de venir en auxiliaire; brisant les jeunes peuples qui eussent été, chacun dans son petit monde, l'instrument spécial; et incapable de comprendre que les populations indigènes, faites à leur sol, acclimatées, adaptées comme les races d'animaux aux terrains qu'elles occupent, sont les instruments naturels — providentiels, monseigneur l'évêque d'Angers, —

s ε d ɢᴀ:ɴe a ø' par lœr riʃεs, par lœr lymjε:r, par l afly d lœr kapito, par lœr egzɑ̃:pl, par lez ɑ̃trəpri:z k il fɔ̃:d, sø ki ɔkyp se pei; s ε d sə fε:r uvri:r ɑ̃ l fekɔ̃dɑ̃, sə mɔ̃:d ki lez atɑ̃; s ε d i fε:r' disparε:tr a la fwa' e la sterilite dy sɔl' è la barbari dez ᴀ:m . . . . . .

ˈlɔrsk' ɔ̃n etydi le resi dez istɔrjɛ̃/ di miʃlε\, lɔrsk ɔ̃ vwa' le pœplə sivilize fεr lœr true par la fɔrs' a travε:r le parti barba:r dy glɔb, lɔrsk ɔ̃ vwa' le piza:r, le kɔrtε:s e lœrz emyl kree sez ɑ̃pi:r lwɛ̃tɛ̃ ki ɔ̃t immɔrtali:ze lœr nɔ̃, mε ki ɔ̃t immɔrtali:ze osi lə rnɔ̃' d lœr kryote, ɔ̃n epru:v ˌdø' sɑ̃timɑ̃. lə prəmje, s ȩ səlɥi d l admirᴀsjɔ̃ pur l o:'das, l enεrʒi, lə talɑ̃ e l ɔpstinᴀsjɔ̃ dɔ̃ l ɔm' ε kapabl pur mεtri:ze lez elemɑ̃, frɑ̃ʃi:r le mε:r' e dɔmine la planεt; l ɔ̃n admi:r la pɥisɑ̃:s də la naty:r ymεn, mε:m dɑ̃ sez œ:vrə kə l ɔ̃ n pø s ɑ̃pε:ʃe d deteste. e lə zgɔ̃' sɑ̃timɑ̃, s ε səlɥi d l etɔnmɑ̃ ɑ̃fas də la maladrεs avεk lakεl se kalite sɔ̃t ɑ̃plwaje; s ε d vwa:r l ɔm' si inabil ɑ̃ tu' ski tuʃ l ɔm, vənɑ̃, navigatœ:r u εksplɔratœ:r, ɑ̃n εnmi oljø d vəni:r ɑ̃n ɔksiljε:r; bri:zɑ̃ le ʒœn pœpl' ki yst ete, ʃakœ̃ dɑ̃ sɔ̃ pti mɔ̃:d, ɫ ɛ̃strymɑ̃ spesjal; e ɛ̃kapablə d kɔ̃prɑ̃:dr kə le pɔpylᴀsjɔ̃ ɛ̃diʒε:n, fεt' a lœr sol, aklimᴀte, adapte kɔm le ras' d animo o tεrɛ̃ k εlz ɔkyp, sɔ̃ lez ɛ̃strymɑ̃ natyrεl, ˌprɔvidɑ̃sjεl, mɔ̃sεɴœ:r l evε:k d ɑ̃ʒeˌ,

destinés à féconder et a faire valoir ce sol, et qui n'attendent, comme tous les instruments, que l'impulsion d'une main intelligente pour donner ce qu'ils peuvent donner. —

Ces instruments, ces instruments vivants et sacrés, l'homme, comme un maladroit, comme un prodigue qui foule aux pieds les richesses qui lui ont été départies, croit pouvoir les anéantir sans crime et sans dommage. Et à leur place il importe l'esclavage des nègres, et, à la suite, toutes les calamités, toutes les misères et toutes les infamies qui ont déshonoré et ensanglanté jusqu'à nos jours la libre république des États-Unis elle-même. Ailleurs il fait de ces terres, qu'il n'aurait tenu qu'à lui de fertiliser, des déserts arides et ensanglantés. Et au lieu d'être un ami et un initiateur, au lieu de faire bénir le nom des peuples avancés et de justifier par ses œuvres le droit d'aînesse dont il s'enorgueillit, il sème sous ses pas la crainte, la misère, la stérilité ; il rencontre la guerre et la maladie ; et il recueille la malédiction par dessus le marché. J'ose concevoir pour la France un autre idéal !

Discours de Mirabeau

sur la mort de Franklin.

Messieurs, Franklin est mort. Il est retourné au sein de la Divinité, le génie qui affranchit l'Amérique et versa sur l'Europe des torrents de lumière.

dɛstine a fekõ:de e a fɛr valwa:r sə sɔl, e ki n atã:d, kɔm tu′ lez ɛ̃strymã, kə l ɛ̃pylsjõ d yn mɛ̃′ ɛ̃tɛliʒã:t pur dɔne sk il pœv dɔne.

sez ɛ̃strymã, sez ɛ̃strymã vivã e sakre, l ɔm, kɔm œ̃ maladrwᴀ, kɔm œ̃ prɔdig ki ful o pje le riʃɛs ki lɥi õt ete departi, krwᴀ puvwa:r lez aneãti:r sã krim′ e sã dɔma:ʒ. e a lœr plas′ il ɛ̃pɔrt l ɛsklava:ʒ de nɛ:gr, e a la sɥit, tut le ka′lamite\, tut le mizɛ:r e tut lez ɛ̃fa′mi/ ki õ dezɔnɔ:re e ãsãglã:te ʒysk a no ʒu:r′ la librə repyblik dez etazyni ɛlmɛ:m. ajœ:r il fɛ d se tɛ:r, k il n ɔrɛ tny k a lɥi′ d fɛrtili:ze, de dezɛ:r arid e ãsãglã:te. e oljø′ d ɛ:tr œ̃n ami e œ̃n inisjatœ:r, oljø d fɛr beni:r lə nõ′ de pœpləz avãse e d ʒystifje par sez œ:vrə lə drwᴀ d enɛs dõt il s ãnɔrgœji, il sɛm′ su se pᴀ′ la krɛ̃:t, la mizɛ:r, la sterilite; il rãkõ:trə la gɛ:r′ e la maladi; e il rəkœ:j la malediksjõ par dəsy l marʃe.

ʒ o:z′ kõsəvwa:r pur la frã:s′ œ̃n o:tr′ ideal\!

---

disku:r də mirabo

syr la mɔ:r′ də frãklɛ̃.

mesjø, frãklɛ̃ ɛ mɔr. il ɛ rturne o sɛ̃′ d la divinite/ lə ʒeni ki afrãʃi l amerik e vɛrsa syr l œrɔp de tɔrã də lymjɛ:r/.

Le sage que deux mondes réclament, l'homme que se disputent l'histoire des sciences et l'histoire des empires, tenait sans doute un rang élevé dans l'espèce humaine.

Assez longtemps les cabinets politiques ont notifié la mort de ceux qui ne furent grands que dans leur éloge funèbre; assez longtemps l'étiquette des cours a proclamé des deuils hypocrites. Les nations ne doivent porter que le deuil de leurs bienfaiteurs; les représentants des nations ne doivent recommander à leur hommage que les héros de l'humanité.

Le Congrès a ordonné dans les quatorze états de la conféderation un deuil de deux mois pour la mort de Franklin, et l'Amérique acquitte en ce moment ce tribut de vénération pour l'un des pères de sa constitution.

Ne serait-il pas digne de nous, Messieurs, de nous unir à cet acte religieux, de participer à cet hommage rendu, à la face de l'univers, et aux droits de l'homme, et au philosophe qui a le plus contribué à en propager la conquête sur toute la terre? L'antiquité eut élevé des autels à ce vaste et puissant génie, qui, au profit des mortels, embrassant dans sa pensée le ciel et la terre, sut dompter la foudre et les tyrans. La France, éclairée et libre, doit du moins un témoignage de souvenir et de regret à l'un des plus grands des hommes qui ait jamais servi la philosophie et la liberté.

Je propose qu'il soit décrété que l'Assemblée Nationale portera pendant trois jours le deuil de Benjamin Franklin.

---

lə sa:ʒ′ kə dø mɔ̃:d′ reklᴀ:m, l ɔm′ kə s dispyt l istwa:r de sjã:s′ e l istwa:r dez ãpi:r tənɛ sã dut′ œ̃ rã elve dã l ɛspɛs ymɛn.

ase lɔ̃tã le kabinɛ pɔlitik ɔ̃ nɔtifje la mɔ:r′ də sø′ ki n fy:r grã′ kə dã lœr elɔ:ʒ fynɛbr\; ase lɔ̃tã l etikɛt de ku:r′ a prɔklᴀme de dœ:j′ ipɔkrit. le nᴀsjɔ̃ nə dwav pɔrte kə l dœ:j′ de lœr bjɛ̃fɛtœ:r\; le rprezãtã de nasjɔ̃ nə dwav rəkɔmãde a lœr ɔma:ʒ kə le hero d l ymanite.

lə kɔ̃grɛ a ɔrdɔne dã le katɔrz eta d la kɔ̃federᴀsjɔ̃ œ̃ dœ:j′ də dø:mwᴀ′ pur la mɔ:r′ də frãklɛ̃, e l amerik ạkit ã s mɔmã sə triby d venerᴀsjɔ̃ pur l œ̃ de pɛ:r′ də sa kɔ̃stitysjɔ̃/.

nə srɛt il pᴀ diɴ′ də nu′/ mesjø, də nuz yni:r a sɛt aktə rliʒjø, də partisipe a sɛt ɔma:ʒ rãdy, a la fas′ də l ynivɛ:r, e′\ o drwᴀ d l ɔm, e′\ o filɔzɔf ki a lə plys′ kɔ̃tribɥe a ã prɔpaʒe la kɔ̃kɛ:t syr tut la tɛ:r? l ãtikite yt elve dez ɔtɛl/ a sə vast′ e pɥisã ʒeni, ki\ o prɔfi de mɔrtɛl, ãbrasã dã sa pãse lə sjɛl′ e la tɛ:r, sy dɔ̃te la fudr′ e le tirã/. la frã:s, eklɛ:re e libr, dwa dy mwɛ̃′ œ̃ temwaɴa:ʒ də suvni:r e d rəgrɛ a l œ̃ de ply grã′ dez ɔm′ ki ɛ ʒamɛ sɛrvi la filɔzɔfi e la libɛrte.

ʒə prɔpo:z k il swa dekrete kə l asãble nasjɔnal pɔrtra pãdã trwᴀ′/ ʒu:r′ lə dœ:j də bɛ̃ʒamɛ̃ frãklɛ̃.

Le colimaçon.

Sans amis, comme sans famille,
Ici-bas vivre en étranger;
Se retirer dans sa coquille
Au signal du moindre danger;
S'aimer d'une amitié sans bornes;
De soi seul emplir sa maison;
En sortir, suivant la saison,
Pour faire à son prochain les cornes;
Signaler ses pas destructeurs
Par les traces les plus impures,
Outrager les plus belles fleurs
Par ses baisers ou ses morsures;
Enfin, chez soi comme en prison
Vieillir, de jour en jour plus triste;
C'est histoire de l'égoïste,
Et celle du colimaçon.

ARNAUD.

Les étoiles qui filent.

Berger, tu dis que notre étoile
Règle nos jours et brille aux cieux? —
Oui, mon enfant; mais dans son voile
La nuit la dérobe à nos yeux. —
Berger, sur cet azur tranquille
De lire on te croit le secret:
Quelle est cette étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît? —

lə kɔlimᴀsɔ̃.

sãz ami'╲, kɔm sã fami:j,
isi bᴀ vi:vr' ãn etrãʒe;
sə rti:re' dã sa kɔki:j
o siɴal' dy mwɛ̃:'drə dãʒe;
s ɛ:me' d yn amitje' sã bɔrn;
də swa sœl' ãpli:r' sa mezɔ̃;
ã sɔrti:r'╲, sɥi:vã' la sɛ:zɔ̃,
pur fɛ:r' a sɔ̃ prɔʃɛ̃' le kɔrn;
siɴale' se pᴀ' dɛstryktœ:r
par le tras' le plyz ɛ̃py:r;
utraʒe' le ply bɛl flœ:r
par se beze' u se mɔrsy:r;
ãfɛ̃'╲, ʃe swa' kɔm ã pri:zɔ̃
vjɛji:r'╲, də ʒur ã ʒu:r' ply trist;
s ɛ l istwa:r' də l egɔist,
e sɛl' dy kɔlimᴀsɔ̃.

arno.

---

lez etwal ki fil.

bɛrʒe', ty di' k nɔtr etwal
rɛglə no ʒu:r' -e bri:j' o sjø'?
wi' ˪mɔ̃n ãfã'; mɛ dã sɔ̃ vwal
la nɥi' la derɔb' a noz jø.
bɛrʒe', syr sɛt azy:r' trãkil
də li:r' ɔ̃ tə krwᴀ' l səkrɛ:
kɛl ɛ' sɛt etwal' ki fil,
ki fil', fil', e dispare╲?

Mon enfant, un mortel expire;
Son étoile tombe à l'instant;
Entre amis que la joie inspire
Celui-ci buvait en chantant.
Heureux, il s'endort immobile
Auprès du vin qu'il célébrait. —
Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

Mon enfant, qu'elle est pure et belle!
C'est celle d'un objet charmant:
Fille heureuse, amante fidèle,
On l'accorde au plus tendre amant.
Des fleurs ceignent son front nubile.
Et de l'hymen l'autel est prêt. —
Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît!

Mon fils, c'est l'étoile rapide
D'un très grand seigneur nouveau-né;
Le berceau qu'il a laissé vide,
D'or et de pourpre était orné.
Des poisons qu'un flatteur distille
C'était à qui le nourrirait. —
Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

Mon enfant, quel éclair sinistre!
C'était l'astre d'un favori,
Qui se croyait un grand ministre
Quand de nos maux il avait ri.

mɔ̃n ɑ̃fɑ̃′, œ̃ mɔrtɛl′ ɛkspi:r\;
sɔ̃n etwal′ tɔ̃:b′ a l ɛ̃stɑ̃\;
ɑ̃tr ami′ kə la ʒwa′ ɛ̃spi:r
səlɥi si′ by:vɛt′ ɑ̃ ʃɑ̃tɑ̃.
œrø′, il s ɑ̃dɔr′ immɔbil
  oprɛ dy vɛ̃′ k il selebrɛ/.
ɑ̃kɔ:r′ yn etwal′ ki fil,
ki fil′, fil′, e disparɛ\!

mɔ̃n ɑ̃fɑ̃′, k ɛl ɛ py:r′ e bɛl\!
s ɛ sɛl′ d œ̃n ɔbʒɛ′ ʃarmɑ̃/:
fi:j œrø:z′, amɑ̃:t′ fidɛl,
ɔ̃ l akɔrd′ o ply tɑ̃:dr′ amɑ̃ —.
de flœ:r′ sɛɴ′ sɔ̃ frɔ̃ nybil,
  e də l imɛn′ l ɔtɛl ɛ prɛ/.
ɑ̃kɔ:r′ yn etwal′ ki fil,
ki fil′, fil′, e disparɛ/!

mɔ̃ fis′, s ɛ l etwal′ rapid
d œ̃ trɛ grɑ̃′ sɛɴœ:r′ nuvo ne\:
lə bɛrso′ k il a lɛ:′se vid,
d ɔ:r′ e də purpr′ etɛt ɔrne.
de pwazɔ̃′ k œ̃ flatœ:r′ distil
s etɛt′ a ki′ l nurirɛ/.
ɑ̃kɔ:r′ yn etwal′ ki fil,
ki fil′, fil′, e disparɛ\!

mɔ̃n ɑ̃fɑ̃′, kɛl eklɛ:r′ ⌈sinistr\!
  s etɛ l as′trə d œ̃ favɔri,
  ki sə krwʌjɛt′ œ̃ grɑ̃ ministrə
  kɑ̃ d no moz′ il avɛ ri.

Ceux qui servaient ce dieu fragile
Ont déjà caché son portrait. —
Encore une étoile qui file
Qui file, file, et disparaît!

Mon fils, quelles pleurs seront les nôtres!
D'un riche nous perdons l'appui:
L'indigence glanait chez les autres,
Mais elle moissonnait chez lui.
Ce soir même, sûr d'un asile,
A son toit le pauvre accourait. —
Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

C'est celle d'un puissant monarque! . . .
Va, mon fils, garde ta candeur,
Et que ton étoile ne marque
Par l'éclat ni par la grandeur.
Si tu brillais sans être utile,
A ton dernier jour on dirait:
Ce n'est qu'une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît!

BÉRANGER.

La foi.

Pour moi, quand je verrais dans les célestes plaines,
Les astres, s'écartant de leurs routes certaines,
Dans les champs de l'éther l'un par l'autre heurtés,
Parcourir au hasard les cieux épouvantés;
Quand j'entendrais gémir et se briser la terre,
Quand je verrais son globe, errant et solitaire,

sø′ ki servɛ′ s djø frazil
õ deʒa′ kaʃe′ sõ portrɛ.
ãkɔ:r′ yn etwal′ ki fil,
ki fil′, fil′, e disparɛ╲!

mõ fis′, kɛl plœ:r′╱ srõ le no:tr╲!
d œ̃ riʃ′ nu pɛrdõ′ l apɥi:
l ɛ̃diʒã:s′ glanɛ′ ʃe lez o:trə╱
mɛz ɛl′ mwasɔnɛ′ ʃe lɥi.
sə swa:r mɛ:m′, sy:r′ d œ̃n azil,
a sõ twᴀ′ lə po:vr′ akurɛ╱.
ãkɔ:r′ yn etwal′ ki fil,
ki fil′, fil′, e disparɛ╲!

s ɛ sɛl′ d œ̃ pɥisã′ mɔnark╱!
ʃva mõ fis′╲, gard′╱ ta kãdœ:r╲,
e kœ′ tõn etwal′ nə mark
par l ekla′ ni par′ la grãdœ:r.
si ty brijɛ′ sãz ɛ:tr′ ytil,
a tõ′ dɛrnje ʒu:r′ õ dirɛ:
sə n ɛ′ k yn etwal′ ki fil,
ki fil′, fil′, e disparɛ╲!

berãʒe.

---

la fwᴀ.

pur mwa′, kã ʒ vɛrɛ′, dã le sɛlɛs′tə plɛn,
lez as′trə s ekartã′ də lœr rut′ sɛrtɛn,
dã le ʃã′ də l etɛr′ l œ̃ par l o:′trə hœrte,
parkuri:r o haza:r′ le sjøz′ epuvãte;
kã ʒ ãtãdrɛ′ ʒemi:r′ e sə bri:′ze la tɛ:r,
kã ʒ vɛrɛ′ sõ glɔb′, ɛrrãt′ e sɔlitɛ:r,

Flottant loin des soleils, pleurant l'homme détruit.
Se perdre dans les champs de l'éternelle nuit;
Et quand, dernier témoin de ces scènes funèbres,
Entouré du chaos, de la mort, des ténèbres,
Seul je serais debout; — seul, malgré mon effroi,
Être infaillible et bon, j'espérerais en toi,
Et, certain du retour de l'éternelle aurore,
Sur les mondes détruits je l'attendrais encore!

LAMARTINE.

Rappelle-toi.

Rappelle-toi, quand l'aurore craintive
Ouvre au soleil son palais enchanté;
Rappelle-toi, lorsque la nuit pensive
Passe en rêvant sous son voile argenté;
A l'appel du plaisir lorsque ton sein palpite,
Aux doux rêves du soir lorsque l'ombre t'invite,
Ecoute au fond des bois
Murmurer une voix
Rappelle-toi!

Rappelle-toi, lorsque les destinées
M'auront de toi pour jamais séparé;
Quand le chagrin, l'exil et les années
Auront flétri ce cœur désespéré;
Songe à mon triste amour, songe à l'adieu suprême!
L'absence ni le temps ne sont rien quand on aime!
Tant que mon cœur battra
Toujours il te dira:
Rappelle-toi!

flɔtɑ̃′ lwɛ̃ de sɔlɛːj′, plœːrɑ̃′ l ɔm detrɥi,
sə pɛr′drə dɑ̃ le ʃɑ̃′ də l etɛrnɛl′ nɥi;
e kɑ̃′ ∕ dɛrnje temwɛ̃′ də se sɛːn′ fynɛbr,
ɑ̃ture′ dy kao′, də la mɔːr′, de tenɛbr,
sœl′ ʒə sərɛ dəbu′ ∕ ; sœl ∖ malgre′ mɔ̃n efrwᴀ,
ɛːtr′ ɛ̃fajibl e bɔ̃′, ʒ ɛsperrɛz′ ɑ̃ twa,
e sɛrtɛ̃′ dy rətuːr′ də l etɛrnɛl′ ɔrɔːr,
syr le mɔ̃ːd′ detrɥi′ ʒə t atɑ̃drɛz′ ɑ̃kɔːr ∖ !

lamartin.

---

rapɛl twa.

rapɛl twa′, kɑ̃ l ɔrɔːr′ krɛ̃tiːv
uːvr o sɔlɛːj′ sɔ̃ palɛz′ ɑ̃ʃɑ̃te;
rapɛl twa′, lɔrskə la nɥi′ pɑ̃siːv
pᴀːs ɑ̃ rɛːvɑ̃′ su sɔ̃ vwal′ arʒɑ̃te;
a l apɛl′ dy pleziːr′ lɔrskə tɔ̃ sɛ̃′ palpit,
o du rɛːv′ dy swaːr′ lɔrskə l ɔ̃ː′brə t ɛ̃vit,
ekut′ o fɔ̃ de bwᴀ
myrmyre′ yn vwa ∕
rapɛl twa ∖ !

rapɛl twa′, lɔrskə le dɛs′tine′
m ɔrɔ̃ də twa′ pur ʒamɛ′ separe;
kɑ̃ lə ʃagrɛ̃′, l egzil′ e lez ane
ɔrɔ̃ fletri′ sə kœːr′ dezɛspere;
sɔ̃ːʒ′ a mɔ̃ trist amuːr′, sɔ̃ʒ a l adjø′ syprɛːm ∖ !
l apsɑ̃ːs′ ni lə tɑ̃′ nə sɔ̃ rjɛ̃′ kɑ̃t ɔ̃n ɛːm ∖ !
tɑ̃′ k mɔ̃ kœːr batra
tuʒuːr′ il tə diːra:
rapɛl twa ∖ !

Rappelle-toi quand sous la froide terre
Mon cœur brisé pour toujours dormira;
Rappelle-toi quand la fleur solitaire
Sur mon tombeau doucement s'ouvrira;
Je ne te verrai plus; mais mon âme immortelle
Reviendra près de toi comme une sœur fidèle:
Ecoute dans la nuit
Une voix qui gémit:
Rappelle-toi.

MUSSET.

La fraternité.

Le laboureur m'a dit en songe: fais ton pain,
Je ne te nourris plus, gratte la terre et sème:
Le tisserand m'a dit: fais tes habits toi-même;
Et le maçon m'a dit: prends la truelle en main.

Et seul, abandonné de tout le genre humain,
Dont je portais partout l'implacable anathème,
Quand j'invoquais du Ciel la pitié suprême,
Je trouvais des lions debout sur mon chemin.

Je m'éveillai, doutant si l'aube était réelle:
De hardis compagnons sifflaient sur leur échelle,
Les métiers bourdonnaient, les champs étaient semés;

Je compris mon bonheur, et qu'au monde où nous sommes
Nul ne peut se vanter de se passer des hommes,
Et depuis ce jour là je les ai tous aimés.

SULLY PRUDHOMME.

---

rapɛl twa′, kɑ̃ su la frwᴀd′ tɛ:r
mɔ̃ kœ:r bri:ze′ pur tuʒu:r′ dɔrmira;
rapɛl twa′, kɑ̃ la flœ:r′ sɔlitɛ:r
syr mɔ̃ tɔ̃bo′ dusmɑ̃′ s uvri:ra:
ʒœ′ n tə vɛre ply′, mɛ mɔ̃n ᴀ:m′ immɔrtɛl
rəvjɛ̃dra′ prɛ də twa′ kɔm yn sœ:r′ fidɛl:
ekut′ dɑ̃ la nɥi
yn vwa′ ki ʒemi:
rapɛl twa╲!

myse.

---

la fratɛrnite.

lə laburœ:r′ m a dit′ ɑ̃ sɔ̃:ʒ′╲ fɛ tɔ̃ pɛ̃,
ʒœ′ n tə nuri ply′╱ grat la tɛ:r′ e sɛm╲:
lə tisrɑ̃′ m a di′╱ fɛ tez abi′ twamɛ:m;
e lə mᴀ:sɔ̃′ m a di′╱ prɑ̃ la tryɛl′ ɑ̃ mɛ̃.

e sœl′╱ abɑ̃dɔne′ də tu l ʒɑ̃:r′ ymɛ̃
dɔ̃ ʒ pɔrtɛ′ partu′ l ɛ̃plakabl′ anatɛ:m,
kɑ̃ ʒ ɛ̃vɔkɛ′ dy sjɛl′ la pitje′ syprɛ:m,
ʒə truvɛ′ de ljɔ̃′ dəbu′ syr mɔ̃ ʃmɛ̃.

⌈ʒə m evɛje╲, dutɑ̃′ si l o:b′ etɛ rɛɛl╲:
də hardi′ kɔ̃paɴɔ̃′ siflɛ′ syr lœr eʃɛl,
le metje′ burdɔnɛ′, le ʃɑ̃z′ etɛ səme;

⌊ʒə kɔ̃pri′ mɔ̃ bɔnœ:r′, e k o mɔ̃:d′ u nu sɔm
nyl′ nə pø s vɑ̃:te′ də s pᴀ:se′ dez ɔm,
e dəpɥi′ sə ʒu:r la′ ʒə lez e tu:s′ ɛ:me.

syli prydɔm.

Chanson.

Un jour Dieu, sur la table
Jouait avec le diable
Du genre humain haï.
Chacun tenait sa carte:
L'un jouait Bonaparte
Et l'autre Mastaï.
Un pauvre abbé bien mince,
Un méchant petit prince
Polisson hasardeux:
Quel enjeu pitoyable!
Dieu fit tant, que le diable
Les gagna tous les deux.
»Prends, lui dit Dieu le père,
Tu n'en sauras que faire!«
Le diable dit: »Erreur!«
Et ricanant sous cape
Il fit de l'un un pape,
De l'autre un empereur[1]).

Victor Hugo, *Les châtiments.*

Les Djinns.

Mur, ville,
Et port,
Asile
De mort,

---

[1]) Napoléon trois et Pie neuf.

ʃãsõ.

œ̃ ʒu:r djø′ syr sa tablə
ʒwɛt′ avɛk lə djʌ:blə
dy ʒã:r ymɛ̃′ hai.
ʃakœ̃′ tnɛ sa kart:
l œ̃′ ʒwɛ bɔnapart
e l o:′trə mastai.
œ̃ po:vr abe′ bjɛ̃ mɛ̃:s,
œ̃ meʃã′ pti prɛ̃:s
pɔlisõ′ hazardø:
kɛl ãʒø′ pitwajabl╲!
djø fi tã′, kə l djʌ:blə
le gʌ:ɴa′ tu le dø╱.
prã′╱ lɥi di djø l pɛ:r╲,
tu n ã sɔra′╱ kə fɛ:r╲!
lə djʌ:blə di′: ɛrrœ:r╱!
e rikanã′ su kap
il fi də l œ̃′ œ̃ pap,
də l o:tr′ œ̃n ãprœ:r [1]).
viktɔr ygo, le ʃʌtimã.

---

le dʒin.

my:r′, vil,
e pɔ:r╲,
azil
də mɔ:r╲,

---

[1] napɔleõ trwʌ′ e pi nœf.

Mer grise
Où brise
La brise
Tout dort.

Dans la plaine
Nait un bruit;
C'est l'haleine
De la nuit.
Elle brame
Comme une âme
Qu'une flamme
Toujours suit.

La voix plus haute
Semble un grelot.
D'un nain qui saute
C'est le galop:
Il fuit, s'élance,
Puis en cadence
Sur un pied danse
Au bout d'un flot.

La rumeur approche;
L'écho la redit.
C'est comme la cloche
D'un couvent maudit,
Comme un bruit de foule
Qui tonne et qui roule,
Et tantôt s'ecroule
Et tantôt grandit.

mɛr gri:z
u bri:z
la bri:z ╱,
tu dɔ:r.

dɑ̃ la plɛn
nɛt œ̃ brɥi╲;
s ɛ l alɛn
də la nɥi.
ɛl brʌ:m
kɔm yn ʌ:m╱
k yn flʌ:m╲
tuʒur sɥi.

la vwa′ ply ho:t
sɑ̃:bl′ œ̃ grəlo.
d œ̃ nɛ̃′ ki so:t
s ɛ′ l galo.
il fɥi′, s elɑ̃:s,
pɥiz′ ɑ̃ kadɑ̃:s╱
syr œ̃ pje′ dɑ̃:s╱
o bu′ d œ̃ flo.

la rymœ:r′╱ aprɔʃ╲;
l eko′ la rdi╲:
s ɛ′ kɔm la klɔʃ╱
d œ̃ kuvɑ̃′ mo:di╲,
kɔm′ œ̃ brɥi d ful
ki tɔn′ e ki ru:l,
e tɑ̃to′ s ekru:l
e tɑ̃to′ grɑ̃:di.

Dieu! la voix sépulcrale
Des Djinns! quel bruit ils font.
Fuyons sous la spirale
De l'escalier profond!
Déjà s'éteint ma lampe,
Et l'ombre de la rampe
Qui le long du mur rampe
Monte jusqu'au plafond.

C'est l'essaim des Djinns qui passe,
Et tourbillone en sifflant.
Les ifs que leur vol fracasse,
Craquent comme un pin brûlant.
Leur troupeau lourd et rapide,
Volant dans l'espace vide,
Semble un nuage livide
Qui porte un éclair au flanc.

Ils sont tout près! — Tenons fermée
Cette salle où nous les narguons.
Quel bruit dehors! hideuse armée
De vampires et de dragons!
La poutre du toit descellée
Ploie comme une herbe mouillée,
Et la vieille porte rouillée
Tremble, à déraciner ses gonds!

Cris de l'enfer! voix qui hurle et qui pleure!
L'horrible essaim, poussé par l'aquilon,
Sans doute, o ciel! s'abat sur ma demeure;
Le mur fléchit sous le noir bataillon.

djø'╲! la vwa' sepylkral
de dʒin'╱! kɛl brɥit' il fɔ̃╲!
fɥijɔ̃' su la spiral
də l ɛskalje' prɔfɔ̃╲!
deʒa' s etɛ̃' ma lɑ̃:p,
e l ɔ̃':brə də la rɑ̃:p
ki lə lɔ̃' dy my:r rɑ̃:p╱
mɔ̃:t' ʒysk o plafɔ̃.

s ɛ l ɛsɛ̃' de dʒin' ki pʌ:s
e tur'bijɔn ɑ̃ siflɑ̃;
lez if'╱ kə lœr vɔl' frakas╱
krak' kɔm œ̃ pɛ̃' bry:lɑ̃.
lœr trupo' lu:r' e rapid
vɔlɑ̃' dɑ̃ l ɛspʌ:s' vid
sɑ̃:bl' œ̃ nɥa:ʒ' livid
ki pɔrt' œ̃n eklɛ:r' o flɑ̃.

il sɔ̃ tu prɛ'╲! ˪tənɔ̃' fɛrme'
sɛt sal' u nu le nargɔ̃╲!
˹kɛl brɥi' dəhɔ:r'╲! hidø:z' arme╱
də vɑ̃pi:r'╲ e də dragɔ̃╲!
la pu'trə dy twʌ' desɛle
plwa' kɔm yn ɛr'bə muje,
e la vjɛ:j pɔr'tə ruje╲
˪trɑ̃:bl'╱ a derasine' se gɔ̃╲!

kri' d l ˹ɑ̃fɛ:r'╲! vwa ki hyrl'╱ e ki plœ:r╲!
l ɔribl' ɛsɛ̃', puse' par l akilɔ̃,
sɑ̃ dut'╱ o sjɛl'╲, s aba' syr ma dmœ:r;
lə my:r' ˹flɛʃi' su lə nwa:r' batajɔ̃.

La maison crie et chancelle penchée,
Et l'on dirait que, du sol arrachée,
Ainsi qu'il chasse une feuille séchée,
Les vents la roulent avec leur tourbillon!

Prophète! si ta main me sauve
De ces impurs démons des soirs,
J'irai prosterner mon front chauve
Devant tes sacrés encensoirs!
Fais que sur ces portes fidèles
Meure leur souffle d'étincelles,
Et qu'en vain l'ongle de leurs ailes
Grince et crie à ces vitraux noirs!

Ils sont passés! — Leur cohorte
S'envole et fuit, et leurs pieds
Cessent de battre ma porte
De leurs coups multipliés.
L'air est plein d'un bruit de chaînes,
Et dans les forêts prochaines,
Frissonnent tous les grands chênes,
Sous leur vol de feu pliés!

De leurs ailes lointaines
Le battement décroit,
Si confus dans les plaines,
Si faible, que l'on croit
Ouïr la sauterelle
Crier d'une voix grêle,
Ou pétiller la grêle
Sur le plomb d'un vieux toit.

la mezõ kri′ e ʃã:sεl′ pã:ʃe,
e l õ dirε′ kə dy sɔl′ araʃe,
ε̃si k il ʃas′ yn fœ:j′ sεʃe
le vã la ru:l′ avεk′ lœr turbijõ.

⌈prɔfε:t′↘! si ta mε̃′ mə so:v
də sez ε̃py:r′ demõ′ de swa:r,
ʒ i:re′ prɔstεrne′ mõ frõ ʃo:v
dəvã′ te sakrez′ ãsãswa:r↘!
fε′ k syr se pɔr′tə fidεl
mœ:r′ lœr su′flə d etε̃sεl,
e k ã vε̃′ l õ′:glə d lœrz εl↗
grε̃:s′ e kri′ a se vitro nwa:r↘!

il sõ′ pʌ:se′. lœr kɔhɔrt
s ãvɔl′ e fɥi′, e lœr pje
sε:s′ də ba′trə ma pɔrt
  də lœr ku′ myltiplie.
l ε:r′ ε plε̃′ d œ̃ brɥi d ʃε:n,
  e dã le fɔrε′ prɔʃεn
  frisɔn′ tu le grã ʃε:n,
su lœr vɔl′ də fø′ plie!

də lœrz εl′ lwε̃tεn
lə batmã′ dekrwʌ,
si kõfy′ dã le plεn,
si fε:′blə k l õ krwʌ
wi:r′ la sotrεl
krie′ d yn vwa grε:l,
u petije′ la grε:l
syr lə plõ′ d œ̃ vjø twʌ.

D'étranges syllabes
Nous viennent encor;
Ainsi, des Arabes
Quand sonne le cor,
Un chant sur la grève
Par instants s'élève,
Et l'enfant qui rêve
Fait des rêves d'or!

Les Djinns funèbres,
Fils du trepas,
Dans les ténèbres
Pressent leurs pas;
Leur essaim gronde:
Ainsi, profonde,
Murmure une onde
Qu'on ne voit pas.

Ce bruit vague
Qui s'endort,
C'est la vague
Sur le bord;
C'est la plainte
Presque éteinte
D'une sainte
Pour un mort.

On doute
La nuit . . . . .
J'écoute: —
Tout fuit,

d etrɑ̃:ʒ′ silab
nu vjɛnt′ ɑ̃kɔ:r╲:
ɛ̃si′╱ dez arab
kɑ̃ sɔn′ lə kɔ:r,
œ̃ ʃɑ̃′ syr la grɛ:v
par ɛ̃stɑ̃′ s elɛ:v,
e l ɑ̃fɑ̃′ ki rɛ:v
fɛ′ de rɛv d ɔ:r╲!

le dʒin′ fynɛbrə╱
fis′ dy trepʌ
dɑ̃′ le tenɛbrə
prɛ:s′ lœr pʌ;
lœr ɛsɛ̃′ grɔ̃:d:
ɛ̃si′╱ prɔfɔ̃:d,
myrmy:r′ yn ɔ̃:d
k ɔ̃′ nə vwa pʌ.

sə brɥi vag
ki s ɑ̃dɔ:r
s ɛ la vag
syr lə bɔ:r;
s ɛ la plɛ̃:t
prɛsk etɛ̃:t
d yn sɛ̃:t
pur œ̃ mɔ:r.

ɔ̃ dut╱
la nɥi╲...
ʒ ekut╱:
tu fɥi╲;

Tout passe ;
L'espace
Efface
Le bruit.

Victor Hugo, *Les Orientales.*

Avril.

Lorsqu'un homme n'a pas d'amour,
Rien du printemps ne l'intéresse ;
Il voit même sans allégresse,
Hirondelles, votre retour ;

Et, devant vos troupes légères
Qui traversent le ciel du soir,
Il songe que d'aucun espoir
Vous n'êtes pour lui messagères.

Chez moi, ce spleen a trop duré
Et quand je voyais dans les nues
Les hirondelles revenues,
Chaque printemps, j'ai bien pleuré.

Mais depuis que toute ma vie
A subi ton charme subtil,
Mignonne, aux promesses d'Avril
Je m'abandonne et me confie.

tu pʌ:s/;
l ɛspʌ:s
efas
lə brɥi.
viktɔr ygo, lez ɔrjãtal.

---

avril.

lɔrsk œ̃n ɔm′ n a pʌ d amu:r,
rjɛ̃′ dy prɛ̃tã′ n l ɛ̃terɛs;
il vwa mɛ:m′ sãz allegrɛs,
irɔ̃dɛl′/ vɔtrə rətu:r\.

e dəvã′ vo trup′ leʒɛ:r
ki travɛrs′ lə sjɛl′ dy swa:r,
il sɔ̃:ʒ′ kə d okœ̃n′ ɛspwa:r
vu n ɛt′ pur lɥi′ mɛsaʒɛ:r/.

⌈ʃe mwa′, sə spli:n′ a trɔ dyre,
e kã′ ʒə vwajɛ′ dã lɛ ny
lez irɔ̃dɛl′ rəvny,
ʃak prɛ̃tã′\, ʒ e bjɛ̃ plœ:re/.

mɛ′, dəpɥi′ k tut ma vi
a sybi′ tɔ̃ ʃar′mə syptil,
miɴɔn\ o prɔmɛs′ d avril
ʒə m abãdɔn′ e m kɔ̃fi.

Depuis qu'un regard bien-aimé
A fait refleurir tout mon être,
Je vous attends à ma fenêtre,
Chères voyageuses de Mai.

Venez, venez vite, hirondelles,
Repeupler l'azur calme et doux;
Car mon désir qui va vers vous
S'accuse de n'avoir pas d'ailes.

COPPÉE.

dəpɥi′ k œ̃ rga:r′ bjɛ̃n ɛ:me
a fɛ′ rəflœ:ri:r′ tu mɔ̃n ɛ:tr,
ʒə vuz atɑ̃z′ a ma fnɛ:tre╱
ʃɛ:r′ vwajaʒø:z′ də mɛ.

vəne′╱ vne vit′╱ irɔ̃dɛl╲,
rəpœple′ l azy:r′ kalm e du;
kar mɔ̃ dezi:r′ ki va vɛr vu′╱
s aky:z′ də n avwa:r′ pʌ d ɛl.

kɔpe.

TABLE.

Imprimerie de Breitkopf & Härtel à Leipsic.

Druck von Breitkopf & Härtel in Leipzig.

